This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

6000226084M

Oct. 1839.

Mitford. 1838.

See Bibliothèque d'un homme de goût. vol. ii. p. 26.

600022084M

Mitford. 1838. — 134.

See Bibliothèque de [illegible]

MÉMOIRES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DE

NOTRE LITTÉRATURE,

depuis François Ier jusqu'à nos jours;

PAR M. PALISSOT.

TOME I.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,

Chez GÉRARD, Libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n° 44.

AN XI — 1803.

210. f. 242.

AVANT-PROPOS.

J'ai voulu donner un Essai de la manière dont on aurait dû traiter, dans les Dictionnaires, les articles des Hommes célèbres. J'ai consulté tous ces Dictionnaires si multipliés, et à l'exception de celui de Bayle qui m'instruit, tous les autres ne m'apprennent rien. On y prodigue vaguement les titres d'hommes illustres ou de grands hommes à des écrivains plus ou moins connus, mais sans me donner la moindre idée ni de leur physionomie littéraire, ni du caractère de leur génie. Ces Dictionnaires ressemblent aux portiques de nos églises gothiques, qu'on a surchargés de figures pesantes, inanimées, sans attitude, sans expression, et qui sembleraient toutes avoir été jetées dans le même moule.

J'apprends, dans ces prétendues archives de la littérature, combien de fois un

homme célèbre a été marié, combien il a eu d'enfans, les voyages inutiles qu'il a faits, les noms de ses généreux protecteurs, et quelquefois de ses tyrans; je suis accablé de petits détails, et je ne sais rien de ce que je voudrais savoir.

Quoique je n'eusse d'abord entrepris cet ouvrage que pour mon utilité particulière, il est devenu cependant un de mes ouvrages de prédilection, et même un de ceux que j'ai travaillés avec le plus de soin. Ce n'est point un livre fait avec des livres; c'est un Cours de littérature qu'il m'eût été facile d'étendre, si je n'avais voulu faire qu'une compilation, mais dans lequel je me suis imposé des bornes pour ne parler d'aucun auteur qui ne me fût très-connu, et pour ne présenter au public que mes propres idées.

On trouvera, dans cette nouvelle édition, plusieurs articles ajoutés; mais c'est moins par ces nouveaux articles que par ceux que j'ai entièrement refondus, que

j'ose la croire supérieure aux éditions précédentes. Je ne me dissimulais pas que, plus jeune, et sous un régime moins favorable à la liberté, j'avais été forcé de céder quelquefois, soit à des égards qu'on appelait de convenance, et qui n'en étaient pas moins rigoureusement exigés, soit même à des séductions de société. Mais au terme de ma carrière, et n'étant plus assujéti à de vains ménagemens de politique ou de complaisance, j'ai supprimé tout ce qui portait l'empreinte de cette servitude, et j'ai osé dire sans passion, mais avec courage, tout ce qui m'a paru la vérité.

J'avoue qu'en donnant à ces Mémoires ce caractère de franchise austère dont rien ne peut dispenser dans un ouvrage destiné à devenir classique, et qui a été cité souvent comme autorité, j'ai balancé plus d'une fois si cette édition paraîtrait ou non pendant ma vie. Plusieurs de mes amis savent même que résolu d'abord à ce qu'elle ne parût qu'après moi, j'en avais composé la préface dans cette in-

tention. Parvenu en effet à un âge qui doit me commander le repos, je voulais écarter de mes dernières années les tempêtes de l'amour-propre irrité : mais d'autres considérations ont prévalu. Si je ne suis plus au temps où le feu de la jeunesse et le zèle des bons principes me permettaient de défier ces orages, j'ai acquis du moins le sens froid qui apprend à dédaigner l'injure, et je me suis fermement promis de n'y plus opposer que le silence du mépris. Je me résigne à ma destinée, comme le vieux lion de la fable ; les ennemis peuvent accourir, ils ne troubleront pas ma paix.

J'avais pu dans la Dunciade, en m'égayant aux dépens de quelques-uns de nos prétendus beaux-esprits, me donner toute la liberté que la poésie permet à l'imagination ; j'ai dû prendre, dans ces Mémoires, un ton plus sévère, motiver mes jugemens, soutenir enfin le caractère d'impartialité qui leur a concilié, depuis plus de trente ans, la faveur publique,

non-seulement en France, mais chez l'étranger. S'il m'est arrivé quelquefois de me servir de l'arme du ridicule, je ne l'ai employée du moins qu'à l'égard de quelques écrivains dont il est impossible de parler sérieusement, et pour me conformer au vœu d'Horace, qui en donne à la fois le précepte et l'exemple.

Ceux qui m'ont accusé sans pudeur d'avoir été l'ennemi de la philosophie, quoiqu'à la tête de l'ouvrage qui a servi de prétexte à cette injure, j'eusse dit expressément que *la philosophie ne pouvait avoir d'ennemis qu'aux Petites-Maisons*, ne manqueront pas de répéter cette vieille sottise : car j'ai eu le temps d'observer que les sottises ne mouraient pas ; mais le nom de philosophe, qu'une secte audacieuse et intolérante avait profané en se l'arrogeant exclusivement, n'avait rien de commun avec cette philosophie que j'ai toujours respectée, et qui loin d'avoir contribué aux malheurs de la France, en est, au contraire, la consolation et le remède. Il en était de ces imposteurs de

philosophie comme de ces brigands qui ont usurpé de nos jours le nom de patriotes, et qui traitaient d'ennemis de la liberté et de la patrie, tous ceux qui ne partageaient pas leurs fureurs.

J'invite seulement les ames honnêtes que cette inculpation de la calomnie pourrait avoir séduites, à consulter dans ces Mémoires les articles Bayle, Buffon, Helvétius, Montaigne, Montesquieu, Rousseau de Genève, et Voltaire ; elles se convaincront par leurs yeux de la justice que j'ai constamment rendue à ces hommes supérieurs, même en ne dissimulant pas les faiblesses ou les erreurs qu'on peut reprocher à quelques-uns d'eux, mais qu'ils ont couvertes de l'éclat de leur génie.

D'autres articles, tels que celui de Fréron, par exemple, prouveront tout mon mépris pour ces pieux anti-philosophes, qui ne signalent leur prétendu zèle pour la religion que par la délation et par l'insulte, et qui rendraient, comme

je crois l'avoir dit ailleurs, la littérature exécrable, si des gens de cette robe pouvaient être comptés parmi les gens de lettres. On en conclura peut-être que je ne tiens à aucun parti; et c'est véritablement ce que je desire le plus qu'on remarque dans ces Mémoires, et ce qui inspirera pour eux le plus de confiance. Je n'ai épargné ni les Tartuffes de philosophie ni ceux de religion; mais j'ai respecté la gloire par-tout où je l'ai trouvée.

Quelques personnes auraient souhaité que je n'eusse employé, dans ces Mémoires, que des noms vraiment célèbres, mais alors l'ouvrage n'eût pas été le tableau de la littérature qui existe. Il est de jeunes écrivains dont le mérite, pour ainsi dire, n'est encore qu'en espérance, et qu'il fallait encourager; il en est d'autres qu'une critique décente et modérée peut avertir de leurs défauts, et qui sauront en profiter; il en est enfin qui sont malheureusement voués au ridicule, et qui n'en desirent pas moins d'être connus.

Leur exemple peut devenir salutaire en guérissant de la manie d'écrire ceux qui n'y sont appelés par aucun talent. Quelques noms, d'ailleurs, qui n'auraient pas excité par eux-mêmes un grand intérêt de curiosité, ne m'en ont pas moins fourni l'occasion de dire quelques vérités utiles. On peut s'en convaincre à l'article DAMPIERRE; et ces physionomies différentes, rendues avec les couleurs qui conviennent à chacune d'elles, sont précisément ce qui jette de la variété sur l'ouvrage. C'est même en faveur de cette variété que j'ai rétabli quelques articles qui avaient été retranchés comme peu importans; j'ai cru ne devoir pas être plus sévère que Boileau, et je me suis autorisé de ce vers :

Et qui saurait, sans moi, que Cotin a prêché?

La seule littérature étant entrée dans le plan de ces Mémoires, je ne dois point d'excuses à cette classe nombreuse de savans célèbres, qui n'ont pas moins contribué à la gloire de la nation que nos

plus illustres littérateurs, si leurs noms ne s'y trouvent pas. Je n'ai pas cru qu'il m'appartînt de les juger. C'est un droit que s'arrogent témérairement ces écrivains du jour ou de la semaine, que leur métier condamne à parler de tout, et qui ne parlent jamais avec plus de hardiesse que de ce qu'ils ignorent complètement : je n'ai ni leur orgueil, ni leur secret. Mais peut-être aurais-je à m'excuser d'avoir gardé à regret le même silence envers quelques hommes de lettres d'un mérite distingué, qu'il ne me serait pas permis d'ignorer, et qu'on sera surpris de ne pas trouver dans ces Mémoires. Assurément je serais le premier à m'en faire le reproche, si, dans mes éditions précédentes, je n'eusse pas annoncé que cet ouvrage n'était qu'un simple essai, et que mon projet n'était pas de remplir un grand espace, mais de me borner aux auteurs qui me sont les plus familiers. On sait combien il m'eût été facile de grossir ma liste, et combien, avec peu d'idées et beaucoup de citations, il est aisé de prodiguer les

volumes. J'ai préféré d'être court, pour ne pas ressembler à ces pauvres d'esprit qu'on nomme compilateurs, et qui ne sont riches qu'en nomenclature.

LISTE

DES ÉCRIVAINS DONT IL EST PARLÉ DANS CET OUVRAGE *.

TOME PREMIER.

A.

Abbadie (Jacques). . . . . *page* 1
Ablancourt (Perrot d'). 8
Alembert (Jean le Rond d'). 9
Allainval (l'abbé d'). 20
Amyot. 21
ANDRIEUX. 22
Arnaud (l'abbé). 23
Arnaud (Antoine). 28
ARNAULT (Antoine Vincent). 29
AUBERT (l'abbé). 34
Aubignac (l'abbé d'). 36
Autreau. 37

B.

BACULARD (d'Arnaud DE). 38
Bailly (Nicolas). 40
Balzac. 41
Baron. 43

* Les lettres capitales indiquent les auteurs vivans.

BARRÉ. . . . . *page* 44
Barthe. 47
Barthélemy (l'abbé). 48
Basnage. 50
Bastide. 52
Bayle. 53
Beaumarchais (Caron de). 60
Beaumelle (de la). 66
Beauvais, ancien évêque de Sénès. 70
Belloy (de). 72
Benserade. 73
Bergerac (Cyrano de). 74
Bernard. 75
Bernis (le cardinal de). 78
Bertaud. 83
Bletterie (l'abbé de la). 84
Boindin. 88
BOISJOSLIN. 90
Boissy. 92
Bonnet (Charles). 94
Bossuet. 98
Bougeant. 107
Bouhours. 108
Boulanger. 109
Bourdaloue. 111
Boursault. 112
Brébeuf. 114
Bret. 116
Brotier (l'abbé). 117
Brueys. 119
Brumoy. 120
Buffon (Leclerc de) 122

C.

Cahuzac. . . . . *page* 124
CAILHAVA. 125
Calprenède (Coste de la). 129
Campistron. 131
Cartaud (de la Vilate). 133
Castel (Louis). 134
CASTEL (René-Richard). 135
Caveirac. 142
Cerceau (du). 144
Chabanon. . . . . *ibid.*
Chamfort. 146
Chapelain. 148
Chapelle. 150
Charron. 152
CHATEAUBRIANT. 156
Châteaubrun. 157
Chaulieu. 158
Chaumeix. 160
Chaussée (Nivelle de la). . . . . *ibid.*
Chénier (Louis). 165
CHÉNIER (Marie-Joseph), fils du précédent. . 166
Chénier (André), *idem.* 174
CLÉMENT. 179
Colardeau. 184
Collé. 187
COLLIN (d'Harleville). 188
Condamine (de la). 198
Condillac (l'abbé de). 200
Condorcet (Caritat de). 206

Corneille (Pierre). . . . . *page* 210
Corneille (Thomas). 215
COSTE (Pierre). 216
Cotin (l'abbé). 219
Courayer (le). 221
Coyer (l'abbé). 223
Crébillon (Jolyot de). 225
Crébillon (de), fils du précédent. 227

D.

D'Aguesseau (le chancelier). 229
Dampierre. 231
Dancourt. 236
Daniel. 238
DE LILLE (l'abbé Jacques). 239
Descartes (René). 244
Desfontaines (l'abbé). 246
Deshoulières (madame). 247
Desmahys. 248
Desportes. 250
Despréaux (Nicolas Boileau). 251
Destouches. 255
Diderot. 257
Dorat. 264
Dubos (l'abbé). 269
Duché. 271
DUCIS. 273
Duclos. 275
Dufresny. 287
Dussaux. 289

E.

ESMÉNARD. . . . . *page* 291
Espagnac. 292

F.

Fabre d'Églantine. 295
Fagan. 300
Falconnet. 301
Favart. 304
Fénélon. 305
Fléchier. 311
Fleury (l'abbé). 312
Florian. 313
FONTANES. 317
Fontenelle. 330
FRANÇOIS (de Neufchâteau). 334
Frédéric-le-Grand. 337
Fréret. 345
Fréron. 347
Furetière. 351

G.

Garnier. 352
Gassendi. 353
Genest (l'abbé). 354
GENLIS (madame DE). 355
Gerbier. 364
Gilbert. 365
Girard (l'abbé). 367

Goldoni. . . . . *page* 368
Grafigny (madame de). 371
Grand (Le). 373
Grange-Chancel (de la). 374
Grécourt. 375
Gresset. 376
Grosley. 387
Guénée (l'abbé). 388
Guymond de la Touche. 389

H.

Hannetaire (d'). 390
Hardion. 392
Helvétius. 394
Hénault. 408
Hesnaut (J.). 417
Huet. 419

I.

Imbert. 420

J.

Jaucourt (le chevalier de). 421
Jodelle. 424

K.

KÉRALIO. 425

TOME SECOND.

L.

La Borde. . . . . page 1
La Bruyère. 7
La Font. 8
La Fontaine. 10
La Fosse. 14
La Garde. 15
LAHARPE. 17
Lainez. 36
LA LANNE. 38
La Monnoye. 44
La Morlière. 45
La Mothe le Vayer. 48
La Motte (Houdart de). 49
Landois. 52
Lanoue. 53
La Place. 54
La Porte (l'abbé de). 55
LARCHER. 56
La Rochefoucault (le duc de). 59
LAUJON. 60
Le Blanc (l'abbé). 66
LE BRUN (P. D. Écouchard). 67
LE BRUN (N.). 72
Le Fèvre (Tannegui). 75
Le Franc de Pompignan. 75
LE GOUVÉ. 77
Le Mière. 85

Le Moine. . . . . *page* 93
Léonard. 94
Le Sage. 97
LÉVESQUE. 102
LÉVESQUE (mademoiselle). 106
Lhôpital (le chancelier de). . . . . *ibid.*
Linguet. 108
Longepierre. 117

M.

Mably (l'abbé de). 118
Maillet (de). 122
Maimbourg. 124
Mairet. 126
Malfilâtre. 127
Malherbe. 128
Mallebranche. 130
Mangenot (l'abbé). 133
Marivaux. 135
Marmontel. 139
Marot. 149
Marsais (du). 150
Massieu (l'abbé). 151
Massillon. 152
MAURY (l'abbé). . . . . *ibid.*
Maynard. 153
Méhégan (de). 154
Ménage. 155
MERCIER. 157
Mézeray. 161
Mirabeau (le comte de). 164

Molière. . . . . page 169
Mongault (l'abbé). 188
Montaigne (Michel de). . . . . ibid.
Montesquieu. 193
Montfleury. 198
Moreau (Nicolas). . . . . ibid.
MORELLET (l'abbé). 201
Mouhy (le chevalier de). 205

N.

Naudé. 207
Nicole. 211
Nivernois (Mancini, duc de). 212
NOGARET (Félix). 218

O.

Olivet (l'abbé d'). 220
Orléans (le Père d'). 222

P.

PALISSOT. 223
Pannard. 238
PARNY. . . . . ibid.
Pascal. 239
PASTORET. 242
Patu. 245
Pavillon. 245
Pellegrin (l'abbé). . . . . ibid.
Pellisson. 246
Perrault. 248

PETITOT. . . . . page 252
PETIT-RADEL. 254
PICARD. 266
PIEYRE. 267
Piron. 269
Poinsinet. 275
Pradon. 276
Prevôt (l'abbé). 277

Q.

Quinault. 285

R.

Rabelais. 289
Racan. 292
Racine (Jean). 293
Racine (Louis). 296
Raynal. 297
Regnard. 301
Regnier. 308
Resnel (l'abbé du). 311
Retz (le cardinal de). 312
Robé. 313
Rochefort. 314
Rochon de Chabannes. 316
Rollin. 318
Ronsard. 321
Rosset. 324
Rotrou. 327
Rousseau (J. B.). 328
Rousseau (J. J.). 336

Roy. . . . . *page* 350
Rozois ou Rosoy (du). 356
Rulhière (de). 357
Ryer (du). 359

S.

Sabatier, de Cavaillon. 360
Sabatier, de Castres. 362
Saint-Ange. 365
Saint-Évremond. 368
Saint-Foix. 370
Saint-Gelais. . . . . *ibid.*
Saint-Hyacinthe. 372
Saint-Lambert. 375
Saint-Pierre (Bernardin de). 378
Saint-Réal. 380
Sarrazin. 381
Saurin. 383
Sauvigny. 387
Scarron. 390
Scudéry. 392
Sédaine. 394
Segrais. 399
Senecé. 400
Sévigné (madame de). 402
Sivry (Poinsinet de). . . . . *ibid.*
Solignac. 404
Stael-Holstein (madame de). 406

T.

Théophile. . . . . *page* 411
Thomas. 413
Thou (de). 420
Titon du Tillet. 421
Toussaint. 423
Tressan (le comte de). 427
Tristan-l'Hermite. 435
Trublet (l'abbé). 436

U.

Urfé (d'). 445

V.

Vadé. 444
Varillas. 445
Varville (Brissot de). 446
Vaugelas. 447
Velly (l'abbé). 448
Vergier. 450
Vernes. 451
Vernet. 452
Vigée. 459
Villette. 463
Voisenon. 469
Voiture. 470
Voltaire. 472

X.

XIMÉNÈS. . . . . page 484

Y.

YVON. 487

Z.

ZALKIND-HOURWITZ. 489

FIN DE LA LISTE DES ÉCRIVAINS.

TABLE INDICATIVE

des pages où se trouvent répétés les noms de plusieurs Écrivains dont on a parlé, non-seulement à leurs articles, mais en différens endroits de l'ouvrage. La même Table indique aussi les noms de beaucoup d'auteurs dont on a fait mention dans ces Mémoires, sans leur donner d'articles.

Nota. Les chiffres romains indiquent le volume, et les chiffres arabes la page où se trouvent les noms des auteurs.

A.

ADANSON. II, 219.
ALEMBERT (D'). I, 205, 207, 208, 344. II, 56, 195, 227, 231, 454.
ALIBERT. II, 184.
AMEILHON. II, 265.
AMYOT. I, 41.
ANDRIEUX. I, 46, 194, 195, 198.
ARGENS (le marquis D'). I, 341.
ARNAUD (Baculard D'). I, 219, 220.
ARNAULD (Antoine). II, 125.
AVISSE. I, 192.

B.

BALZAC. II, 498.

Basnage. I, 5.
Batteux (l'abbé). I, 36.
Bayle. I, 231, 419. II, 48, 145, 419.
Beaumarchais. I, 295, 298. II, 399.
Beausobre. I, 5.
Beauzée. I, 368.
Beccaria (le marquis). II, 119.
Belloy (du). I, 168.
Bertin. II, 238.
Bèze (Théodore de). II, 150.
Bitaubé. II, 74.
Blondel. I, 5.
Blot. II, 238.
Bocage (madame du). I, 359.
Bochard. I, 5.
Bodin. II, 195.
Boileau. I, 28, 113, 114, 116, 118, 198. II, 12, 71, 131, 173, 188, 248, 286, 288, 295, 307, 308, 468, 471.
Boindin. II, 333.
Boissy. I, 386. II, 386.
Bossuet. I, 6, 51, 119, 307. II, 197, 372.
Boudot (l'abbé). I, 412.
Bouflers (le chevalier de). II, 398.
Bouhours (le Père). II, 125, 144.
Bourdaloue. II, 152.
Bourgueil. I, 45.
Brosse (le président de). I, 117.
Brueys. II, 133.
Buffon. I, 201, 202, 205, 286. II, 122, 347.
Bussy. II, 369.

C.

Cabanis. II, 184.
Cailhava. I, 298.
Campenon. II, 96, 97.
Canaye (l'abbé). I, 10, 11.
Castel. II, 42.
Cathuélan (de). II, 158.
Caux (de). I, 414.
Caveirac (l'abbé de). II, 210, 211.
Caylus (madame de). I, 358.
Caylus (le comte de). II, 257.
Chabanon. II, 5.
Chapelle. II, 273.
Chardon-la-Rochette. I, 10.
Charron. I, 42. II, 48.
Chaumette. II, 228, 229.
Chaussard. I, 241.
Chaussée (Nivelle de la). I, 113, 256, 378.
Chauvelin (l'abbé). I, 349.
Chénier (Marie-Joseph). I, 176 *et suivantes.*
Clairaut. II, 240.
Clairon (mademoiselle). I, 217. II, 16.
Clavière. II, 446.
Clément, de Dijon. I, 240, 242. II, 83, 122.
Colardeau. II, 95, 96.
Colbert. II, 161, 162, 418.
Collé. I, 304. II, 64, 215, 244.
Collot (mademoiselle). I, 303.
Commire. I, 118.

CORNEILLE (P.). I, 13 *et suiv.* 312. II, 117, 131, 186, 412.
CORNEILLE (Thomas). II, 172.
CRÉBILLON. I, 167.
CRÉBILLON fils. I, 131. II, 64, 364.
CUBIÈRES. I, 126, 253, 268, 269. II, 158.
CYRANO DE BERGERAC. I, 134, 333.

D.

DACIER (M.). I, 8.
DACIER (madame). I, 358, 359. II, 74.
DEGUERLE. I, 269.
DE LILLE (Jacques). I, 8, 137, 186. II, 214.
DESCARTES. I, 97, 123, 259, 353.
DESFONTAINES. I, 45.
DESHOULIÈRES (madame). I, 357. II, 94, 417.
DESMARETS. I, 75.
DESTOUCHES. I, 189, 259.
DIDEROT. I, 27, 404. II, 52, 195, 226, 230, 249.
DORAT. I, 298. II, 238, 400, 460.
DUBOS (l'abbé). I, 36.
DUCIS. I, 169.
DUCLOS. I, 405. II, 8.
DUFRESNY. II, 292.
DUGUET. I, 6.
DUMESNIL (mademoiselle). I, 217.
DUMOULIN. I, 5.
DUSSAULX. I, 8.
DUTENS. I, 218.

E.

Eon (le chevalier d'). II, 213.
Épée (l'abbé de l'). II, 491.
Espagnac (l'abbé d'). I, 293.

F.

Fagan. II, 10.
Fauvel. II, 260.
Favart. I, 45. II, 470.
Fénélon. II, 197.
Fèvre (le). I, 91.
Fontanelle. II, 28.
Fontanes. I, 90, 157. II, 312.
Fontenelle. I, 2, 96. II, 8, 50, 420.
Frédéric-le-Grand. I, 286.
Fréret. II, 257.
Fréron. II, 317.
Fuzelier. I, 414.

G.

Garasse. II, 412.
Garat. I, 206.
Genlis (madame de). II, 65, 390.
Ginguené. I, 157.
Goudouly. II, 45.
Grafigny (madame de). I, 359.
Grotius. I, 419.
Guéneau de Monbeillard. I, 122.
Guillart. II, 63.
Guyétand. II, 463.

H.

HAMILTON. I, 228. II, 142, 369.
HÉNAULT. I, 247. II, 383.
HEYME. II, 257.
HOUTEVILLE (l'abbé). I, 2.

J.

JACQUELOT. I, 5.

L.

LA BRUYÈRE. I, 254, 279.
LACÉPÈDE. I, 122.
LA FARE. II, 369.
LA FAYETTE (madame DE). I, 358.
LA FONTAINE. II, 131, 142, 310, 383.
LA FOSSE. I, 167, 375.
LA GARDE. II, 63.
LAHARPE. I, 147, 168, 182, 183, 215, 291, 294, 299, 301, 326, 361, 363, 366. II, 146, 149, 202, 465, 498 *et suivantes.*
LAINEZ. II, 402.
LAMBERT (madame). I, 358.
LA MONNOYE. II, 157.
LA MOTHE LE VAYER. I, 419. II, 123, 419.
LA MOTTE-HOUDART. I, 89. II, 12, 213, 315, 437 *et suivantes.*
LA PORTE (l'abbé DE). II, 207.
LA ROCHEFOUCAULT (le duc DE). II, 214, 369.
LAUJON. I, 304.
LAURAGUAIS (M. DE). II, 127.

LE BRUN (N.). I, 9.
LE BRUN. I, 215, 319. II, 20, 21, 35, 76.
LECLERC (auteur d'une Histoire de Russie). II, 103, 104.
LEKAIN. II, 16.
LE MIÈRE. I, 93, 168. II, 313.
LE MONNIER (l'abbé). I, 8.
LÉONARD. II, 238.
LESUEUR. II, 63.
LÉVESQUE. I, 303. II, 120, 121, 299, 300.
L'HOPITAL (le marquis DE). II, 240.

M.

MAINTENON (madame DE). I, 358, 359.
MAIRET. II, 359.
MALESHERBES. II, 71.
MALHERBE. I, 42.
MANUEL. II, 164.
MARIGNY. II, 238.
MARIVAUX. I, 371.
MARMONTEL. I, 149, 220, 253. II, 65, 118, 190, 435.
MAROT. I, 144, 250. II, 291.
MARSAIS (DU). I, 281.
MÉNAGE. II, 45.
MERCIER. I, 253.
MERCIER SAINT-LÉGER. I, 10.
MÉZERAY. I, 238.
MILLOT (l'abbé). I, 377.
MIRABAUD (DE). I, 110.
MIRABEAU (le comte DE). II, 153.

MOLIERE. I, 61, 62, 113, 163, 232. II, 13, 124, 131, 155, 295, 391.
MONTAIGNE. I, 41 *et suiv.* II, 48, 212.
MONTESQUIEU. I, 205, 286, 287.
MOUSTIER (DE). I, 268.

N.

NAIGEON. II, 191 *et suivantes.*
NECKER (madame). I, 360. II, 420.
NEVERS (le duc DE). II, 218.
NOVERRE. I, 125.

P.

PALAPRAT. I, 120, 133.
PALISSOT. II, 164 *et suiv.* 201 *et suiv.* 244, 245, 275, 405, 426, 435.
PANARD. I, 187, 304.
PARNY. II, 219, 238.
PASCAL. I, 105. II, 451.
PAVILLON. I, 39.
PAW (DE). I, 50.
PECHMÉJA. II, 300.
PÉLISSON. II, 75.
PELLEGRIN (l'abbé). I, 243.
PÉREYRA. II, 490.
PERRAULT. II, 59, 142.
PIIS. I, 44, 45.
PIRON. I, 162.
POINSINET. II, 318, 394.
POIRIER (Don). I, 410.
POPELINIÈRE (LA). II, 147.

Q.

QUINAULT. II, 140.

R.

RABELAIS. I, 41. II, 390.
RACINE (Jean). I, 14 *et suiv.* 28, 122, 149, 211, 312, 352. II, 13, 78, 131, 188, 307, 382, 440.
RADET. I, 45.
RAMEAU. II, 1, 2.
RAPIN. I, 118.
RAYNAL. I, 328.
REGNARD. I, 189, 193, 288.
RÉMOND DE SAINTE-ALBINE. I, 391.
RESNEL (l'abbé DU). I, 318.
RÉTIF DE LA BRETONNE. II, 158, 161.
RICCOBONI (mademoiselle). I, 359.
RICCOBONI (M.). I, 392.
RIVAROL. I, 210.
ROBERT (madame), née Kéralio. II, 425.
ROLLIN. I, 36.
ROMILLY (M. DE). II, 349, 350.
ROULLET (marquis DU). I, 395.
ROUSSEAU (J. B.). I, 37, 89, 189, 332, 376. II, 14, 51, 71, 76, 294, 296, 356.
ROUSSEAU (J. J.). I, 277, 285, 296, 346. II, 5, 145, 189, 226 *et suiv.* 410, 488.
ROY. I, 350.
RUTLIDGE (DE). II, 158.

S.

SAINT-ANGE. I, 9. II, 43.
SAINT-AULAIRE. II, 369.
SAINT-FOIX. I, 316. II, 9, 317.
SAINT-PIERRE (l'abbé DE). I, 43.
SAINT-RÉAL (l'abbé DE). II, 15.
SANTEUIL. I, 28, 118.
SARRAZIN. II, 472.
SCARRON. I, 165.
SCUDÉRY (mademoiselle). II, 125, 394.
SÉDAINE. II, 244, 318.
SEGRAIS. I, 115.
SÉVIGNÉ (madame DE). I, 357, 360, 361. II, 83.
SICARD (l'abbé). II, 491.
STAEL-HOLSTEIN (madame DE). I, 324, 360.
SWIFT. II, 291.

T.

THOMAS. I, 394.
THOU. (M. DE). I, 416.
TOURNEUR (LE). II, 158.
TRESSAN. II, 492 *et suivantes.*
TRUBLET (l'abbé). II, 297.

V.

VANIÈRE. I, 118.
VICQ-D'AZIR. II, 184.
VOISENON (l'abbé DE). II, 54, 280, 364, 386.

VOITURE. I, 43. II, 498.

VOLTAIRE. I, 12 *et suiv.* 68, 79, 80, 168, 180, 207, 213, 214, 248, 252, 286, 338, 339, 340, 360, 370, 388, 400. II, 20, 21, 24, 30, 34, 57, 58, 77, 117, 142, 145, 160, 188, 227, 228, 233, 323, 331, 334, 335, 373, 455, 464, 468, 498, 502 *et suivantes.*

FIN DE LA TABLE INDICATIVE.

MÉMOIRES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DE

NOTRE LITTÉRATURE,

Depuis François Ier jusqu'à nos jours.

A.

ABBADIE (Jacques), né en Béarn en 1654, mort en Angleterre en 1727. Son livre intitulé l'Art de se connaître soi-même, plein de la meilleure philosophie et de recherches profondes sur les sources de la Morale, prouve, malgré l'orgueil de nos prétentions, que le véritable esprit philosophique n'a pas été moins commun dans l'autre siècle que dans le nôtre, et qu'à cet égard même, ce siècle, qu'on voudrait en vain rabaisser, est encore celui du génie.

Son Traité de la Vérité de la Religion Chrétienne, très-supérieur à celui de l'abbé Houteville, et à toutes ces apologies trop prodiguées d'une religion dont le plus beau triomphe est de subsister par ses propres forces, passait pour un excellent ouvrage dans le temps où la philosophie, loin de rougir du christianisme, lui suscitait encore pour défenseurs des hommes tels que Pascal, Newton, Clarke, Locke, etc. Fontenelle, après avoir lu ce Traité, reconnaissait que la Religion Chrétienne avait ses preuves.

Quoique nous soyons loin de la crédulité qui reçoit sans examen, et qui se résigne si docilement, dans les opinions religieuses, au sacrifice de sa raison, nous sommes cependant toujours étonnés de la mauvaise foi avec laquelle de prétendus esprits-forts, très-mal instruits, affectent de mépriser, sans les connaître, de très-bons ouvrages qui ont paru, soit en France, soit avec plus d'abondance encore en Angleterre, pour la défense de la Religion. On peut leur opposer sans doute de très-grandes difficultés, nous n'en disconvenons pas : mais quel est l'ouvrage dont on n'en puisse dire autant? Et s'ils n'ont pas toujours

l'avantage de persuader, est-il juste d'en contester le mérite, quand il est reconnu par des hommes tels que ceux que nous venons de nommer?

Ce serait un effort digne de la nouvelle philosophie, et qu'elle devrait du moins avoir tenté, que de leur opposer enfin une réfutation sérieuse et méthodique. On est étonné de voir ses prosélytes, au lieu de se réunir et d'essayer une attaque régulière contre l'ouvrage d'Abbadie, se disperser, pour ainsi dire, en troupes légères, et se borner à de simples escarmouches. Il est vrai que, pour engager le combat, il faudrait renoncer aux plaisanteries, aux objections vagues, se renfermer dans l'état de la question, embrasser l'ouvrage entier, battre en ruines ses preuves par une suite de raisonnemens qui en fissent sentir l'illusion, et mettre à la place de la morale évangélique, un nouveau code plus salutaire, plus consolant, plus utile au genre humain *. Jusques-là nous ne voyons pas

* L'Auteur de ces Mémoires a manifesté par-tout son respect pour la vraie philosophie, et le mépris que doit tout honnête homme à la superstition et au fanatisme. Il n'ignorait pas que cette rouille s'était malheureusement attachée

controverses, on peut en gémir sans doute, et regretter un temps qu'ils auraient mieux employé aux progrès de nos connaissances : mais dans ces controverses même, qui ne sont pas sans intérêt pour nous, puisqu'enfin l'on y traite des points fondamentaux de notre religion, ils ont déployé une vigueur de raisonnement à laquelle, malgré la disparité d'opinions, nous ne pouvons refuser l'admiration qu'elle mérite, et dont, à l'égard de quelques-uns d'eux, Bossuet lui-même ne se croyait pas dispensé.

C'est donc avec justice que nous avons été révoltés de la manière indécente dont l'auteur des Trois Siècles a parlé de ces hommes estimables, et de leurs ouvrages qu'il ne connaît pas. C'est avec la même ignorance qu'il a cru caractériser les écrivains les plus célèbres de Port-Royal, M. Duguet entre autres, à qui il reproche de l'âcreté, tandis que personne n'a moins connu l'aigreur que ce pieux solitaire, et n'a écrit dans un genre plus opposé à l'esprit polémique. Mais le comble du ridicule pour ce compilateur, qui se permet de traiter d'obscurs des hommes du plus rare mérite, c'est d'avoir employé la

plus grande partie de son ouvrage à tirer du néant des auteurs inconnus, et dont on trouverait à peine les noms ailleurs que dans son catalogue. On est étonné de les y voir comblés d'éloges en apprenant leur existence, et rien ne fait mieux sentir ce qu'on doit penser de leur panégyriste : mais, pour l'honneur de la nation, on ne peut trop se presser de prévenir les étrangers que cette misérable compilation des Trois Siècles, soutenue un moment par l'esprit de parti qui avait présidé à sa rédaction, est enfin tombée dans un mépris dont elle ne se relèvera jamais.

Cette digression qui n'eût point trouvé sa place ailleurs, parce qu'Abbadie est peut-être le seul théologien protestant dont nous aurons occasion de parler, nous a paru nécessaire pour faire connaître le peu de cas que nous faisons d'un ouvrage dont l'auteur semble n'avoir eu d'autre but que de travestir ces Mémoires, et pour manifester la disposition où nous sommes d'honorer le mérite sans aucune acception ni de personne ni de parti.

ABLANCOURT (Nicolas Perrot, Sieur d'), de l'Académie française, quoique protestant, l'édit de Nantes n'ayant pas encore été révoqué, né en 1606 à Châlons-sur-Marne, mort à Ablancourt en 1664.

Il s'est rendu utile par ses traductions très-estimées de son temps, et qui méritaient de l'être parce qu'il écrivait avec élégance. On lui pardonnerait les infidélités fréquentes qu'il a faites au sens de ses originaux, s'il eût mieux saisi leur caractère, s'il eût été nerveux et concis avec Tacite, enjoué avec Lucien, etc. Mais alors on accumulait les traductions, dont on sentait la nécessité, sans imaginer qu'il fallût changer de manière à chaque auteur qu'on se proposait de faire passer dans notre langue. Dacier traduisait Horace laborieusement et pesamment, comme il eût traduit les Aphorismes d'Hippocrate. On tâchait d'être fidèle à la lettre qui tue, sans s'occuper de l'esprit qui vivifie. Notre siècle, infiniment moins fécond que le précédent en ouvrages de génie, paraît l'emporter du côté des traductions. Celles de Térence par M. l'abbé le Monnier, des Géorgiques par M. l'abbé De Lille, de Juvénal par M. Dussaux, du

Tasse par M. Le Brun, des Métamorphoses enfin par M. de Saint-Ange, sont très-supérieures à toutes celles que nous connaissions; il en est même qui ne sont pas éloignées de la perfection des originaux.

ALEMBERT (JEAN LE ROND D'), né à Paris en 1717, mort en 1785, de l'Académie française et de celle des Sciences.

Il conservera dans les sciences exactes, une réputation que peu de personnes seraient à portée de lui contester; et sous ce rapport il serait absolument étranger à nos Mémoires: mais c'est en qualité d'homme de lettres que nous allons le considérer; et quoiqu'avec infiniment d'adresse et de manége, il eût trouvé moyen de jouer dans la littérature un personnage très-important, nous croyons que, pour sa gloire, il eût dû se renfermer dans les sciences exactes.

Ses Réflexions sur l'abus de la critique en matière de religion, son Essai sur les gens de lettres, ses Éloges lus dans les séances publiques de l'Académie, et principalement la Préface qu'il mit à la tête de l'Encyclopédie, et qui est son plus beau titre d'honneur (si

elle est véritablement son ouvrage *), lui firent, dans leur temps, une réputation qui commence à décroître, depuis que sa correspondance avec Voltaire, ignorée encore lorsque la dernière édition de nos Mémoires parut, est sortie, malheureusement pour lui, de l'oubli qu'elle méritait. En effet, elle détruit non-seulement l'idée avantageuse qu'il était parvenu à donner de lui comme homme de lettres, mais elle laisse sur son caractère moral une tache ineffaçable, en prouvant, pour ne rien dire de plus, qu'il n'était pas moins charlatan en philosophie qu'en littérature.

---

* Elle lui a été disputée dans une Notice sur la vie et les écrits de Mercier Saint-Léger, l'un de nos plus savans bibliographes, publiée par Chardon-la-Rochette. Voici ce qu'on y trouve : « Mercier aimait à conter à ses amis des » anecdotes curieuses, dont il les invitait à garder le sou- » venir, afin qu'elles ne fussent pas perdues. Il nous racon- » tait, par exemple, que quand d'Alembert présenta à » l'abbé Canaye, son ami, le manuscrit de la Préface qu'il » a mise à la tête de l'Encyclopédie, celui-ci, après l'avoir » parcouru, le jeta au milieu de la chambre, en disant : » *Fi donc, cela ne vaut rien ;* qu'ensuite l'ayant fait ra- » masser, il l'apostilla, le retoucha, fit des retranchemens, » de nombreuses additions, lui donna de la couleur et de » la vie, en un mot, en fit ce que nous connaissons. La

Cette correspondance, comme nous l'avons dit ailleurs, entre deux philosophes très-inégaux en renommée, mais tous deux célèbres, semblait promettre au public de grandes vues, des idées neuves, enfin des résultats utiles, soit aux progrès de la raison, soit au bonheur de l'humanité, et c'est ce qu'on y chercherait vainement. Il faut en faire le triste aveu; ces lettres, si fastueusement annoncées, ne présentent guère qu'un commerce d'adulation réciproque entre deux hommes uni-

» scène s'était passée sous les yeux de la nièce de l'abbé » Canaye, qui en attesta la vérité à Mercier ». Si l'on objecte que dans un Mémoire de l'abbé Canaye sur la philosophie ancienne, cité dans les œuvres posthumes de d'Alembert, on trouve un pompeux éloge de cette même préface et de d'Alembert qu'on en reconnaît pour l'auteur, cette contradiction apparente serait-elle donc très-difficile à concilier avec l'anecdote qu'on vient de lire, et qui semble porter tous les caractères de la vérité? Il n'était plus temps de disputer à d'Alembert une préface qui avait paru sous son nom du consentement de l'abbé Canaye lui-même; mais celui-ci n'éprouvait-il pas un secret plaisir à louer son propre ouvrage, et à se payer, en quelque sorte par ses mains, du sacrifice qu'il en avait fait? Ce petit manége d'orgueil s'alliait très-bien à l'esprit philosophique du temps; et l'on n'ignore pas qu'il était peu de jouissances plus familières à nos philosophes, et qui eussent plus d'attrait pour eux, que le plaisir de se louer eux-mêmes.

quement occupés d'eux-mêmes, et des petits intérêts de leur vanité.

Voltaire, avec toute la vivacité de son esprit et le fond inépuisable de gaîté qu'il savait répandre sur tout ce qu'il écrivait, n'y rappelle pourtant que des idées déjà rebattues dans sa correspondance générale. Il paraît seulement se mettre plus à l'aise sur certaines convenances, y montrer plus de morgue et d'orgueil, s'exposer par conséquent (si l'on pouvait oublier qu'il ne croyait pas écrire pour le public) à indisposer contre lui beaucoup de lecteurs; mais il savait du moins rendre ses défauts aimables, talent qui manquait à d'Alembert : tellement que ceux qui ont publié ses lettres ont fait beaucoup plus de tort à sa réputation qu'ils n'ont pu nuire à celle de Voltaire, en divulguant des secrets déposés dans le sein de l'amitié, et qu'elle n'eût jamais dû trahir.

En effet, malgré toutes les faiblesses que cette coupable indiscrétion a dévoilées, Voltaire avait, si nous l'osons dire, un capital de gloire qui pouvait éprouver quelque réduction, sans qu'il parût altéré d'une manière sensible : d'Alembert, au contraire, peu

capable de briller d'une lumière qui lui fût propre, n'avait guère, en littérature, que le faible éclat que faisaient rejaillir sur lui ses liaisons avec Voltaire. Attaché à cette grande planète, il en était, en quelque sorte, devenu le satellite; et pour y parvenir il n'avait employé que l'adresse facile d'une perpétuelle adulation. Souvent, sans y ajouter aucun sel, et par conséquent en lui faisant perdre beaucoup de sa grace, il se borne à répéter l'esprit de Voltaire; et s'il se permet quelquefois de le contredire, ce n'est que pour lui ménager un triomphe plus flatteur en revenant bien vîte à son avis, ou même en exagérant ce que Voltaire avait dit avec plus de réserve.

S'il l'invite, par exemple, à mettre plus de décence et d'égards dans ses remarques sur les Tragédies de Corneille, bientôt il se permet, contre un des chefs-d'œuvre de ce grand poète, des expressions beaucoup plus dures que celles qu'il reproche à Voltaire. Il ne voit dans Cinna qu'*une pièce froide et sans intérêt d'un bout à l'autre; une conversation en cinq actes en style tantôt bourgeois, tantôt suranné;* et à l'exception, dit-il, de quelques scènes du Cid, du cinquième acte de Rodogune, et du

quatrième d'Héraclius, il ne trouve rien dans Corneille de vraiment digne de la Tragédie: observez qu'il ne daigne pas même nommer les Horaces, Polyeucte, Pompée et qu'il croit faire grace au grand Corneille, en le réduisant à quelques scènes.

Voyez, dans la même correspondance, le jugement qu'il porte d'Athalie, qu'il traite de tragédie de collége, et dans laquelle il ne trouve ni intérêt ni action. *On ne s'y soucie de personne*, dit-il, *ni d'Athalie qui est une méchante carogne, ni de Joad qui est un prêtre insolent, fanatique et séditieux; ni de Joas même que Racine a eu la maladresse de faire entrevoir, en deux endroits, comme un méchant garnement futur.* Enfin il ajoute que c'est moins l'art du théâtre qu'il faut étudier chez Racine que l'art *de la versification.* Il est vrai que pour engager Voltaire à lui pardonner ces blasphêmes, il lui dit *de ne s'en prendre qu'à ses pièces s'il est devenu si difficile.* Et c'est avec cette bassesse d'expression, que la familiarité du style épistolaire ne justifie pas; c'est en ces termes dont Voltaire aurait dû rougir pour lui, qu'un géomètre qui aspirait à la réputation de bel-esprit, osait

juger ce que le génie de Corneille et de Racine avait produit de plus sublime! C'est avec cet encens grossier qu'il se flattait d'enivrer, et qu'il enivrait en effet l'homme supérieur qui daignait se prêter à ce vil manége.

Quoique personne ne possédât mieux l'art de dissimuler que ce prétendu philosophe, telle est la force de la vérité, qu'il ne put s'empêcher de se reconnaître dans celle de nos comédies où les tartuffes de philosophie avaient été démasqués. Ce n'est pas qu'il n'eût affecté de répandre que personnellement il n'était point attaqué dans cette pièce : peut-être même serait-il parvenu à le persuader, sans les cris de douleur et les injures grossières * qui trahirent sa sensibilité. Ces injures, qui nous étaient inconnues, ne furent révélées qu'après sa mort, dans l'édition de Vol-

* Veut-on voir à quel excès la philosophie en démence pouvait se porter? En parlant d'une femme mourante dont le rang commandait alors le respect, et qui ne pouvait avoir d'autre tort aux yeux de d'Alembert que d'avoir partagé avec le public le plaisir que fit cette comédie, il ose dire, à l'occasion d'un libelle qu'un autre philosophe se permit de faire contre cette dame, et dans lequel on avait la cruauté de lui annoncer sa mort prochaine, qu'*elle ne mé-*

taire publiée par Beaumarchais, et l'on imagine bien que nous n'avons pas eu l'indulgence de les supprimer dans la nôtre.

Mais pour se former une idée complète du caractère de cet étrange philosophe, il faut étudier le manége sur lequel il fonda si longtemps sa réputation usurpée; il faut le voir tel qu'il s'est peint lui-même dans cette correspondance de trente années. On y remarquera l'art perfide avec lequel il savait attiser les passions de Voltaire, ses tentatives pour l'isoler de tous ses amis, et particulièrement du duc de Choiseul, à qui Voltaire devait de la reconnaissance, et à qui d'Alembert en devait lui-même *. On sera étonné de l'excès de

---

ritait aucune pitié, eût-elle f.... avec Dieu le père et son fils. AB UNO DISCE OMNES : tel était alors l'esprit général de la secte soi-disant philosophique; et si les chefs ne rougissaient pas d'employer un pareil style, on peut juger de l'impudence de leur livrée.

* Le jour même de sa disgrace, et lorsqu'il eût été bien permis au duc de Choiseul de ne s'occuper que de lui-même, il se rappela qu'il n'avait pas signé le brevet d'une pension pour d'Alembert, et ce fut le dernier acte ministériel qu'il fit n'étant plus ministre. Nous tenons ce fait de la personne qui était à portée d'en être le mieux instruite, de madame la duchesse de Choiseul elle-même, et nous ne pouvons citer de témoignage plus respectable. Au

son orgueil, de l'âcreté de son fiel, du cynisme, souvent même de la bassesse de ses expressions.

Si malgré toutes les turpitudes dont cette correspondance est chargée, la réputation de son auteur conserve encore un reste de faveur dans l'opinion publique, il faut en conclure, ou que cette correspondance n'est pas encore assez connue, ou qu'elle n'a eu pour lecteurs que des personnes qui ne lisent que pour amuser leur désœuvrement, et d'une manière trop distraite pour établir un jugement sur ce qu'elles ont lu. En effet, nous avons rencontré, et tous les jours encore nous rencontrons dans le monde une foule d'incrédules qui ne peuvent se persuader, ni que d'Alembert ait rien écrit de semblable à ce que nous venons de citer, ni qu'il ait employé ce style d'antichambre qui déshonore presque toutes ses lettres, et qu'on a dû trouver si choquant dans sa critique d'Athalie. Mais ce que nous

---

reste, nous devons à Voltaire la justice de dire que toutes les tentatives de d'Alembert pour le rendre ingrat envers le duc de Choiseul furent infructueuses, et que même il se plaignait toutes les fois que d'Alembert osait les renouveller.

étions loin d'attendre d'un homme qui eût conservé quelque pudeur, c'est la légéreté avec laquelle, après avoir fait l'énumération de plusieurs crimes qu'il ne désavoue pas, et dont la voix publique accusait celle de leurs prosélytes que nos prétendus philosophes s'enorgueillissaient le plus de nommer leur protectrice, il se contente de dire d'un ton leste et presque moqueur, qu'*à la vérité la philosophie ne doit pas trop se vanter d'avoir fait de pareils élèves, mais qu'il faut aimer ses amis avec leurs défauts.* Au reste, il paraît tellement se complaire dans ce persifflage non moins inhumain qu'immoral, qu'il se plaint que le papier lui manque *lorsqu'il est en train de si bien dire :* il attribue même cette heureuse disposition de son esprit au bon état de son estomac. On cherche, dit-il, le siége de l'ame, *c'est à l'estomac qu'il est.*

Un trait prédominant de son caractère d'autant plus remarquable, que loin de le dissimuler il le décèle souvent jusqu'au ridicule, c'est la frayeur continuelle qu'il a de se compromettre. Tandis qu'il ne cesse de sonner la charge, et d'exciter Voltaire à tout oser, cette crainte, née du sentiment de son

impuissance, ne l'abandonne jamais ; et le moment où elle se manifesta le plus, c'est lorsqu'après la mort de Voltaire, il se sentit privé du principal appui de sa frêle réputation. Sa faiblesse alors ne vit plus d'abri qui ne lui parût une espèce de refuge : et (le croira-t-on ?) ce fut à nous, à nous-mêmes que non-seulement il s'empressa de faire des avances de réconciliation ; mais, ce que jamais nous n'eussions prévu, il nous adressa, en forme d'étrennes, le 1er janvier 1779, le volume d'Éloges qu'il venait de publier, et bientôt après il y joignit l'Éloge de milord Maréchal.

Si nous acceptâmes avec surprise ce présent inattendu, au lieu de le renvoyer avec indignation ; si même il nous parut convenable de consigner cette anecdote dans une des éditions de nos Œuvres, c'est que nous ignorions encore, non pas la longue inimitié que d'Alembert avait eue pour nous, et qui n'avait pu nous blesser, mais les outrages qu'il avait prodigués dans sa correspondance à la princesse de Robecq et au duc de Choiseul, dont nous révérons la mémoire par un sentiment de reconnaissance que rien n'a dû changer, et que le temps n'affaiblira jamais.

Ces injures, si peu dignes d'un philosophe, n'ont été connues que par l'édition qu'en a donnée Beaumarchais, et ce sont les seules qui nous aient affectés. Voyez, dans notre édition de Voltaire, le volume de cette correspondance, et les notes placées au bas des pages. Quand on aura lu ce volume avec l'attention qu'il mérite, on connaîtra parfaitement d'Alembert; et quiconque en aura pris la peine nous donnerait une bien mauvaise idée de lui, si cet article lui paraissait trop sévère.

ALLAINVAL (l'abbé LÉONOR SOULAS D'), né à Chartres, mort à Paris en 1753. On doit l'ajouter à la liste trop nombreuse des gens de lettres qui ont vécu dans l'infortune. Malheureux jusques dans ses derniers momens, il fut transporté d'une maison de finance où il dînait, à l'Hôtel-Dieu où il mourut d'une attaque d'apoplexie. S'il eût prévu cette fin tragique, il eût peint dans sa comédie de l'Embarras des Richesses, l'affreuse propriété qu'elles ont d'endurcir les cœurs, et sa pièce n'en eût été que plus morale. Cette comédie, et celle qu'il a intitulée l'École des Bourgeois, ne sont pas sans mérite. Celle-ci est restée au

théâtre; l'autre a cessé d'être jouée depuis qu'on a fermé le théâtre Italien, et c'est une de celles dont la représentation était le plus suivie.

AMYOT (JACQUES), né à Melun en 1513, mort en 1593. Il y a plus de deux cents ans qu'il a écrit, et cependant on préfère encore avec justice sa traduction de Plutarque à toutes celles qui ont paru jusqu'à nos jours. Cet ouvrage fut une époque pour notre langue. A l'ancienne rudesse Amyot substitua des formes plus pures, et son style, quoique très-simple, n'est dépourvu ni d'élégance, ni de graces. La langue a acquis depuis, plus de force, plus de noblesse, plus d'harmonie; mais tant que la naïveté aura de quoi plaire, cette traduction de Plutarque, et celle de la pastorale connue sous le titre de Daphnis et Chloé, rendront la mémoire d'Amyot précieuse à toutes les personnes d'un goût délicat.

On doit mettre cet écrivain dans le petit nombre de ceux pour qui la littérature n'a pas été une profession stérile. Abbé de Bellozane sous François 1^er^, précepteur des

enfans de France sous Henri II, évêque d'Auxerre, et grand aumônier sous Charles IX, enfin décoré de l'ordre du Saint-Esprit sous Henri III, il mourut chargé de gloire et d'honneurs.

Par une fatalité bien étrange, le siècle de François Ier fut à-la-fois un siècle de politesse et de barbarie. La plupart des savans contemporains d'Amyot, furent ou magnifiquement récompensés, ou les victimes de la superstition et du fanatisme.

ANDRIEUX (FRANÇOIS-GUILLAUME), né à Strasbourg en 1759. Une petite comédie dans le genre érotique, intitulée *Anaximandre*, et représentée avec succès au théâtre Italien, avait fait remarquer ses heureuses dispositions; le progrès en parut sensible dans une pièce d'intrigue qu'il donna peu de temps après au même théâtre, et dans laquelle on retrouve et le style et l'ancienne gaîté de la bonne comédie. Cette pièce accueillie comme elle devait l'être, l'invitait à de nouveaux efforts; et le succès de plusieurs jolis contes qu'il a publiés depuis, ne compense pas la gloire qu'il pouvait acquérir dans une car-

rière plus digne de son émulation. Le talent paraît descendre toutes les fois qu'il cesse de s'élever; et c'est peut-être ce qui lui a fait reprocher, avec plus de sévérité que de justice, d'avoir mis trop peu de poésie dans ses contes. Nous croyons qu'ils n'en comportaient pas davantage, et que c'est, au contraire, la preuve d'un bon esprit que de traiter chaque genre dans le style qui lui est propre.

Parmi ces contes on doit distinguer surtout le Meûnier de Sans-Souci, et celui que M. Andrieux vient de publier sous le titre de la Bulle d'Alexandre VI. Au mérite d'une narration facile, ingénieuse et piquante, ce conte nous a paru réunir le naturel, la gaîté, la grace, en un mot, tout ce qui fait le charme du genre.

Voyez, comme un supplément qui eût été déplacé ici, ce que nous disons du même écrivain à l'article COLLIN D'HARLEVILLE.

ARNAUD (l'abbé FRANÇOIS), de l'Académie française et de celle des Inscriptions, né à Aubignan, près de Carpentras, mort à Paris en 1784. Il s'est distingué parmi le petit nombre de savans qui ont conservé dans ce siècle

superficiel le goût de la véritable érudition; mais avant que l'Académie l'eût civilisé, il conservait un peu de ce style sauvage et amer qu'on a reproché tant de fois aux anciens savans. On peut en juger du moins par cette sortie violente qu'il s'est permise contre les philosophes en général, dans une lettre qu'il écrivit à Fréron, en les accusant tous, sans aucune exception, des excès dont quelques-uns d'eux pouvaient être coupables, mais que beaucoup d'autres étaient loin de partager. Cette lettre semblait plutôt inspirée par le zèle d'un habitué de paroisse, que par le sentiment délicat d'un homme du monde qui ne peut souffrir ni les réputations usurpées, ni les charlatans.

« Il est singulier, disait-il, que ce soit du » sein de la république des lettres, que par- » tent aujourd'hui les traits les plus funestes » à la tranquillité de l'État. Presque tous nos » écrivains s'érigent en législateurs, et dé- » tournent effrontément le respect qui est dû » à la sainteté des lois, pour en revêtir leurs » délires et leurs extravagances, et ces hom- » mes se disent conduits par la vérité! Phi- » losophes, petits et superbes, qu'a-t-on

» affaire de vos recherches et de vos observa-
» tions?... Le public commence à s'apper-
» cevoir que ces hommes qu'il admirait sans
» les connaître, ou plutôt parce qu'il ne les
» connaissait pas, ne sont parvenus à se croire
» véritablement grands, qu'à force de se per-
» suader que tout ce qui n'est pas eux est petit.
» Les moyens dont ils se servent pour sur-
» prendre l'estime ont été pénétrés, et ils
» sont couverts de l'humiliation et du mépris
» dans lequel ils voulaient faire tomber ce
» qu'il y a de plus respectable et de plus saint.
» Ils gémissent sur les ruines du goût et de
» la raison, et ils écrivent des ouvrages insen-
» sés; ils déplorent les abus, et pour les dé-
» truire ils ébranlent les principes sacrés aux-
» quels les abus sont nécessairement liés; ils
» se vantent d'étendre la carrière des sciences
» et des arts, et ils renversent toutes les limi-
» tes que la sagesse de nos aïeux leur avait
» assignées, et ils se disent philosophes! et on
» l'a cru quelque temps! Avant que le livre
» de l'Esprit parût, on eut grand soin de
» prévenir le public, et l'on n'oublia rien
» pour lui persuader qu'il fallait mettre cet
» ouvrage en regard avec l'Esprit des Lois

» C'était comparer la hutte du sauvage aux » monumens éternels de l'Égypte. M. Helvé- » tius s'est donc appliqué, pendant vingt ans, » à dégrader le principe de toutes les actions » humaines, à empoisonner toutes les sources » de la morale, à dissoudre, en un mot, tous » les élémens de la société. Fallait-il tant » de travail et de temps pour ne rien dire » que de dangereux, sans jamais rien dire de » neuf; pour réchauffer des systêmes qui, s'ils » avaient dû faire fortune, l'auraient faite il » y a deux mille ans, puisqu'ils avaient été » présentés au peuple le plus inquiet et le plus » libre qui fût jamais (les Grecs); pour rani- » mer enfin des opinions toujours confondues » par la raison, toujours proscrites par l'au- » torité? etc. ».

Il y a de bonnes choses dans ce sermon, quoique le style n'en soit pas académique; mais ce n'est point assez d'être zélé, il faut être judicieux. Or le livre de l'Esprit n'est point une hutte de sauvage, et nous ne savons ce que c'est que ces monumens éternels de l'Égypte auxquels l'abbé Arnaud compare l'Esprit des Lois. Il est faux que le livre de l'Esprit ne contienne rien que de dangereux,

qu'on n'y trouve rien de neuf, enfin que son auteur n'ait écrit que pour empoisonner. Ces déclamations ne sont pas selon la science.

On ne nous soupçonnera pas de ménagement pour cette philosophie audacieuse et insensée que nous avons livrée nous-mêmes au ridicule du théâtre. C'était avec cette arme, la plus redoutable de toutes, qu'il convenait de combattre ces extravagances, et non avec des invectives qui ressemblent à la colère et qui ne persuadent personne.

L'abbé Arnaud parlait mieux qu'il n'écrivait. Sa conversation animée, comme celle de Diderot, par un enthousiasme qui se communiquait à ceux qui l'écoutaient, le faisait rechercher dans la société, où l'on est plus indulgent pour les excès d'une imagination trop ardente, qu'on ne le serait à l'égard d'un écrivain qui se les permettrait dans son style. Ce qui est vraiment singulier, c'est qu'après les déclamations emphatiques qu'on vient de lire contre les philosophes du jour, cet abbé finit par se ranger de leur parti, pour se ménager une entrée à l'Académie qui ne s'ouvrait alors qu'à leurs prosélytes.

ARNAULD (ANTOINE), docteur de Sorbonne, dans un temps où ce titre était encore un titre d'honneur : théologien profond et philosophe non moins éclairé, né à Paris en 1612, d'une famille féconde en personnages distingués, mort à Bruxelles en 1694.

On lui donna le nom de Grand dans le siècle du génie, et il en était d'autant plus digne qu'il fut persécuté. Santeuil, Racine, Boileau, honorèrent à l'envi sa mémoire par des épitaphes. Le dernier sur-tout n'en parlait qu'avec enthousiasme : circonstance remarquable dans la vie de ce poëte célèbre, et qui prouve l'élévation de son ame; car il n'ignorait pas combien ce Docteur, accusé de jansénisme, avait eu le malheur de déplaire à Louis XIV. Mais l'amitié courageuse de Boileau ne se démentit point; il osa toujours la témoigner publiquement, et la gloire dont il semblait le plus jaloux, c'était d'apprendre à la postérité qu'il avait mérité le suffrage d'un homme aussi généralement estimé.

Arnaud (disait-il), le grand Arnaud fit mon apologie.

L'ouvrage immortel de cet illustre écrivain n'est pas celui de la Perpétuité de la Foi, dans

lequel il combattit le ministre Claude, sans le persuader; mais c'est l'Art de penser, livre véritablement classique, et l'un de ceux qui ont le plus contribué à perfectionner la raison humaine.

ARNAULT (ANTOINE-VINCENT), né à Paris en 1766.

Nous nous rappelons toujours avec intérêt, que très-jeune encore, il vint nous consulter dans notre retraite d'Argenteuil, sur sa tragédie de Marius à Minturnes, qui fut son début en littérature. Le sujet ne semblait promettre qu'une belle scène; cependant, en y mêlant un épisode d'amour, il était parvenu à l'étendre à cinq actes; et son inexpérience s'applaudissait sans doute d'avoir imaginé cette ressource qui s'offre d'elle-même à tous les jeunes gens. Le peu de connaissance qu'ils ont encore de l'art, ne leur permet pas de soupçonner que loin d'enrichir un sujet ingrat, un amour épisodique est, au contraire, ce qui rend sa stérilité plus remarquable.

Flattés néanmoins de la confiance de ce jeune homme, et du caractère d'esprit que sa conversation nous annonçait, nous lui

à la lecture, une impression d'autant plus vive qu'elle tient de la manière anglaise, qui commence à s'introduire sur nos théâtres, mais que M. Arnault n'a employée qu'avec la réserve que le goût devait lui prescrire, et dont il serait très-dangereux de s'écarter. Il est, nous le savons (et les orages qui ont agité la France en ont malheureusement grossi le nombre) des ames qui ne seraient que faiblement émues par les ressorts de l'ancienne tragédie, et pour qui la manière anglaise, en les frappant avec plus de violence, est devenue une sorte de besoin. Nous concevons qu'en ajoutant plus de force aux effets tragiques, cette manière, pourvu que l'usage en soit modéré, et qu'elle ne se porte pas aux excès qui dégradent, sur les théâtres de Londres, la dignité de la tragédie, peut en augmenter l'intérêt : mais l'abus en serait d'autant plus funeste, si le goût n'y mettait pas de frein, que non-seulement il tendrait à détériorer les mœurs de la nation en la familiarisant avec des spectacles trop atroces, mais qu'il irait jusqu'à détruire, par des secousses trop violentes, le principe même de la sensibilité, qui est la source de nos plaisirs. C'est

donc ici qu'on ne peut trop appliquer la maxime d'Horace : *Est modus in rebus.*

Nous aimons à répéter que, dans l'exemple qu'il a donné, M. Arnault n'a point passé les bornes de cette sage retenue. Il n'a pas traité moins heureusement la partie pathétique de sa pièce. Les personnages de Blanche et de Montcassin sont très-intéressans, et le caractère noble et généreux de Capello forme, avec celui de Contarini, un contraste que nous regardons comme un des beaux ornemens de son ouvrage.

On sait que dans un voyage qu'il a fait récemment en Espagne, il a été accueilli, comme il devait l'être, par l'Académie de Madrid, qui s'est empressée de l'admettre au nombre de ses membres : honneur d'autant plus flatteur pour lui, que cette Académie ne le prodigue pas. Son discours de remercîment, écrit avec autant d'élégance que de noblesse, a été, pour cette compagnie savante, un nouveau motif de se féliciter de son choix.

Cet article était fini avant que M. Arnault n'eût fait représenter sa dernière tragédie, intitulée le Roi et le Laboureur. Il est bien étonnant qu'avec tout l'esprit qu'on ne peut

lui disputer, il n'ait pas apperçu les vices de son sujet. Nous n'avons jamais vu de représentation plus orageuse que celle de cette pièce; et tout ce qu'elle nous permit de remarquer à travers le tumulte, ce furent quelques vers assez beaux pour nous faire regretter que l'auteur les eût employés dans un sujet d'un choix si malheureux.

En nous rappelant cette représentation, qui fut une véritable tempête, nous avions peine à concevoir qu'une assemblée de Français se respectât assez peu pour se conduire avec cette indécence grossière envers un homme qui n'avait travaillé que pour lui plaire, et qui, sous ce rapport du moins, avait dû s'attendre à plus d'égards. Nous avouons qu'intérieurement nous nous sentions humiliés de l'idée que pouvaient prendre de nous des étrangers témoins de cette barbarie, qui commence à se tourner en usage, et qui finira par avilir le plus beau des arts.

AUBERT (l'abbé JEAN-LOUIS), né à Paris en 1731. Il a donné un volume de Fables, dans lequel on en trouve quelques-unes qu'on

peut lire avec plaisir, même après celles de La Fontaine, et ce n'est point un éloge médiocre. Il a ordinairement assez de goût pour qu'on soit étonné que, dans une de ses fables, il ait choisi pour interlocuteurs un billet de mariage et un billet d'enterrement. Il ne faudrait qu'une bizarrerie de cette espèce pour jeter du ridicule sur un recueil moins estimable; mais il y a dans celui de M. l'abbé Aubert, des sujets d'un meilleur choix, et qui doivent faire excuser ceux dont l'invention est moins heureuse.

A l'exception de ces fables, tout ce que cet auteur a écrit en vers, est assez médiocre; mais on doit lui savoir gré de l'étude qu'il a faite de l'inimitable fabuliste qu'il s'est proposé pour modèle, et dont il a eu le bonheur de s'approcher quelquefois. On voit qu'il en a vivement senti les beautés; et c'est ce qu'il a prouvé sur-tout par un discours vraiment utile sur la manière dont on doit lire ses fables. Les jeunes gens, à qui peut-être on se presse trop de mettre La Fontaine entre les mains, y apprendront à lire avec intelligence un auteur qu'ils ne reliront, en aucun temps, sans y découvrir de nouvelles graces. Il serait

à souhaiter que, dès la première éducation de l'enfance, on négligeât moins d'exercer les élèves dans l'art de bien lire, préliminaire indispensable de l'art de bien juger.

AUBIGNAC (l'abbé FRANÇOIS HÉDELIN D'), né à Paris en 1604, mort en 1696. La pratique qu'il avait du théâtre ne lui servit qu'à faire une tragédie détestable, et à dire beaucoup d'injures au grand Corneille qui en faisait de sublimes : tant il y a loin des règles au génie ! Son livre mérite encore d'être lu; mais quiconque aura le germe des talens, en apprendra plus dans une scène de Phèdre ou d'Iphigénie, que dans toutes les poétiques.

Le traité des études de Rollin, les réflexions sur la poésie et la peinture de l'abbé Dubos, le cours de belles-lettres de l'abbé Batteux, sont des ouvrages bien plus utiles que celui de l'abbé d'Aubignac, parce que tout le monde n'est pas obligé de faire des tragédies, et que personne n'est dispensé d'avoir du goût. Ces livres contiennent les meilleurs principes qu'on puisse donner aux jeunes gens; ils sont très-agréables encore quand on a le goût formé, parce qu'à tout âge on aime

à se rappeler les principes du beau et du vrai.

AUTREAU (JACQUES), né à Paris, et mort dans la même ville en 1745. C'est *ce peintre Autreau toujours ivre*, dont il est question dans les couplets faussement attribués à Rousseau; et c'est apparemment dans un de ses momens d'ivresse, qu'il avait composé contre ce poète célèbre l'impertinente chanson si connue :

Or, écoutez, petits et grands,
L'histoire d'un ingrat enfant, etc.

Autreau était de la société de Boindin, de La Motte, de Saurin, et ne pouvait par conséquent aimer Rousseau. A l'âge de soixante ans il commença de travailler pour le théâtre, avec assez de succès pour faire regretter que l'idée ne lui en fût pas venue plutôt. Il y a de la gaîté, du naturel, de la finesse dans sa comédie de Démocrite prétendu fou. Celle qui est intitulée la Magie de l'Amour eut du succès, et méritait d'en avoir par des traits pleins de naïveté et de graces. C'est un original qui a servi de modèle à toutes ces petites pièces

connues sous le nom d'Érotiques, et qui a été copié mille fois. Ce sont deux jeunes amans qui ignorent les mouvemens de l'amour, et qui les regardent comme l'effet d'un sortilége. On reconnaît dans cette situation, celles des Ensorcelés, de Rose et Colas, de l'Amoureux de quinze ans, etc. Nous nous rappelons d'avoir vu jouer à mademoiselle Gaussin le rôle de Sophilette dans la Magie de l'Amour, avec ce charme inexprimable dont elle savait animer tous les rôles naïfs : charme dont personne n'a hérité sur nos théâtres.

Les talens d'Autreau ne le conduisirent point à la fortune. Il peignit le cardinal de Fleuri sous l'emblême de l'homme cherché long-temps, et enfin trouvé par Diogène. Cette flatterie ne l'empêcha pas de mourir aux Incurables.

AVISSE. *Voyez* l'article COLLIN D'HARLEVILLE.

B.

BACULARD (FRANÇOIS-THOMAS-MARIE D'ARNAUD DE), né à Paris en 1715. Il reconnaît lui-même dans la préface de sa tragédie

de Fayel, que l'édition de ses poésies en trois volumes, n'*est qu'un chef-d'œuvre de sottises et d'impertinences.* L'aveu est modeste, mais il suppose beaucoup d'impartialité et de courage.

Pavillon s'est fait moins de tort par sa métamorphose du cul d'Iris en astre, que M. d'Arnaud par l'épître qu'il a adressée au cul de Manon. C'est que la pièce de Pavillon ne paraît qu'un badinage auquel il n'attache aucune prétention; et que M. d'Arnaud, indépendamment de la passion qu'il a mise dans son épître, est revenu trop souvent à cette bagatelle, comme s'il eût eu peur qu'on ne l'oubliât.

Cet auteur semble regretter à présent le temps qu'il a perdu dans sa jeunesse à traiter les sujets galans qui forment, en grande partie, le recueil intitulé Œuvres diverses de M. d'Arnaud; et aujourd'hui, sous le nom de M. Baculard, il s'est dévoué à un genre sombre et lugubre, dont il est flatté qu'on le regarde comme l'inventeur. Ses essais en ce genre sont les tragédies du comte de Comminges et d'Euphémie. Il n'a pas pris garde que dans ces pièces singulières il substituait

l'horreur au pathétique. En effet, des cercueils, des fosses entr'ouvertes, des ossemens, des têtes de mort, tout cet appareil funéraire dont M. Baculard voudrait charger la scène, pourrait former sans doute un spectacle horrible, dégoûtant même, mais qui ne ferait que mieux sentir le défaut de génie d'un auteur qui ne se croit tragique qu'avec de pareilles ressources. L'éloquente douleur de Phèdre, un seul vers d'Iphigénie porte dans l'ame du spectateur un saisissement bien plus terrible que tout cet attirail de fossoyeurs, trop sérieux pour une parade, et trop ridicule pour une tragédie. Nous avouons sincèrement que nous préférons encore les Œuvres diverses de M. d'Arnaud, aux productions lugubres, et aux mille et un romans de M. Baculard.

BAILLY (Nicolas), de l'Académie française, de celle des Inscriptions et de celle des Sciences, né à Paris en 1736, mort en 1793. Ses conjectures sur l'histoire de l'astronomie pourraient n'être qu'un système, c'est-à-dire, un rêve ingénieux; mais il n'est pas donné à tout le monde d'avoir des songes qui supposent autant d'esprit, de connaissances et

de lumières. Ses lettres à Voltaire sur l'origine des sciences et sur celle des peuples de l'Asie, sont dignes du grand homme à qui elles sont adressées ; elles offrent sur-tout un modèle très-rare de la décence et de la politesse qui devraient toujours régner dans les discussions des gens de lettres.

Le style de Bailly n'est défiguré par aucun excès ; il est naturel, élégant, correct, et nous ne connaissons aucun écrivain qui se rapproche davantage du beau siècle de la littérature. On doit mettre cet homme également célèbre par ses talens et par ses vertus, au premier rang des victimes honorables qui furent sacrifiées pendant les orages de la révolution. Il eut autant d'héroïsme à sa mort, qu'il avoit eu de simplicité et de candeur dans le cours de sa vie.

BALZAC (Jean-Louis Guez, Seigneur de), né à Angoulême en 1594, mort en 1654. Le père de l'éloquence française, comme Malherbe le fut de la poésie. Avant lui Rabelais, Amyot et Montagne étaient à peu-près nos seuls écrivains en prose. Leur mérite ne consistait principalement que dans une naïveté

Il a traduit l'Andrienne de Térence d'une manière faible et sans élégance; cette pièce subsiste cependant par la vérité des caractères et par le génie de l'original, qui se fait encore sentir à travers la médiocrité de la traduction. Il a peint avec assez de succès le manége des coquettes, parce qu'il en avait trouvé d'assez méprisables pour lui faire des avances, et les ridicules de l'homme à bonnes fortunes, parce qu'il l'avait été lui-même.

BARRÉ (PIERRE-YON), né à Paris en 1749, directeur, et l'un des fondateurs avec M. Piis, d'un spectacle de Paris, qu'il serait injuste de passer sous silence, puisqu'il tient à l'histoire de la littérature, et qu'il fait partie des amusemens publics.

Quelque temps après la suppression du théâtre de la Foire, où l'opéra-comique des Troqueurs, dont la musique était de Dauvergne, avait introduit le genre des pièces mêlées d'ariettes, les principaux acteurs de ce théâtre se réunirent à ceux de la comédie Italienne, et y portèrent le goût de ces mêmes pièces. Elles y dominaient exclusivement, lorsque MM. Piis et Barré, unis de travaux et de ta-

lens, entreprirent de ramener le public à son ancien goût pour le vaudeville. Leurs opéras-comiques des Vendangeurs, des Amours d'Été, de la Veillée de Village, eurent des succès d'affluence d'autant plus flatteurs qu'ils n'étaient dus qu'au mérite de ces jolies pièces, et nullement au charme de la musique. Peut-être même la faveur publique qu'elles obtinrent eût-elle été plus constante, si Favart, après le brillant succès d'Annette et Lubin, et tous ceux qu'il avait eus dans le genre du vaudeville, n'eût abandonné lui-même ce genre toujours cher aux Français, pour celui des ariettes.

Ce fut ce qui détermina MM. Piis et Barré à fonder un nouveau théâtre connu aujourd'hui sous le nom de théâtre du Vaudeville. Ils s'associèrent MM. Radet, Desfontaines, et ce jeune Bourgueil qu'une mort prématurée vient de leur enlever. M. Piis, en adoptant le théâtre des Troubadours, se sépara de leur société qui le regrette, mais qui n'en subsiste pas moins.

C'est elle qui soutient encore ce genre créé, comme l'a dit Boileau, par le Français né malin, et les travaux de ces Messieurs sont

faits avec des mots et sans idées; c'est que depuis l'abbé de Voisenon, Boissy, Dorat, et leurs imitateurs, ce jargon a produit enfin la satiété qui devait amener le succès du Mariage de Figaro. On a préféré une farce burlesque, indécente, mais par intervalle assez gaie, à toutes ces pièces dont le style est si loin de la nature, que souvent elles ressemblent à des énigmes, dont on n'est pas bien sûr d'avoir deviné le véritable sens, ou même qui n'en ont aucun.

BARTHÉLEMY (l'abbé JEAN-JACQUES), né à Cassis, près d'Aubagne en Provence, en 1716, mort à Paris en 1795. Homme d'une érudition, d'une modestie et d'un désintéressement très-rares. On a de lui de savantes conjectures sur l'Alphabet de Palmire. Nous disons des *conjectures*, car il en est souvent de ces matières d'érudition, comme de celles de physique; il faut se borner à deviner.

Ses voyages d'Anacharsis en Grèce épuisèrent rapidement plusieurs éditions qui se répandirent dans toute l'Europe. Écrits avec plus d'agrément que de précision, mais avec une élégance toujours soutenue, on leur doit

de nouvelles lumières sur cette contrée favorisée du ciel, dont les débris même inspirent encore une admiration respectueuse à toutes les nations civilisées, et à laquelle nous sommes redevables de tous les arts : mais on eût desiré qu'au mérite du style l'abbé Barthélemy eût allié plus de vues philosophiques.

Notre façon de penser est assez connue pour qu'on ne puisse pas se méprendre sur la nature des vues qui nous paraissent manquer à son ouvrage. Il est une philosophie audacieuse et téméraire, condamnée par Bayle lui-même, comme on le verra dans son article, qui, sous prétexte de combattre les préjugés, ne craint pas de s'attaquer aux principes dont la conservation intéresse le plus la morale publique et le bon ordre de la société. C'est contre cette manie qui nous semblerait mieux caractérisée par le nom de *philosophisme*, que nous nous sommes toujours élevés ; mais autant elle nous inspire de mépris, autant nous avons de respect pour cette vraie philosophie qui ne peut avoir d'ennemis, parce qu'elle est aussi bienfaisante que l'autre est dangereuse, et que la lumière qu'elle répand n'est qu'un moyen d'instruction, et non d'in-

cendie. Telle est, par exemple, celle que nous croyons trouver dans les recherches savantes du célèbre de Paw sur la Grèce. Le style en est moins séduisant, la Grèce y est moins agréablement décrite que dans les voyages d'Anacharsis; mais il nous semble qu'elles apprennent mieux à la juger.

On vient de publier un ouvrage posthume de l'abbé Barthélemy sur l'Italie, matière qu'il a su rajeunir, quoique épuisée, et qui prend un nouvel intérêt dans la passion éclairée qu'il avait pour les beaux-arts. On y voit combien il en avait fait son étude, combien il les chérissait, et son enthousiasme se communique à ses lecteurs. Il avait enrichi d'ailleurs de plusieurs mémoires curieux et intéressans le recueil de l'Académie des Inscriptions dont il était membre. L'Académie française venait aussi de l'adopter; et ce choix qui précéda, de peu d'années, sa destruction, est un de ceux qui lui firent le plus d'honneur.

BASNAGE (Jacques), né à Rouen en 1653, mort en 1725, pasteur à la Haye. C'est celui dont Voltaire a dit qu'il eût été plus propre à être ministre d'état que d'une paroisse;

et le même de qui l'auteur des Trois siècles parle avec le plus profond mépris dans sa compilation.

On a de cet écrivain célèbre plusieurs ouvrages historiques très-estimés, une histoire de l'Église, entre autres, dont le principal objet était de répondre à l'histoire des variations des Églises protestantes par M. de Bossuet. Il ne faut la lire, sans doute, qu'avec précaution, puisque l'auteur était protestant; mais si l'on n'y trouve pas l'éloquence de M. de Meaux, on voit qu'il savait discuter les faits en critique très-profond et très-instruit. Les chapitres où il prouve qu'on avait très-injustement imputé aux Albigeois les erreurs des Manichéens, pour exciter contre eux la persécution par la calomnie, nous ont paru de la plus grande force; et dans cette discussion vraiment intéressante et digne de l'histoire, on ne peut guère se dispenser de reconnaître que M. de Bossuet avait eu le malheur de se laisser tromper par des extraits infidèles. Cet aveu sans conséquence, aujourd'hui que toutes ces disputes sont éteintes, et qui d'ailleurs ne nuit pas au fond de la cause que défendait M. de Meaux, est une justice que nous de-

vons à Basnage, qu'il y aurait de la pusillanimité à ne pas lui rendre, et dont son éloquent adversaire ne s'offenserait pas. L'esprit de controverse a disparu, mais les droits de la raison et de la vérité sont imprescriptibles.

BASTIDE (JEAN-FRANÇOIS), né à Marseille en 1724. Auteur ingénieux à trouver des expédiens pour se faire lire. Il avait entrepris un Spectateur français qu'il proposa d'abord à trois livres par volume. Il en réduisit le prix à trente sols, ensuite à douze, et même à deux sols par feuille, que l'on distribuait aux portes cochères: les suisses avaient ordre de les refuser.

Depuis il a fait, non une affaire de littérature, mais une affaire de finance de la Bibliothèque universelle des Romans. Cet ouvrage, si on l'eût entrepris avec des vues philosophiques, si on l'eût distribué par siècles, en observant les progrès de l'esprit et des bienséances, les vicissitudes des usages, les révolutions qui se sont faites dans les mœurs, enfin les époques où la lumière commençait à briller, et celles où les voiles de l'ignorance semblaient s'épaissir, cet ouvrage, en appa-

rence frivole, pouvait devenir important. Il eût contribué même à faire connaître, d'âge en âge, le caractère des nations; mais dénué de ces vues, qui seules pouvaient le rendre intéressant, on doit le regarder comme une superfluité de plus dans nos bibliothèques.

BAYLE (PIERRE), né au Carlat en 1647, mort à Rotterdam en 1706. L'un de nos plus célèbres philosophes. C'est un des piéges les plus adroits que la secte de nos prétendus philosophes ait pu tendre à la crédulité du peuple, que de faire passer ce grand homme, pour un de leurs coriphées. Cette ruse, qu'ils ont souvent répétée depuis, n'en a pas imposé seulement à leurs prosélytes, mais à quelques ames timorées, qui, peu capables de saisir l'esprit de Bayle dans son ensemble, ont pris l'habitude de le regarder comme un écrivain très-dangereux.

Il est vrai que ce philosophe, discutant avec impartialité toutes les opinions humaines, sans paraître en adopter aucune, faisant valoir également, et les preuves qui les appuient, et les difficultés qu'on leur oppose, dut soulever contre lui tous ceux qui

n'ont pas la tête assez bien faite pour se reposer, comme le dit Montagne, sur l'oreiller du doute. Mais ce doute même lui fit sentir la nécessité d'une révélation, nécessité qu'il établit par-tout sur l'insuffisance et l'incertitude de nos lumières naturelles; et c'est ce que nos sophistes, nos théologiens intolérans, et nos petits écrivains délateurs ont eu la mauvaise foi de dissimuler.

Loin d'approuver cette manie audacieuse du raisonnement, cette philosophie téméraire dont on n'a que trop abusé pour détruire tous les fondemens de la morale, voici le jugement qu'il porte lui-même de cette prétendue force d'esprit qui a fait de nos jours de si funestes progrès : « Il n'y a per-
» sonne, dit-il, qui en se servant de sa raison,
» n'ait besoin de l'assistance de Dieu; car sans
» cela, c'est un guide qui s'égare; et l'*on peut*
» *comparer la philosophie à ces poudres si cor-*
» *rosives, qu'après avoir consumé les chairs*
» *mortes d'une plaie, elles rongeraient la chair*
» *vive, carieraient les os, et perceraient jus-*
» *qu'aux moëlles. La philosophie réfute d'a-*
» *bord les erreurs; mais si on ne l'arrête point-*
» *là, elle attaque les vérités : et quand on la*

» *laisse faire à sa fantaisie, elle va si loin* » *qu'elle ne sait plus où elle est, ni ne trouve* » *plus où s'asseoir* ».

Nous savons qu'on a reproché à Bayle de s'être fait un plaisir malin de prêter de la force aux systèmes les plus erronés, et de donner du poids aux objections impies de quelques hérétiques, tels que les Pauliciens, les Manichéens, etc. Mais est-il donc permis d'interpréter et d'empoisonner ainsi les intentions d'un auteur? Il nous semble que Bayle n'a voulu par-là que nous armer contre l'orgueil et l'intolérance de notre raison. Il n'a pas connu de meilleur remède à une certaine maladie d'opinion à laquelle nous sommes tous plus ou moins sujets. On nous fait des exposés infidèles de presque toutes les doctrines qui paraissent contrarier la doctrine dominante. On impute à ceux dont les sentimens diffèrent des nôtres, des contradictions si manifestes, ou des conséquences si révoltantes, que, sur la parole de nos maîtres, nous serions tentés de prendre les défenseurs de ces doctrines pour des fanatiques opiniâtres, à peine dignes du nom d'hommes, et qui ne méritent pas qu'on leur fasse l'honneur

de raisonner avec eux. Cette façon de penser nous enorgueillit et nous dispose à l'intolérance, ou du moins au mépris pour quiconque ne pense pas comme nous. Nous devrions cependant être arrêtés à cet égard par une réflexion bien simple : c'est qu'il n'est pas de secte qui n'ait eu pour partisans des gens de très-bonne foi et qui plus est, très-éclairés.

Tel est le ridicule préjugé dont Bayle a cru devoir nous garantir en nous démontrant combien on risque de se tromper si l'on ne consulte que les docteurs de son propre parti; combien on a calomnié et persécuté de certains hommes que l'on taxait d'opiniâtreté dans des erreurs évidemment absurdes, parce qu'on ne se donnait pas la peine d'examiner les raisons spécieuses qui les retenaient invinciblement dans ces erreurs.

Cette intention de Bayle est très-digne d'un vrai philosophe, d'un ami du genre humain : elle ne tend qu'à nous rendre plus réservés, plus circonspects dans ces jugemens qui nous porteraient à la haine envers nos semblables. Soyons attachés à la vérité, mais examinons impartialement et sans précipitation ce qui peut en éloigner nos frères. Si nous réfléchis-

sons sérieusement aux fausses lueurs qui nous ont souvent égarés, et qui peuvent, sur-tout en matière d'opinion, abuser l'homme le plus raisonnable, nous ne persécuterons personne. Le ridicule, et non le glaive, deviendra le moyen de faire tomber sans violence certaines erreurs qui pourraient inquiéter le gouvernement. C'était sans doute à ce système de tolérance que se rapportaient toutes les intentions de Bayle, qui paraît n'avoir pas été bien entendu. Voilà du moins ce qu'un lecteur attentif apperçoit dans ses ouvrages; et alors il est indigné de toutes les calomnies qui se sont accréditées contre cet illustre écrivain. Nous osons croire qu'à son égard, les faux philosophes sont venus à bout d'en imposer aux théologiens.

En justifiant ici la mémoire de Bayle contre ses détracteurs, nous ne faisons que nous conformer à une pensée très-judicieuse d'un de nos plus grands poètes, qui repoussait pareillement les outrages faits à la mémoire du célèbre Fra-Paolo : « Je ne sais, disait-il, si » ce n'est pas faire tort à la religion, que de » dire qu'un homme aussi généralement es- » timé n'a point eu de religion ». On a sou-

vent répété cette réflexion vraiment philosophique de Racine, sans avoir l'attention de le citer.

Quoi qu'il en soit, si nos sophistes modernes ont cru véritablement honorer Bayle en le faisant le chef d'une secte dont il n'était pas, c'est de leur part du moins un témoignage de reconnaissance qu'ils ne pouvaient lui refuser. Ses ouvrages ont été pour eux une mine féconde dans laquelle ils ont puisé tout ce qu'ils ont écrit de raisonnable, et sa vaste érudition les a dispensés d'en avoir eux-mêmes. On n'ignore plus aujourd'hui que leurs volumes se réduiraient à très-peu de chose, s'ils restituaient ce qu'ils ont dérobé, non-seulement à ce philosophe, mais à Montagne, Charon, Le Vayer, etc., etc.

Bayle fut compilateur et journaliste, et dans ces deux emplois, si avilis de nos jours, il s'est acquis une gloire immortelle: c'est que par l'assemblage le plus rare il joignait à l'immensité de ses connaissances un esprit lumineux et même du génie. Son style incorrect et diffus plaît malgré ses négligences, parce qu'à l'exemple de Montagne, il converse avec ses lecteurs, et que peu d'écrivains appren-

nent mieux à penser. Personne n'employa plus heureusement que lui les armes de la dialectique, et ne sut raisonner d'une manière à la fois plus subtile et plus profonde.

Quoique réellement persécuté, on ne l'entendit point crier à la persécution; il ne déshonora point ses apologies par des libelles; il n'eut point la vanité de se comparer à Socrate; enfin, il ne prodigua pas les grands mots d'humanité et de vertu, répétés si fréquemment, et avec un enthousiasme si factice, par nos charlatans de philosophie. Chaste dans ses mœurs, austère dans sa conduite, il put parler de morale sans craindre qu'on le fît rougir en lui opposant le contraste humiliant de ses discours et de ses actions.

Il est étonnant que le siècle de Louis XIV, ayant été illustré par les Descartes, les Pascal, les Arnauld, les Gassendi, les Nicole, les Malebranche, et par Bayle lui-même, le siècle qui l'a suivi se soit arrogé si fastueusement le titre de siècle philosophique, comme si quelques-uns de nos philosophes du jour pouvaient se flatter de balancer la gloire de ces grands hommes.

BEAUMARCHAIS (Pierre-Augustin Caron de), né à Paris en 1732, mort en 1799. On n'avait encore, lorsque les premières éditions de ces Mémoires parurent, que deux drames de cet auteur, écrits en prose guindée, et partagés en cinq actes. Persuadé que la perfection est l'ouvrage du temps, et qu'à bien des égards notre art dramatique était encore dans l'enfance, Beaumarchais semblait ne s'occuper que de ses progrès, et des moyens de plaire que Molière avait eu, selon lui, le malheur de négliger.

Supérieur à Diderot par l'attention scrupuleuse avec laquelle il décrivait le lieu de la scène, et jusqu'à l'ameublement dont il convenait de le décorer, il notait avec le même soin les différentes inflexions de voix, les gestes, les positions réciproques et les habillemens de ses personnages. Diderot s'était contenté de mettre les papillotes d'un valet au rang des convenances théâtrales qu'il ne fallait point oublier; Beaumarchais, dans sa comédie des deux Amis, crut devoir ajouter à ces papillotes une veste du matin, et un balai de plumes. On voit combien les ressources du génie se multiplient entre les mains des grands

hommes, et la merveilleuse influence de l'esprit philosophique sur tous les arts.

Pour sacrifier encore plus au naturel, Beaumarchais avait imaginé d'introduire, dans la même pièce, un valet bien bête, ce qui est d'une commodité admirable pour les auteurs qui voudront se dispenser d'avoir de l'esprit. Mais une découverte bien plus singulière, plus heureuse, et dont toute la gloire appartient à Beaumarchais, c'est le projet qu'il a développé dans la préface * de son drame d'Eugénie pour désennuyer les spectateurs pendant les entre-actes. Il voudrait qu'alors le théâtre, au lieu de demeurer vide, fût rempli par des personnages pantomimes et muets, tels que des valets, par exemple, qui frotteraient un appartement, balayeraient une chambre, battraient des habits, ou régleraient une pendule: ce qui n'empêcherait pas l'accompagnement ordinaire des violons de l'orchestre.

Nous pensons que Molière eût fait une scène très-piquante de ces modernes législa-

* N. B. Que cette préface est d'ailleurs un modèle rare de ridicule, de mauvais goût et de style barbare.

teurs du théâtre, qui se flattent de perfectionner l'art dramatique par de pareils moyens, et qu'il n'eût pas manqué de joindre ces belles découvertes aux fameux projets de M. Caritidès, dans la comédie des Fâcheux. Il n'y a rien d'aussi plaisant, peut-être, que l'air de prétention avec lequel nos réformateurs de la scène proposent gravement des puérilités aussi niaises; et l'on serait tenté de s'écrier avec Mascarille :

Rare et sublime effort d'une imaginative
Qui ne cède en vigueur à personne qui vive!

Le nom de Beaumarchais est devenu depuis beaucoup plus fameux, nous dirions même plus célèbre, si le bruit pouvait se confondre avec la gloire. Il a donné, au théâtre de Molière, le Mariage de Figaro, qui par un événement sans exemple, s'est maintenu, pendant près de trois ans, sur les affiches des spectacles, et n'a pas eu moins de cent représentations.

Nous avons cru devoir féliciter la nation du succès démesuré de cette pièce. En effet, si, comme les chefs-d'œuvre de la scène, elle n'eût été représentée que trente ou quarante

fois, le public induit en erreur par cette égalité de succès, aurait pu la mettre au même rang; au lieu qu'elle ne peut raisonnablement se comparer qu'aux pièces qui ont obtenu, de nos jours, des succès plus inconcevables encore. Ce n'est, comme on le sait, ni Cinna, ni le Misanthrope, qui ont joui de ces honneurs : c'est aux *Battus qui payent l'amende*, c'est à la *famille des Pointus* que la gloire de ces inépuisables représentations était réservée.

Jaloux d'un nouveau laurier, Beaumarchais voulant nous donner, dit-il, une idée des spectacles des Grecs, a fait représenter sur la scène d'Armide, l'opéra de *Tarare*. Nous pensions qu'Athalie, ou même Sémiramis, pouvaient nous avoir donné quelqu'idée des beaux jours du théâtre d'Athènes; mais Beaumarchais a mieux aimé que nous en fussions redevables à *Tarare*. A *Tarare*, soit, ou même à Polichinelle, puisque c'est son bon plaisir. Il a bien le droit de commander à l'opinion de ceux qui se précipitent en foule à ses pièces. La bonne compagnie qui s'était passionnée pour Figaro, n'était pas moins digne de s'émerveiller pour *Tarare*. Eh! com-

ment se défendre du charme lyrique de ces vers :

Nos tendres soins
Sont pour nos foins,
Et notre amour pour la pâture !

Heureuse la nation qui dégagée de tous principes, et n'étant plus arrêtée par aucune fausse délicatesse, s'inquiète peu d'où lui viennent ses plaisirs ! qui rassasiée des chefs-d'œuvre de Racine, de Molière, de Quinault, s'adonne à Beaumarchais par régime, et dont la faveur capricieuse se partage également entre *Tarare* et Britannicus, le Misanthrope et Figaro, Armide et Calpigi ! Cette nation, il est vrai, dégénérée de sa splendeur pourra bien, du moins pour les arts, ne plus conserver de rang dans l'Europe ; mais de quoi ne se console-t-on pas avec l'Opéra-comique, le théâtre des Variétés, et les facéties de Madame Angot !

Adoucissons cependant par quelques aveux qui attesteront notre impartialité, ce que cet article peut avoir de trop sévère. Malgré le mauvais goût et le style bizarre qui relèguent nécessairement Beaumarchais dans la classe

des écrivains médiocres, les mémoires qu'il publia dans son fameux procès contre un juge qui l'accusait d'avoir voulu le suborner, étincellent de saillies heureuses, et méritent d'être conservés par une foule de traits d'une gaîté originale et piquante, qui ne permettent pas de douter qu'il n'eût un fond d'esprit naturel très-riche. C'est, sans exception, ce qu'il a fait de meilleur; il y est même quelquefois très-éloquent.

Ses comédies, et principalement le Barbier de Séville, où il introduisit, pour la première fois, ce personnage de Figaro, devenu depuis, comme celui de Falstaff, chez Shakespéar, un des personnages qu'il a reproduits le plus constamment sur la scène, offrent aussi plusieurs traits de cette même gaîté; et si quelques-unes de ces pièces, telles que le Mariage de Figaro, devinrent, en quelque sorte, ridicules par un succès trop disproportionné à leurs mérites, et ne peuvent être mises, à beaucoup près, au rang des ouvrages dont la scène s'honore; il faut avouer du moins que, de nos jours, elle a été profanée par des ouvrages infiniment inférieurs, et qui ont porté son avilissement

à son comble. Enfin tous ceux qui ont connu Beaumarchais, assurent qu'il était peu d'hommes d'un commerce plus agréable dans la société. Peut-être, si le fond d'esprit naturel qu'il avait eût été cultivé par quelques études, aurait-il pu se faire dans les lettres un nom distingué : mais s'étant borné à la seule éducation que peut donner l'usage du monde, cette éducation superficielle ne le mit à portée ni de se former des principes, ni d'épurer son goût; et c'est, en effet, la partie qui manque essentiellement à tous ses ouvrages. Quelques-uns d'eux ont pu obtenir plus ou moins d'accueil aux représentations du théâtre; mais aucun ne peut soutenir l'épreuve de la lecture.

BEAUMELLE (LAURENT-ANGLIVIEL DE LA), né à Vallerangue en 1729, mort en 1773.

Il a publié les Lettres de Madame de Maintenon, dans lesquelles on trouve quelques anecdotes précieuses sur les dernières années du règne de Louis XIV. Ce recueil eût été beaucoup plus piquant si l'éditeur ne l'eût pas surchargé d'une foule de lettres inutiles et minutieuses. Ses Mémoires pour servir à

l'histoire de cette dame, ont été lus avec avidité, parce qu'ils tiennent à un siècle de gloire, qui véritablement commençait à se couvrir de nuages, mais dont les moindres particularités intéressent encore non-seulement la nation, mais l'Europe entière.

La Beaumelle était protestant; quand on ne le saurait pas d'ailleurs, cet ouvrage le prouverait assez. On y remarque contre la mémoire de Louis XIV, le chagrin et l'aigreur du style des réfugiés : sentimens pardonnables, il est vrai, si l'on remonte à leur cause, et à ces cruelles missions connues sous le nom de *Dragonnades*, parce qu'elles eurent des Dragons pour missionnaires.

L'esprit d'animosité et de vengeance qui règne dans ces Mémoires n'a pas eu peu d'influence sur leur succès; mais les personnes instruites et modérées, en rendant justice aux talens de l'auteur, qui a quelquefois la précision et l'énergie de Tacite, ont trouvé dans cet ouvrage beaucoup de faits hasardés. Le style n'a pas toujours la dignité, et n'a presque jamais la décence qui convient à l'histoire.

Ses notes téméraires sur le siècle de Louis XIV

lui attirèrent un redoutable ennemi. Si Voltaire parut avoir porté trop loin le ressentiment, ce ne fut pas cependant un effet ordinaire de la susceptibilité délicate et ombrageuse de ce grand poète. Nous savons qu'indépendamment de ces notes, qui la plupart manquent de vérité, la Beaumelle avait eu le malheur de l'offenser personnellement, et sur un objet très-grave. La colère est sans doute plus déplacée chez un philosophe, que dans une ame vulgaire : mais qui peut se flatter de ne participer jamais aux faiblesses de l'humanité ? il semble que la médiocrité, plus susceptible encore que le génie, ne devrait pas s'arrêter avec tant de complaisance et de fiel sur les défauts d'un grand homme : ce sont ces défauts mêmes qui le rapprochent d'elle ; et ils devraient la consoler, si quelque réflexion pouvait adoucir le tourment de la jalousie.

La Beaumelle perdit, dans ses démêlés avec Voltaire, un temps qu'il pouvait employer plus utilement ; il sacrifia tout au triste avantage de causer quelques momens d'humeur à cet illustre écrivain, et il y réussit par des lettres très-piquantes, devenues

très-rares, et qui furent recherchées avec l'empressement qu'on a toujours pour les écrits polémiques. Si la vengeance savait se borner, la Beaumelle aurait eu peut-être de quoi s'enorgueillir d'avoir employé beaucoup de sel, de finesse et sur-tout de malignité contre un homme qui connaissait si bien l'usage de ces armes pour en accabler ses adversaires; mais bientôt il ne connut plus de frein. Après avoir fait avec Fréron un Commentaire satyrique sur la Henriade, il voulait, dit-on, refaire ce poème, et joindre à ce travail des notes critiques sur tous les ouvrages de l'auteur. Nous n'avons connu d'autres vers de la Beaumelle que ceux d'une tragédie de Virginie, dont il nous fit un jour une lecture. Le style de cette pièce n'était pas un préjugé de succès pour sa nouvelle Henriade; et son Commentaire, dicté par la haine, n'eût pas fait une grande fortune.

Moins livré à ces disputes, cet écrivain aurait pu se faire un nom distingué; il était né avec des dispositions très-brillantes; mais l'extrême vivacité de son esprit en avait retardé la maturité, et nuisit même à son jugement. Il nous avait lu quelques fragmens

d'une traduction de Tacite, qui nous fait regretter qu'il ne l'ait point achevée. Quoiqu'on ait dit qu'il en avait laissé le manuscrit en mourant, et que l'édition en ait été promise il y a quelques années, nous avons de fortes raisons de croire que la traduction est demeurée imparfaite, et que l'édition annoncée, si elle paraît, ne sera pas entièrement de sa main.

Il avait épousé une sœur de ce jeune la Vaysse de Toulouse, dont il a été si souvent question dans la malheureuse affaire des Calas. Le nom de cette famille respectable et infortunée, inspire encore un vif intérêt pour tous ceux qui ont eu quelque rapport avec elle; et Voltaire qui s'était acquis tant de gloire en prenant sa défense, Voltaire que cette seule considération aurait dû fléchir, ne persécuta pas moins la Beaumelle jusqu'au tombeau.

BEAUVAIS (JEAN-BAPTISTE-CHARLES-MARIE DE), ancien évêque de Sénès, né à Cherbourg en 1733, mort à Paris en 1789. L'un de nos plus éloquens prédicateurs, et celui qui nous paraît s'être approché le plus de cette élo-

quence mâle et nerveuse que l'on admire dans Bossuet, et qui sied si bien à un orateur apostolique. On n'a point oublié son sermon célèbre prêché à Versailles en 1774, et dans lequel il parut prédire à Louis XV, plongé alors dans tous les égaremens qui ont flétri la fin de son règne, une mort qui semblait encore éloignée, et qui suivit de bien près la menace de l'orateur. Nous n'examinons pas si l'éloquence religieuse peut se permettre quelquefois ces explosions hardies, dont le fanatisme pourrait abuser; mais on peut juger de l'impression que fit sur une cour esclave une liberté si étrangère à ses mœurs; et combien cette impression dut se renouveller lorsque l'événement sembla justifier la prédiction. Quoi qu'il en soit, l'évêque de Sénès, porté à l'épiscopat, non par sa naissance, mais par son seul mérite, était né pour honorer la chaire, et ne réussit pas moins dans l'Oraison funèbre que dans les Sermons. Il n'a laissé que peu d'ouvrages, mais assez pour être compris dans le petit nombre de ceux qui ont conservé parmi nous le génie de la véritable éloquence.

BELLOY (Pierre-Laurent Buirette de), de l'Académie française, né en Auvergne en 1729, mort à Paris en 1775. Il a donné à nos auteurs dramatiques l'exemple trop peu suivi de puiser leurs sujets dans l'histoire de la nation, et de consacrer leurs veilles à la gloire de leur patrie : mais il s'est trop souvent permis d'altérer par des intrigues romanesques la simplicité de l'histoire; il n'a pas été heureux dans ses choix, et son style d'ailleurs a presque toujours plus d'enflure que d'élévation.

Si la catastrophe de sa tragédie de Gabrielle de Vergi était moins révoltante, cette pièce, soit par la sagesse de son plan, soit par la manière dont elle est écrite, nous paraîtrait le meilleur de ses ouvrages. L'auteur avait réuni dans cette pièce le double mérite de traiter un sujet très-simple, et d'avoir su rendre, malgré l'atrocité de sa vengeance, le personnage de Fayel intéressant.

La passion de cet écrivain pour l'héroïsme français supposait une ame élevée, et semblait promettre au public un poète national desiré depuis long-temps. C'est ce qui lui a conservé pendant sa vie une réputation que

sa mort n'a pas encore éteinte. On ne le mettait pas au rang des hommes supérieurs ; on ne comparait aucune de ses tragédies à celles des maîtres de l'art ; mais on convenait assez que s'il avait mérité quelque prix dans la carrière du théâtre, on ne pouvait sans injustice lui disputer la couronne civique.

BENSERADE (Isaac de), de l'Académie française, né à Lions en Normandie, en 1612, mort à Paris en 1691. Bel-esprit redouté de son temps par le talent qu'il avait de railler avec assez de finesse, quoique la plupart de ses épigrammes ne fussent que des jeux de mots. Il réussirait encore de nos jours dans les sociétés et dans les ruelles, par le mérite de quelques à-propos ; mais il n'aurait d'ailleurs aucune réputation parmi les gens de lettres. On a deux volumes de ses vers, sans y comprendre sa traduction bizarre des Métamorphoses d'Ovide en rondeaux. Ce qui prouve leur médiocrité réelle, malgré l'agrément qu'ils pouvaient emprunter de quelques circonstances du moment, c'est que jamais on n'en cite aucun, et que Benserade

ne fournit rien, même à la conversation. Son fameux sonnet de Job et celui d'Uranie qui firent tant de bruit dans leur temps, et qui partagèrent la ville et la cour entre Voiture et lui, ne passeraient aujourd'hui que pour deux productions médiocres, dont on parlerait, tout au plus, dans le Mercure.

BERGERAC (CYRANO DE), né dans le Périgord en 1620, mort en 1655. Cet auteur qui est échappé au souvenir de M. de Voltaire, dans sa liste des écrivains du siècle de Louis XIV, peut être regardé comme un homme vraiment singulier, et qui se fût acquis une réputation distinguée, si une mort prématurée ne l'eût pas enlevé à l'âge de trente-cinq ans. Une bravoure qui tenait du prodige, et qui l'exposa souvent à des affaires périlleuses, une éducation trop négligée, une imagination sans frein, et qu'il ne put jamais régler, furent les principaux obstacles qui l'empêchèrent de perfectionner ses talens. Mais malgré les vices de son éducation, il savait tout ce qu'on pouvait savoir alors en philosophie. Ses ouvrages, quoique défigurés par des équivoques et par des poin-

tes, en sont la preuve. On voit qu'il était parfaitement instruit des principes de Descartes; et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'il a fourni à Fontenelle, au docteur Swift, à Voltaire, et à Molière même, plusieurs idées dignes d'avoir été mises en œuvre par ces hommes supérieurs. Outre sa comédie du Pédant joué, assez plaisante pour le temps, et meilleure que celle des Visionnaires de Desmarets, qui eut une si grande réputation, il a fait une tragédie de la Mort d'Agrippine, où il a donné, dans le personnage de Séjan, le premier exemple de ces maximes anti-religieuses qui, depuis, ont été affectées jusqu'au ridicule dans plusieurs de nos tragédies modernes.

BERNARD (PIERRE-JOSEPH), né à Grenoble en 1708, mort à Paris en 1776. On a de lui quelques pièces fugitives pleines de légèreté, de délicatesse et de graces. On sait qu'il a fait un Art d'aimer d'après celui d'Ovide, fort applaudi dans les sociétés, et qui ne fut pas moins accueilli lorsque l'auteur le rendit public. Il a donné à l'Opéra les Surprises de l'Amour, et Castor et Pollux. Il

serait à souhaiter que le génie du célèbre Rameau eût été toujours aussi heureusement secondé par les ouvrages qu'il a honorés de sa musique.

C'est au poète aimable dont nous parlons, que fut adressée cette jolie invitation de Voltaire, au nom de Madame la duchesse de la Valière, l'une des plus belles femmes de Paris, et qui conserva le plus long-temps sa beauté :

Au nom du Pinde et de Cythère,
Gentil Bernard est averti
Que l'Art d'aimer doit samedi
Venir souper chez l'Art de plaire.

Depuis les dernières éditions de ces Mémoires, il s'en est fait plusieurs du poëme de l'Art d'aimer, et le succès s'en est toujours soutenu. Quoiqu'il ait avec celui d'Ovide *, le défaut d'être entièrement dénué de sentiment, l'auteur a été inspiré par les Graces, comme son modèle, et souvent il a des beautés qui ne sont qu'à lui. Tel est, par exemple, le charmant épisode qui termine le premier

* Tout ceci est tiré du Nécrologe de 1776, dans lequel l'Auteur de ces Mémoires s'était chargé de l'article *Bernard*.

chant, épisode où la décence, peut-être, n'est pas assez ménagée, mais que nous proposons à nos jeunes poètes comme un modèle de cette retenue discrette avec laquelle un auteur, qui se respecte, doit toujours présenter de certaines images. C'est véritablement la ceinture des Graces appliquée où elle doit l'être.

Le génie de Bernard porte l'empreinte du siècle où il a vécu, c'est-à-dire, d'un siècle d'agrément, de frivolité et de luxe. Sa philosophie est celle d'Épicure et d'Anacréon. Aucun de nos poètes ne s'est plus approché que lui de la manière d'Ovide; il en a les défauts et les beautés. Comme lui, il s'adresse toujours à l'imagination et à l'esprit, au lieu de parler au cœur, et souvent il ne sait pas s'arrêter; mais il en a la facilité, les graces brillantes (car il ne connaît pas les naïves) et, si nous l'osons dire, la fraîcheur: aussi tous les contemporains de Bernard se sont-ils accordés à lui donner le nom d'Ovide.

Le génie facile et léger de cet écrivain a produit de nos jours, une foule d'imitateurs, dont on peut lire, chaque année, les tristes essais dans l'Almanach soi-disant des Muses.

Mais qu'il y a loin d'un génie enflammé par la lecture assidue des bons modèles, qu'il y a loin du talent de peindre à la malheureuse facilité d'amonceler de petits vers sans idées et sans images, et de former d'insipides recueils pleins de persiflage, de néologisme et d'ennui!

BERNIS (Le comte FRANÇOIS-JOACHIM DE PIERRE DE), de l'Académie française, né à St.-Marcel de l'Ardèche, en 1715, mort cardinal à Rome en 1794. Sa réputation littéraire, sans le placer à un rang très-élevé, est pour sa mémoire un titre d'honneur plus recommandable que toutes les dignités dont il fut revêtu, après avoir lutté long-temps contre l'infortune.

Il a fait dans ses poésies un usage trop fréquent de l'ancienne mythologie, lorsqu'à force d'avoir été prodiguée, elle commençait à perdre beaucoup de son prix. Il semblait n'avoir observé la nature qu'à travers le prisme de la fable; et c'est à ce défaut que Voltaire faisait allusion dans une de ses épîtres:

Qu'un autre dans ses vers lyriques,
Depuis deux mille ans répétés,

Brode encor des fables antiques,
Je veux de neuves vérités.
Divinités des bergeries,
Naïades des rives fleuries,
Satyres qui dansez toujours,
Vieux enfans que l'on nomme Amours,
Qui faites naître en nos prairies
De mauvais vers et de beaux jours,
Allez remplir les hémistiches
De ces vers pillés et postiches
Des rimailleurs suivant les cours.

Ce n'est pas que Voltaire ne condamne ailleurs ceux qui voudraient interdire avec trop de rigueur, à la poésie, ces fictions charmantes : « Il s'élève parmi nous, dit-il, une » secte de gens durs qui se disent solides, d'es- » prits sombres qui prétendent au jugement » parce qu'ils sont dépourvus d'imagination, » d'hommes lettrés et ennemis des lettres, qui » voudraient proscrire la belle antiquité et la » fable ». Mais il ne s'agit pas de proscrire, il faut ne pas abuser; et c'est par l'abus continuel qu'en faisait l'abbé de Bernis, que son coloris, comme celui de Boucher le peintre, qui voyait tout couleur de rose, au lieu de se rapprocher de la belle nature, ressemble un peu trop à un coloris d'éventail : aussi Vol-

taire, pour caractériser cette surabondance de fleurs qui remplace trop souvent, dans les poésies de l'abbé de Bernis, le sentiment et les images, lui donnait-il quelquefois en plaisantant le nom de *Babet la bouquetière.*

Cependant on ne peut nier que du moins, dans quelques-unes de ses pièces, l'abbé de Bernis n'ait eu le mérite de peindre à grands traits, et même en maître. On peut en juger par ces beaux vers où il nous paraît avoir décrit avec magnificence le soleil au milieu de sa course :

Ce grand astre dont la lumière
Enflamme la voûte des cieux,
Semble, au milieu de sa carrière,
Suspendre son cours glorieux.
Fier d'être le flambeau du monde,
Il contemple du haut des airs
L'Olympe, la Terre et les Mers,
Remplis de sa clarté féconde;
Et jusques au fond des Enfers,
Il fait rentrer la nuit profonde
Qui lui disputait l'univers.

Plusieurs Épîtres de cet auteur, celle à ses Dieux pénates, et celles qu'il a adressées au duc de Nivernois, à Duclos, au baron de

Montmorency, lui assignent, à quelque distance de Gresset, un rang fort honorable encore parmi les poètes qui ont eu plus d'esprit que de génie.

Le Poëme de la Religion, imprimé depuis sa mort, nous paraît trop inférieur à celui de Racine le fils, pour ajouter beaucoup d'éclat à sa réputation : cependant il en serait digne, si l'auteur eût toujours surmonté aussi heureusement les difficultés de son sujet, qu'il l'a fait dans ces vers où la doctrine de Spinosa est exposée avec une fidélité dont la poésie ne paraissait pas susceptible :

Plongé dans le silence et dans l'obscurité,
Le jour me fut rendu par un coup de tonnerre.
Je vis sortir alors des débris de la terre
Un énorme géant. Que dis-je ? un monde entier,
Un colosse infini, mais pourtant régulier.
Sa tête est à mes yeux une montagne horrible,
Ses cheveux des forêts, son œil sombre et terrible
Une fournaise ardente, un abîme enflammé :
Je crois voir l'univers en un corps transformé.
Dans ses moindres vaisseaux serpentent les fontaines,
Le profond océan bouillonne dans ses veines ;
La robe qui le couvre est le voile des airs :
Sa tête touche aux cieux et ses pieds aux enfers.
Il paraît : la frayeur de mon ame s'empare :
Mais dans le trouble affreux où mon esprit s'égare,

Plus tremblant que soumis, plus surpris qu'agité,
Je cherche en lui les traits de la Divinité,
Lorsqu'abaissant vers moi sa paupière effrayante,
Il m'adresse ces mots d'une voix foudroyante :
« Cesse de méditer dans ce sauvage lieu,
» Homme, plante, animaux, esprit, corps, tout est Dieu.
» Spinosa le premier connut mon existence :
» Je suis l'être complet, et l'unique substance :
» La matière et l'esprit en sont les attributs :
» Si je n'embrassais tout, je n'existerais plus.
» Principe universel, je comprends tous les êtres ;
» Je suis le souverain de tous les autres maîtres.
» Les membres différens de ce vaste univers
» Ne composent qu'un tout, dont les modes divers,
» Dans les airs, dans les cieux, sur la terre et sur l'onde,
» Embellissent entre eux le théâtre du monde ».

Observez comme tout s'anime sous la main du génie. Le Dieu de Spinosa, tel qu'il s'est peint à l'imagination brillante du poète, nous rappelle ce fameux promontoire des Tempêtes devenu, sous le pinceau du Camoëns, un énorme géant qui s'élève tout-à-coup du sein des mers, pour annoncer, d'une voix menaçante, à la flotte portugaise, tous les malheurs qui l'attendent, si elle ose lui disputer l'empire d'un océan dont il est le gardien, et tenter un passage inaccessible jusqu'alors à l'audace humaine.

Ces deux fictions nous paraissent avoir entre elles de l'analogie ; et l'on voit que si l'abbé de Bernis se fût moins borné aux images riantes et voluptueuses, aux succès de mode et aux applaudissemens de société, il eût été capable de s'élever à la plus haute poésie.

BERTAUD (JEAN), évêque de Séez, né à Condé en 1522, mort en 1611. L'un de ceux qui sauvèrent la langue française du naufrage dont le galimatias pédantesque de Ronsard semblait la menacer, et qui lui conservèrent son génie. En parlant des passions qui nous ont été données pour notre bonheur, et qui deviennent, par l'abus que nous en faisons, l'instrument de toutes nos calamités, il s'est servi de cette comparaison aussi juste qu'ingénieuse :

Ainsi du plumage qu'il eut
Icare pervertit l'usage ;
Il le reçut pour son salut,
Et s'en servit pour son dommage.

On connaît aussi ces belles stances de Ber-

taud, dont les derniers vers sont encore dans la bouche de tout le monde :

Félicité passée,
Qui ne peut revenir,
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir!

BLETTERIE (l'abbé JEAN-PHILIPPE-RENÉ DE LA), de l'Académie des Inscriptions, né à Rennes en 1696, mort à Paris en 1772.

La vie de l'empereur Julien est le plus estimé de ses ouvrages. On sut gré à l'auteur d'avoir osé rendre quelque justice aux vertus d'un prince infidèle à la religion, mais qui ne parut en attaquer les dogmes que pour en observer plus sévèrement la morale. Cette impartialité louable, et dont les exemples étaient encore très-rares, fit beaucoup d'honneur à l'abbé de la Bletterie : nous croyons cependant qu'il n'avait ni conçu ni tracé avec assez de grandeur le caractère de Julien, et qu'il est demeuré trop souvent au-dessous de son sujet.

Il paraît penser de bonne foi que cet empereur fut attaché, jusqu'à la superstition,

aux fables du paganisme ; et c'est ce que tout lecteur éclairé ne supposera jamais d'un homme tel que Julien, quoi qu'en ait dit Prudence dans ces vers qui caractérisent assez bien d'ailleurs ce prince philosophe :

Ductor fortissimus armis,
Consultor patriæ, sed non consultor habendæ
Relligionis, amans tercentùm millia divûm,
Perfidus ille Deo, sed non et perfidus orbi.

On sait que Julien, né avec les dispositions les plus rares, eut encore le bonheur d'être élevé dans les principes de la religion chrétienne par les plus habiles maîtres de son temps. L'expérience nous apprend, il est vrai, que malgré de pareils secours on peut s'égarer dans la Foi, ou même en perdre entièrement l'habitude ; mais d'une éducation aussi soignée, on ne retombe point dans le délire des superstitions les plus absurdes.

Il est certain que par une politique malheureuse, Julien crut devoir préférer à la religion de Constance, son persécuteur et le bourreau de sa famille, l'ancienne religion des maîtres du monde. Convaincu de l'influence que l'exemple du souverain a tou-

jours sur l'opinion, il parut s'occuper avec d'autant plus de zèle des cérémonies sacrées, qu'il voulait en être le restaurateur. Empereur et pontife par les loix de l'état, que Constantin n'avait point abrogées, il dut allier les soins de l'autel à ceux du trône. Cette conduite, indispensable dans le système politique qu'il avait eu le malheur d'adopter, prouve sans doute combien il était affermi dans la résolution d'abolir le christianisme, mais n'a certainement rien de commun avec la superstition dont on l'accuse.

Les sources dans lesquelles l'abbé de la Bletterie a puisé, nous paraissent d'ailleurs assez pures. Il rejette sans balancer la fable qui attribue à Julien mourant ces paroles si peu dignes de lui: « Tu as vaincu, Galiléen* ». Il devait rejeter avec plus de mépris encore l'anecdote absurde d'une prétendue femme sacrifiée à la Lune, dans une ville de Mésopotamie. Il est vrai que les anecdotes les plus

* Ceux qui ont attribué ces paroles à Julien n'en ont point pesé les conséquences : elles n'ont aucun sens, ou elles supposent que Julien ne doutait pas que la flèche dont il avait été blessé ne fût partie d'une main chrétienne.

suspectes, dès qu'une longue tradition les a, pour ainsi dire, consacrées, peuvent trouver place dans l'histoire, pourvu qu'on ne les donne que pour des bruits populaires dénués de vraisemblance; et c'est une attention que l'abbé de la Bletterie a rarement négligée.

La Vie de l'empereur Jovien, écrite par le même auteur, a paru très-inférieure à celle de Julien; mais cette différence ne vient peut-être que du choix d'un sujet beaucoup moins heureux. En effet, malgré ses erreurs, Julien fut le modèle des princes; et Jovien, quoique fidèle à l'église, eut à peine un caractère digne de l'histoire.

On a de l'abbé de la Bletterie une traduction estimée des Césars et du Misopogon de Julien. Il a traduit aussi quelques ouvrages de Tacite, et en dernier lieu ses Annales; mais cette production de sa vieillesse a paru plutôt un travestissement qu'une traduction; et véritablement il serait difficile d'imaginer un contraste plus bizarre, que l'énergie de l'historien romain comparée au style bourgeois de l'écrivain français.

Il résulte de nos observations, que vaine-

ment on chercherait dans l'abbé de la Bletterie l'homme supérieur, ou même l'homme de goût. Il est au rang de ces littérateurs estimables par leurs connaissances, qui, sans avoir fourni une carrière assez brillante pour être enviée, ont eu cependant le mérite de se rendre utiles. Bon esprit plutôt que bel-esprit, doué de plus de jugement que d'imagination et de talens, mais recommandable par ses mœurs, et par l'avantage qu'il eut de se faire des amis; enfin plus heureux avec moins de gloire que beaucoup de gens de lettres d'une classe plus distinguée, qui n'ont jamais su vivre en paix, ni avec leurs rivaux ni avec eux-mêmes.

BOINDIN (Nicolas), de l'Académie des Inscriptions, né à Paris en 1696, mort en 1751 : homme juste, mais inflexible et dur, qui passait sa vie dans un café, à disserter sur les pièces nouvelles, et à débiter les opinions hardies d'une philosophie dangereuse. La tranquillité dans laquelle il a vécu, prouve la douceur et la tolérance du gouvernement qui existait alors, malgré les plaintes exagérées de quelques prétendus philosophes qui

ne parlaient que de persécutions, et qui étaient souvent très-persécuteurs.

Boindin disait plaisamment à un homme qui pensait comme lui, et qu'on paraissait vouloir inquiéter : « On vous tourmente, » vous, parce que vous êtes un athée-janséniste ; mais on me laisse en paix, parce que » je suis un athée-moliniste » ; c'est-à-dire du parti qui était alors en faveur, et dans lequel il avait des amis.

C'était d'ailleurs un homme d'esprit, d'érudition et même de goût, quoique, par l'habitude de disputer, il ait fini par ne plus rien voir que de problématique dans les opinions humaines. Sa comédie du Port de mer est souvent d'un comique assez vif, et l'on ne sait trop pourquoi les comédiens n'ont pas conservé, sur leur répertoire, quelques autres petites pièces du même auteur, telles que le Bal d'Auteuil et les Trois Gascons : ils en représentent tous les jours de moins ingénieuses. A l'exception du Bal d'Auteuil, La Motte avait eu quelque part à toutes ces bagatelles de Boindin ; ce qui n'empêcha pas ce dernier de rendre toujours justice à l'illustre et malheureux Rousseau, qu'il regardait

comme faussement accusé des couplets qui le firent bannir de France. Il a même laissé à sa mort, en forme de testament, un mémoire pour la justification de ce poète célèbre.

BOISJOSLIN (JACQUES-FRANÇOIS-MARIE-VIEILH), né à Alençon en 1763.

Plus nous avons pris d'intérêt à la gloire des arts, plus nous devons, lorsqu'elle est menacée d'une décadence humiliante, exciter l'émulation de ceux que nous croyons capables d'en relever l'honneur; et, sous ce rapport, nous ne pouvons nous dispenser de reprocher à M. de Boisjoslin l'oubli qu'il semble faire de son talent. Sa traduction du poëme de Pope, intitulé la Forêt de Vindsor, n'est, à la vérité, qu'un ouvrage d'environ 500 vers, mais dont la couleur a tant d'éclat, et qui promettait à la poésie un talent si distingué, que le silence qu'il a gardé depuis doit paraître inexcusable.

Nous ne faisons, pour ainsi dire, que répéter ici en prose commune, ce que M. Fontanes disait à M. de Boisjoslin, en vers charmans, dans une épître qu'il lui avait adressée sous le titre de l'Emploi du Temps. Ce souve-

nir ne peut manquer de l'intéresser vivement, et nous ne connaissons rien de plus capable de ranimer en lui la passion des arts et le feu de ses belles années.

Si le charme du style ne suppose pas toujours le génie de l'invention, la gloire de bien traduire, qui manquait au siècle de Louis XIV, a fait de nos jours des réputations assez brillantes pour inviter M. de Boisjoslin à soutenir celle qu'il s'est acquise par ses premiers essais; et puisque Pope lui-même, qui lui a servi de modèle, passe pour avoir si heureusement traduit dans sa langue les deux poëmes d'Homère, pourquoi M. de Boisjoslin n'entreprendrait-il pas de nous consoler des faibles imitations du Tasse, qu'on nous a données dans la nôtre? C'est une tâche que nous croyons qu'il remplirait avec succès, et que nous osons lui proposer, en lui rappelant qu'après un essai qui lui a fait autant d'honneur, le repos n'est permis que sur des lauriers. C'est ce que disait Voltaire à ce jeune Le Fèvre, dont il se plaisait à encourager les talens, et de qui nous ne connaissons rien qui puisse entrer en quelque comparaison avec les beaux vers de la Forêt de Vindsor.

BOISSY (Louis de), de l'Académie française, né à Vic en Auvergne en 1694, mort à Paris en 1758. Il a fait plus de trente comédies, dont il n'est guère resté au théâtre que les Dehors trompeurs, le Français à Londres et le Babillard.

Ses vers sont en général pleins d'esprit, et l'on pense qu'il eût pu se faire un nom dans la satyre : mais il n'eut que très-rarement la force comique ; il lui manquait la connaissance approfondie du cœur humain, celle du monde et celle de son art.

S'il est vrai, comme on nous l'assure, qu'on lui ait donné le plan de la comédie des Dehors trompeurs, on ne trouvera plus chez lui aucune trace du génie d'invention. Il ne sut ni placer, ni faire agir sur la scène un caractère heureusement dessiné. Il n'eut jamais le talent du dialogue vrai, qui n'est que l'imitation fidelle du meilleur genre de conversation ; et l'on ne saurait trop répéter à ce sujet, que ce dialogue, qui ne doit être ni un assaut d'épigrammes, ni un tissu de dissertations, est véritablement un des plus rares secrets et une des principales illusions de la bonne comédie.

Ce qui justifie tout ce que nous venons de dire sur Boissy, c'est l'empressement puéril avec lequel il saisissait, même dans sa vieillesse, tous les vaudevilles de Paris, pour en faire des comédies aussi passagères que la folie du moment qui en était le sujet. De-là, dans ses pièces, tant de personnages allégoriques, tels que le Badinage, la Mode, la Frivolité, la Bagatelle, le Je ne sais quoi, etc. On sent que ces personnages ne peuvent être qu'un abus d'esprit, et qu'avec tout l'art du monde, ils demeurent toujours dans la classe des êtres de raison froids et inanimés.

C'est ce défaut de connaissances et d'observations réfléchies, qui rend cet écrivain presque toujours glacial, malgré la vivacité de son esprit et des talens distingués. On a de lui neuf volumes *in*-8°., qui en fourniraient à peine un bon.

On ignore assez communément que Boissy avait fait une tragédie d'Alceste, dans laquelle il y avait quelques vers qui n'étaient pas indignes du genre : celui-ci, entre autres, dont Le Mière s'était emparé dans une tragédie de Céramis, qui n'est pas moins oubliée qu'Alceste:

Réponds-moi des soldats, je te réponds des Dieux.

BONNET (CHARLES), né à Genève. Un des plus célèbres naturalistes et des plus grands métaphysiciens du siècle dernier. Ses premiers goûts le portèrent vers l'histoire naturelle, soit des insectes, soit des plantes. Nous n'osons apprécier exactement son mérite à cet égard ; il faudrait que nous eussions nous-mêmes plus de connaissances physiques, et d'ailleurs ces détails nous conduiraient trop loin. Ce que nous pouvons assurer d'après notre impression, et sur-tout celle des gens éclairés, c'est qu'aucun savant n'a peut-être plus que notre auteur, de cet esprit vraiment philosophique, nécessaire dans de pareilles recherches. Il suit la nature pas à pas, il l'observe, il l'étudie avec une sagacité, une justesse, une patience dignes d'admiration. Il nous montre, autant qu'il est possible, tous les degrés intermédiaires par lesquels elle passe pour arriver à tel ou tel résultat ; il cherche, comme elle, à ne point faire de saut, à ne point laisser de lacune, à distinguer toutes ces nuances si déliées, si imperceptibles à l'œil vulgaire, et que le génie seul peut saisir et marquer. Voyez sur-tout, pour justifier ce que nous

avançons, ses Considérations sur les corps organisés.

On reproche avec raison, à un grand nombre de physiciens célèbres (et Buffon lui-même n'en serait pas excepté), de former des systêmes d'imagination non moins frivoles que brillans. Ils voient la nature, non telle qu'elle est, mais telle qu'ils la veulent; ils la tourmentent, non pour lui arracher ses secrets, mais pour la plier de force à leurs idées, et la rendent, si nous l'osons dire, complice de leurs écarts. Nous croyons le philosophe dont nous parlons bien à l'abri de ce reproche : il a pu s'égarer sans doute; mais sa marche est assurément la plus méthodique, la plus circonspecte, la plus philosophiquement modeste qu'on ait pu suivre; et si l'on s'égare sur ses traces, c'est qu'après tout ce sont toujours des traces humaines.

De l'histoire naturelle il passa à la métaphysique; et cette transition, comme il le dit lui-même, n'a rien d'extraordinaire. En effet, le génie de l'observation embrasse tout. La même force d'attention qui se déploie sur des pétales, sur des germes ou des animalcules, peut s'exercer aussi sur les opérations et les

facultés de notre ame : son Essai analytique sur ce dernier objet en est la preuve. C'est ici sur-tout où l'auteur avait à se tenir en garde contre une imagination naturellement forte et brillante : aussi nous appellerions volontiers cet Essai, un combat perpétuel de l'auteur contre lui-même : combat, selon nous, toujours suivi de la victoire ; car jamais il n'emploie d'images, de sentimens, de traits d'esprit, là où le sujet ne demande que la plus rigoureuse précision. Si l'on observe, de temps en temps, quelques morceaux pleins de chaleur, c'est de cette chaleur qui naît du fond du sujet, qui s'étend du centre à la circonférence, et non de cette chaleur superficielle et factice qui s'évapore en un moment.

L'auteur du livre de l'Esprit, dit que Fontenelle était un de ces génies lumineux qui ont su établir un pont de communication entre la science et l'ignorance. Tel est Bonnet dans tous ses ouvrages, et principalement dans son Essai analytique : on n'y pouvait mettre à-la-fois plus de profondeur et de clarté. Ce qui distingue encore ce philosophe des autres métaphysiciens, c'est son attention soutenue à présenter l'homme tel qu'il est,

autant qu'il nous est donné de le connaître : il ne l'envisage jamais que comme un être mixte, comme le résultat de l'union d'une certaine ame à un certain corps.

Parmi les métaphysiciens les plus célèbres, les uns, comme on l'a dit ingénieusement, ont voulu spiritualiser la matière ; les autres, au contraire, ont matérialisé les esprits. La vérité paraît devoir se trouver, ou nulle part ailleurs, dans la ligne qui sépare ces deux extrêmes; et c'est sur cette ligne que marche sans cesse notre auteur. Qu'on ne l'accuse donc point de matérialisme, puisque, après tout, on ne saurait bien parler de l'ame sans parler beaucoup du corps, vu la prodigieuse influence des deux substances l'une sur l'autre. On accusa Descartes d'athéisme, lui qui avait donné de nouvelles démonstrations contre cette dangereuse hypothèse : voilà ce qui doit consoler tous les grands hommes exposés, avec autant d'injustice, aux mêmes imputations.

Enfin, ce qui distingue avantageusement l'auteur de la foule audacieuse de nos prétendus philosophes, c'est qu'il est véritablement un philosophe chrétien, quoi qu'en

puissent dire quelques beaux-esprits qui ont décrété, dans leurs petits cerveaux, que chrétien et imbécille seraient dorénavant synonymes. Voyez son ouvrage intitulé Recherches sur le Christianisme, dans lequel il déploie tout ce que la dialectique a de plus fort, et la critique de plus impartial et de plus exact.

Sa Palyngénésie renferme beaucoup de conjectures sur le rétablissement futur de toutes choses. Il y en a quelques-unes qui paraissent un peu hasardées: quoi qu'il en soit, ce seront toujours les rêves d'un homme de beaucoup d'esprit, comme on appelait les ouvrages politiques du bon abbé de Saint-Pierre, les rêves d'un homme de bien.

BOSSUET (JACQUES-BÉNIGNE DE), évêque de Meaux, de l'Académie française, né à Dijon en 1627, mort à Paris en 1704; le plus éloquent et le plus sublime de nos orateurs.

Il ne s'agit ici ni de ses ouvrages de controverse, ni de ses autres écrits théologiques, qui l'ont mis au rang des Pères de l'Église: mais quelle élévation, quelle véhémence, quelle majesté de style dans ses Oraisons funèbres! on le croirait animé d'un enthousiasme divin. La

grandeur et la force des pensées, l'énergie des tours, la noble simplicité de l'expression, la rapidité des mouvemens, la hardiesse des figures, l'harmonie soutenue et variée sans laquelle il n'est point d'orateurs, tels sont les principaux traits qui caractérisent l'éloquence de cet homme de génie. Elle n'est point défigurée, comme celle de nos modernes rhéteurs, par une emphase étudiée; elle ne doit rien à l'art ni à la symétrie des antithèses, ni à la fausse chaleur des apostrophes accumulées, encore moins à la pompeuse obscurité de ce jargon prétendu philosophique, que la décadence du goût a introduit, de nos jours, dans les harangues académiques, et même dans la chaire.

Le Discours sur l'Histoire universelle, ouvrage qui n'avait eu de modèle en aucune langue, porte l'empreinte du même génie. Peut-être la philosophie pourrait-elle cependant lui reprocher qu'en ne donnant pour cause à toutes les grandes révolutions des empires, que les desseins secrets de Dieu sur la nation juive, il est tombé dans le même inconvénient que Ptolomée qui, dans son Système du Monde, subordonnant tous les astres

à la Terre, faisait de cette petite planète le centre unique de tous les mouvemens du Ciel. Mais ce reproche, qui n'est que spécieux, et auquel la Théologie a solidement répondu, ne dérobe rien à la gloire de Bossuet, qui s'est frayé une route nouvelle, en appliquant aux récits historiques toute la noblesse et toute la rapidité de l'éloquence.

Aucun lecteur de goût peut-il se rappeler sans saisissement l'impression qu'il a reçue en lisant, pour la première fois, ce morceau sublime où l'auteur fait entendre à l'imagination, le fracas effroyable des empires qui meurent aussi bien que les rois, et tombent, pour ainsi dire, les uns sur les autres?

Ce chef-d'œuvre n'est pas la seule grande leçon que Bossuet ait donnée sur l'Histoire au Dauphin, dont Louis XIV lui avait confié l'éducation. Il avait fait, à son usage, un Abrégé de l'Histoire de France, dans lequel il ne dissimule à ce jeune prince aucune des vérités qui pouvaient servir à son instruction. Il y révèle, sans chercher ni à les excuser ni à les affaiblir, les crimes de Charles IX, les horreurs de la Saint-Barthélemy et la joie indécente qu'en témoigna la cour de Rome.

On jugera par son témoignage, trop curieux pour que nous n'en donnions pas un extrait, de la mauvaise foi des écrivains qui n'ont pas rougi d'accuser l'auteur d'une tragédie représentée de nos jours, d'avoir exagéré ces horreurs. C'est Bossuet lui-même, c'est l'homme qui a été mis avec tant de justice au rang des Pères de l'Église, que nous allons opposer aux calomniateurs.

« Le tocsin sonna à Saint-Germain-l'Auxer» rois, paroisse voisine du Louvre, parce qu'on » ne se donna pas le loisir d'aller au Palais, et » le duc de Guise marcha avec une grande » suite chez l'Amiral. Il s'était éveillé au bruit, » et la première pensée qui lui vînt, fut que » le duc de Guise avait ému le peuple : quel» ques coups qu'il entendit tirer dans sa cour, » lui firent juger que c'était à lui qu'on en » voulait, et que ses gardes étaient de l'intel» ligence. Il se leva de son lit, fit sa prière, dit » aux siens, sans paraître ému, qu'il voyait » bien qu'il fallait mourir, et qu'ils se sau» vassent comme ils le pourraient, que pour » lui il n'avait plus besoin de secours humain.

» A peine eut-il achevé ce mot, qu'il vit » entrer, l'épée à la main, un homme qui lui

» demanda s'il était l'Amiral. *Oui*, dit-il, et lui » montrant ses cheveux gris : *Jeune homme*, » poursuivit-il, *tu devrais respecter mon âge*, » *mais achève, tu ne m'ôteras que peu de mo-* » *mens*. L'assassin lui passa l'épée au travers » du corps, et le perça de plusieurs coups.... » Le duc de Guise demanda si c'en était fait ; » et pour s'assurer par ses propres yeux, il » voulut voir le corps mort : on le lui jeta par » la fenêtre. Téligny fut tué en même temps, » et revint à peine de sa profonde sécurité » par le dernier coup. Le duc de Guise sortit » à l'instant, et dit à ses gens qu'ils avaient » bien commencé, mais qu'il fallait continuer » de même.

» En même temps ils se jetèrent dans toutes » les maisons voisines, qu'ils remplirent de » carnage ; tout le quartier ruisselait de sang ; » le comte de La Rochefoucault, le marquis » de Renel et les autres gens de qualité furent » les premiers égorgés. *Dans le Louvre, on* » *arrachait de leurs chambres les Huguenots* » *qui y logeaient ; et après les avoir assom-* » *més, on les jetait par les fenêtres. La cour* » *était pleine de corps morts, que le Roi et la* » *Reine regardaient non-seulement sans hor-*

» *reur, mais avec plaisir : toutes les rues de* » *la ville n'étaient plus que boucheries ; on* » *n'épargnait ni vieillards, ni enfans, ni* » *femmes grosses.* Chacun exerçait ses ven- » geances particulières sous prétexte de reli- » gion, et un grand nombre de Catholiques » furent tués comme Huguenots : c'est par-là » que Salcède fut immolé au *cardinal de Lor-* » *raine.* . . . . . .

» Quand Le Vidame et Montgomery ouï- » rent le bruit de la ville, ils voulurent pas- » ser la rivière avec ceux qui les avaient sui- » vis au faubourg Saint-Germain pour voir » ce que c'était. Chose étrange, *ils apperçurent* » *le Roi qui les tirait par les fenêtres du* » *Louvre.* Ils se sauvèrent en diligence.

» Le massacre dura plusieurs jours; les deux » ou trois premiers furent d'une effroyable » violence. Dès la première nuit, le Roi fit » venir le roi de Navarre avec le prince de » Condé, pour leur commander à tous deux » d'abjurer l'hérésie. Le cardinal de Bourbon » et quelques ecclésiastiques travaillaient à » les instruire. Le roi de Navarre résista peu ; » le prince de Condé répondit d'abord avec » fermeté qu'on ne devait pas le forcer dans

» sa conscience, et qu'il ne pouvait se persua-
» der que le Roi pût manquer *à la foi donnée ;*
» mais il changea de langage, quand il vit le
» Roi en personne lui dire en jurant, et d'un
» ton terrible ces trois mots : *Messe, mort,*
» *ou Bastille pour toute la vie.* Le cardinal de
» Bourbon reçut, quelques jours après, l'ab-
» juration de ces deux princes, *et on les obli-*
» *gea d'écrire au Pape* ».

Bossuet raconte ensuite comment le Roi, joignant à tant de cruauté la plus horrible perfidie, en avouant *que la chose s'était faite par son ordre*, accusa faussement l'Amiral d'avoir conjuré sa perte, celle de la Reine-mère, de ses frères, et même du roi de Navarre, pour donner la couronne au jeune prince de Condé, qu'on devait ensuite tuer lui-même, afin que ne restant plus personne de la maison royale, les conjurés pussent partager le royaume. Bossuet ajoute :

« Pour confirmer le bruit qu'on voulait ré-
» pandre de la conjuration de l'Amiral, on
» lui fit faire son procès. La Reine-mère fit
» chercher dans ses papiers quelque chose qui
» diminuât l'horreur qu'un tel meurtre de-
» vait causer dans les pays étrangers. *On n'y*

» *trouva que des Mémoires pour la guerre de* » *Flandres, et des avis qu'il donnait au Roi* » *pour le bon gouvernement de son état.* Il » l'avertissait, entre autres choses, de ne » point donner trop de crédit ou de trop puis- » sans apanages à ses frères, et d'empêcher » de tout son pouvoir que les Anglais n'ac- » quissent, dans les Pays-Bas révoltés, un » pouvoir qui deviendrait fatal à la France. » La cour affecta de communiquer ces Mé- » moires au duc d'Alençon et à la reine d'An- » gleterre; on représentait à l'un et à l'autre, » la manière dont les traitait un homme qu'ils » estimaient tant. La réponse fut honorable » pour l'Amiral; ils dirent qu'ils pouvaient » peut-être se plaindre de lui, *mais que le* » *Roi du moins s'en devait louer; et que des* » *avis si solides et si désintéressés, ne pou-* » *vaient venir que d'un fidèle serviteur.* Ainsi » tout ce qu'on employait pour décrier l'Ami- » ral, *ne servit qu'à illustrer sa mémoire.* . . .

» Pour imprimer davantage la conspira- » tion dans les esprits, on rendit à Dieu des » actions de graces publiques *sur la prétendue* » *découverte. Ces grimaces n'en imposèrent à* » *personne*, et l'action qu'on venait de faire

» fut d'autant plus détestée par les gens de » bien, qu'on ne put trouver un prétexte *qui* » *eût la moindre apparence.* L'horreur en aug- » mentait tous les jours par les nouvelles qu'on » recevait des provinces. Car encore qu'on eût » publié.... des défenses d'inquiéter les Hu- » guenots, comme les ordres expédiés pour les » massacres avaient couru par toute la France, » ils firent d'étranges effets, principalement à » Rouen, à Lyon et à Toulouse. Cinq conseil- » lers du parlement de cette dernière ville » furent pendus en robe rouge; *vingt-cinq à* » *trente mille hommes furent égorgés en divers* » *endroits, et on voyait les rivières traîner avec* » *les corps morts, l'horreur et l'infection dans* » *tous les pays qu'elles arrosaient;* ..... » ..... Les nouvelles du massacre cau- » sèrent de l'horreur presque par-tout; la » haine de l'hérésie *les fit recevoir agréable-* » *ment à Rome; on se réjouit aussi en Es-* » *pagne* ».

Le nombre des morts à Paris seulement, pendant sept jours que dura cette proscription religieuse, est évalué, par Bossuet, à plus de six mille personnes, parmi lesquelles, dit-il, il y eut cinq à six cents gentilshommes

qui se laissèrent égorger comme on aurait fait des animaux sans courage, tant ils furent étonnés et interdits par une violence si étrange et si imprévue : six à sept cents maisons furent pillées. Enfin il porte, comme nous venons de le voir, à vingt-cinq ou trente mille hommes le nombre de ceux qui furent massacrés dans les provinces. Quelle leçon pour le jeune Dauphin, que cette horrible preuve de la scélératesse d'une cour et du fanatisme de tout un peuple ! Nous l'avouons, Bossuet nous paraît encore plus grand dans l'hommage qu'il rend ici à la vérité, qu'il n'est sublime dans ses Oraisons funèbres.

BOUGEANT (GUILLAUME-HYACINTHE), jésuite, né à Quimper en 1690, mort à Paris en 1743. Son caractère ne l'appelait pas à la retraite; il éprouva même quelques disgraces dans sa société, pour avoir fait un petit ouvrage, intitulé Amusement philosophique sur le langage des bêtes; ouvrage qui parut déroger à la gravité de son état, et qui n'était, au fond, que l'exposition d'une fable indienne, dans laquelle on suppose que les démons, pour expier leur révolte contre Dieu, font

une espèce de purgatoire dans le corps des bêtes.

L'auteur, pour se réconcilier avec sa société, fit contre les jansénistes les comédies de la Femme docteur, du Saint déniché, et des Quakers français ou des Nouveaux Trembleurs. Ces comédies, pleines de sel pour les jésuites, en auraient eu peu pour les gens du monde : on y trouve cependant quelques scènes vraiment plaisantes, et qui font sentir l'influence que pourrait avoir la bonne comédie, si le Gouvernement lui abandonnait plus souvent quelques-unes de ces opinions qui troublent la société, et qui ne deviennent dangereuses que parce qu'on néglige trop long-temps de les rendre ridicules.

Le meilleur ouvrage du Père Bougeant, et celui par lequel il conservera toujours une réputation distinguée, c'est son Histoire du Traité de Westphalie, qui passe pour un modèle d'élégance, de précision et de goût.

BOUHOURS (DOMINIQUE), né à Paris en 1628, mort en 1702. Autre jésuite bel-esprit, mais dont les histoires de Saint Ignace et de Saint François-Xavier, ne sont point

comparables à celle du Traité de Westphalie : tant, en matière historique, le surnaturel et le merveilleux sont éclipsés par le naturel et le vraisemblable ! Le zèle du Père Bouhours pour la pureté du langage, dégénéra quelquefois en afféterie ; mais contribua beaucoup à cette correction de style si remarquable dans les bons écrivains du siècle de Louis XIV, et dont nous avons le malheur de nous éloigner tous les jours. Les jeunes gens, ceux sur-tout qui se dévouent aux lettres, ne peuvent que profiter à la lecture des ouvrages de Bouhours : ce sont des élémens de goût qui n'ont pas encore été surpassés. Il est vrai qu'il apprend plus l'art de bien écrire que celui de penser ; mais les idées doivent venir de notre propre fonds, et la manière de les rendre peut s'acquérir par une étude que ce jésuite a facilitée. Ses principes sont très-sûrs, il a même su les rendre agréables ; et si nous faisions un corps de nos ouvrages classiques, la plupart des siens devraient y servir d'introduction.

BOULANGER (NICOLAS-ANTOINE), ingénieur des ponts et chaussées, né à Paris en

1722, mort en 1759. On lui attribue, depuis sa mort, une foule d'ouvrages où la religion est attaquée avec une sorte de fanatisme; mais on doit se défier de ces imputations, sur-tout après l'injure qu'on a faite à la mémoire de M. de Mirabaud, en lui attribuant faussement le livre connu sous le titre de Système de la Nature. C'est un artifice usé dans notre siècle, que d'attribuer à des morts célèbres des ouvrages qu'aucun auteur vivant n'oserait avouer; et c'est ce qui nous fait regarder comme très-suspects la plupart de ces bruits populaires.

Ceux qui ont cru faire honneur à Boulanger, en lui attribuant ces écrits scandaleux, n'étaient pas convaincus, comme nous le sommes, que si le fanatisme religieux est abominable, le fanatisme de l'impiété n'est pas moins horrible. Nous venons d'en faire une cruelle épreuve; et quoique zélés défenseurs de la liberté de penser et de la tolérance, nous croyons qu'il est même des préjugés qu'on ne doit combattre qu'avec une sage réserve, sur-tout lorsque l'expérience a fait voir qu'on ne pouvait les détruire sans compromettre la tranquillité publique. Au reste, si l'on ne

peut justifier entièrement Boulanger de quelques opinions téméraires qu'il a répandues, soit dans son Antiquité dévoilée, soit dans ses Recherches sur le Despotisme oriental, on est forcé d'admirer souvent la sagacité de ses conjectures et l'étendue de ses connaissances. Elles étaient d'autant plus surprenantes, qu'il a été enlevé aux Lettres par une mort prématurée, avant l'âge de trente-huit ans, et que son état lui avait nécessairement dérobé beaucoup de momens absolument perdus pour l'étude.

BOURDALOUE (Louis), jésuite, né à Bourges en 1632, mort à Paris en 1704. Corneille avait réformé la scène, Bourdaloue réforma la chaire en y ramenant la véritable éloquence. Il se distingua sur-tout par la force de son raisonnement et par la solidité de ses preuves; mais il négligea trop de parler au cœur; il prodigua trop les citations des Pères; enfin il énerva quelquefois son éloquence par un usage trop fréquent des divisions et des subdivisions : méthode qui ne semble imaginée que pour donner mal-à-propos des entraves au génie. Quoi qu'il en soit, Bourda-

loue sera toujours regardé comme un excellent modèle parmi les orateurs chrétiens : mais s'il ne restait de lui que le sermon qu'il eut la faiblesse de prononcer contre la comédie du Tartuffe, il ne passerait que pour un fanatique.

BOURSAULT (Edme), né à Mussy-l'Evêque en Bourgogne, en 1638, mort en 1701. Avec beaucoup d'esprit naturel et des talens peu communs, mais qui n'avaient été cultivés par aucune étude, Boursault mérita quelque réputation dans le siècle de Louis XIV, par des comédies que l'on représente encore, et dans lesquelles on trouve des vers heureux et des scènes bien faites. Ces pièces, à la vérité, ne sont pas régulières ; elles sont toutes de ce genre dont Molière n'a donné qu'un seul exemple dans sa comédie des Fâcheux : c'est-à-dire, qu'elles ne présentent que des scènes détachées, et qui n'ont entre elles aucune liaison ; mais il en est de très-plaisantes, et qui sont véritablement du style de la bonne comédie. Telles sont, entre autres, ces scènes du Mercure galant, que l'inimitable Préville avait choisies pour son début, et qu'il rajeunit

d'une manière si brillante. Telles sont aussi plusieurs scènes d'Ésope à la Ville et d'Ésope à la Cour, pièces que le public reverra toujours avec plaisir, tant qu'il existera un acteur capable de remplacer Lanoue dans le rôle d'Ésope.

Ces deux comédies sont les deux ouvrages de Boursault qui lui font le plus d'honneur. La scène de Rodope et de sa mère, qui termine le troisième acte d'Ésope à la Cour, est sur-tout remarquable par un pathétique simple et vrai, qui peut être admis dans la comédie sans la dénaturer, et qui n'a rien de commun avec ce pathétique de roman dont la Chaussée et ses imitateurs ont donné le triste exemple, et qui a fini par dégrader l'art en le ramenant à son enfance.

Boursault eut le malheur d'offenser Molière, qui le nomma dans l'Impromptu de Versailles, et le livra au ridicule sous les yeux du roi et de toute la cour. Il n'appartenait pas à Boursault d'être jaloux de l'auteur du Misanthrope; mais Molière abusa de la vengeance.

Boileau, qui ne pouvait estimer un écri-

vain sans littérature, jeta aussi quelque ridicule sur le nom de Boursault. Celui-ci espérait de prendre sa revanche dans une comédie intitulée la Satyre des Satyres. Boileau eut le crédit d'en empêcher la représentation; et c'est le seul tort que l'on connaisse à ce grand poète, qui devait, plus que tout autre, ne point se défier de ses forces, et se prêter à la critique en homme supérieur. On ne saurait trop redire aux gens de lettres que la liberté, qu'il faut bien distinguer de la licence, est leur plus belle prérogative; et que tout écrit qui n'offense ni les loix, ni les mœurs, ne peut être supprimé sans injustice.

Boursault, quelque temps après, eut l'avantage de se venger noblement de Boileau, par un procédé infiniment estimable. Il sut que Boileau avait besoin d'argent, et il s'empressa d'aller lui en offrir avec tant de graces, que le satyrique devint son ami; et des deux côtés la réconciliation fut sincère. Cette anecdote n'honore pas moins la mémoire de Boursault que la meilleure de ses comédies.

BRÉBEUF (GUILLAUME), né à Rouen en 1618, mort en 1671. On raconte que forte-

ment épris de Virgile dans sa jeunesse, il se trouva avec Ségrais, son compatriote, qui s'était passionné pour Lucain, et qui se proposait de le traduire. Brébeuf, dit-on, à force de lui vanter les beautés de Virgile, lui fit abandonner la Pharsale pour l'Enéide; et lui-même, entraîné par les louanges que Ségrais donnait à Lucain, quitta l'Enéide pour la Pharsale.

En supposant la vérité de cette anecdote, qui nous paraît peu vraisemblable, Brébeuf se rapprocha du modèle qui était le plus analogue au caractère de son esprit. Ce qui peut lui faire pardonner l'enthousiasme dont il s'échauffa tout-à-coup pour Lucain, c'est qu'alors le goût n'était qu'à son aurore. Brébeuf d'ailleurs était dans l'âge où l'on se passionne aisément pour les faux brillans : son imagination ardente était attisée encore par les accès d'une fièvre opiniâtre, qui ne l'abandonna presque jamais : il n'est pas étonnant que dans cette espèce de délire, il ait confondu l'emphase avec la grandeur, et l'enflure avec le sublime; mais du moins il eut le mérite de sentir qu'un poète ne devait être traduit qu'en vers, et les siens ne sont pas

très-inférieurs à ceux de son original. On en a retenu plusieurs, et jamais on n'a pu lire une page de la Pharsale en prose.

Si Brébeuf n'eût pas été enlevé par une mort prématurée, et si ses maladies lui avaient laissé le loisir de perfectionner son goût, nous osons croire qu'il eût été un des bons poètes du siècle de Louis XIV. On peut le mettre dans le petit nombre d'écrivains que Boileau paraît avoir jugés avec trop de rigueur; mais on sait que ce célèbre satyrique avait au fond moins d'éloignement pour Brébeuf, que d'antipathie pour Lucain; et véritablement la distance du style de Brébeuf à celui de Chapelain est très-grande. On trouve souvent, dans la traduction de la Pharsale, des vers que Corneille lui-même n'eût pas désavoués. Les poésies morales du même auteur, rassemblées dans un petit volume intitulé Entretiens solitaires, contiennent aussi quelques détails heureux.

BRET (ANTOINE), né à Dijon en 1717, mort à Paris en 1792. Nous ne parlerons plus de ses comédies écrites sans verve, comme

nous l'avions dit, et d'un style beaucoup trop négligé. Cette négligence est, à la vérité, moins apperçue dans le ton familier de la comédie, que dans des ouvrages d'un genre plus élevé; mais il ne faut pas s'y méprendre; la comédie est un poëme, et il n'est pas de poésie sans inspiration dans le style. Bret a tenté sur Molière ce que Voltaire a fait sur Corneille : il a donné une édition de ce poète comique avec des commentaires; mais le mérite commun de l'esprit ne suffisait pas pour se charger d'une pareille entreprise. Pour dérober au génie de Molière quelques-uns de ses secrets, il fallait des yeux plus pénétrans, plus exercés à l'observation, enfin un caractère bien supérieur à celui que Bret a montré dans ses comédies.

BROTIER (l'abbé GABRIEL), né à Clamecy en Nivernois, en 1723, mort en 1789. Ce que le président de Brosse avait fait sur Salluste, avec des recherches infinies, l'abbé Brotier l'a exécuté plus heureusement encore sur Tacite : il en a rempli les lacunes, de manière que les yeux les plus exercés auraient peine à remarquer quelque différence

entre son style et celui de l'historien romain. En rendant cette justice à son travail, nous savons combien il est difficile à un moderne, quel qu'il soit, de porter un jugement certain sur le mérite d'un auteur qui écrit dans ce qu'on appelle une langue morte. Nous nous bornons à dire ce qui nous semble vrai, c'est que parmi les écrivains qui se sont livrés à ce genre d'écrire, nous ne connaissons pas de latinité qui nous ait paru plus pure que celle de l'abbé Brotier.

Ce ne sont pas les philosophes (comme quelques pédans les en accusent) qui, pour décrier ce genre de composition, en ont exagéré les difficultés. Boileau en avait donné l'exemple dans une satyre latine; et l'on voit, par le fragment qui nous en reste, qu'il n'épargnait pas le ridicule aux modernes qui osent se flatter d'égaler, dans une langue savante, la pureté du style antique. Nous n'en convenons pas moins que les Commire, les Rapin, les Vanière, les Santeuil, etc. ont ajouté à la gloire de la nation par leurs poëmes latins : ce sont des richesses étrangères qu'ils ont naturalisées parmi nous, et nous croyons

qu'il serait injuste de ne pas associer à ces noms célèbres celui de l'abbé Brotier. Les lettres lui sont redevables d'ailleurs de plusieurs éditions précieuses, qui lui ont coûté beaucoup de recherches, et dont il a éclairci le texte par des notes pleines d'érudition et de goût. Peu de personnes ont porté plus loin la connaissance des médailles, et il en a fait souvent l'emploi le plus heureux pour remplir les vides de Tacite.

BRUEYS (DAVID-AUGUSTIN), né à Aix en 1640, et non en Languedoc, comme l'a dit Voltaire; mort à Montpellier en 1723.

Il avait été, dans sa jeunesse, de l'église réformée, et même il avait fait une réponse à l'Exposition de la Foi de Bossuet, qui, au lieu de lui répliquer, entreprit de le ramener à l'église romaine, et y réussit. De théologien controversiste, Brueys devint un auteur comique très-estimable. La seule comédie du Grondeur suffirait pour lui faire une réputation distinguée: son Muet (imité de l'Eunuque de Térence) est demeuré au théâtre: enfin on lui doit encore la petite comédie de l'Avocat

Patelin, d'après une ancienne facétie française; mais en conservant la gaîté franche de l'original, il l'a beaucoup embelli.

Il est avéré que Palaprat, avec lequel il vécut long-temps dans la familiarité la plus intime, n'eut aucune part à ses bons ouvrages. On sait que Brueys disait, avec cette naïveté qui ne déplaît point dans un vrai talent: « Le » premier acte du Grondeur est entièrement » de moi; il est excellent : le second a été » gâté par quelques scènes de farce de Pala- » prat; cet acte est médiocre : le troisième » est presque entièrement de lui; il est détes- » table ».

On doit regarder cet auteur comme un de ceux qui ont conservé parmi nous le goût de la véritable comédie. Il ne fut point de l'Académie française.

BRUMOY (PIERRE), jésuite, né à Rouen en 1688, mort à Paris en 1742. Son Théâtre des Grecs eût été mieux fait, si son état eût pu lui permettre de se familiariser davantage avec les chefs-d'œuvre de notre scène. Il a trop souvent le défaut des scholiastes, qui est de se passionner avec excès pour les ouvrages qu'ils

entreprennent de commenter ou de traduire; mais son livre n'en est pas moins très-utile, et le plus complet que nous ayons encore sur cette belle partie de la littérature antique. Il a rendu les Grecs dans leur noble simplicité, et (ce qui n'est pas un faible éloge) de manière à conserver, dans sa traduction, l'intérêt qu'ils ont dans leur propre langue. On ose croire, du moins, que ceux qui ne sont pas à portée de lire Sophocle, jugeraient, par la seule traduction du Père Brumoy, que l'Œdipe et le Philoctète sont en effet d'admirables tragédies. Il ne serait pas si aisé d'apprécier, d'après elle, le génie d'Aristophane, parce que le traducteur est presque toujours obligé d'expliquer les plaisanteries de l'original, et que des plaisanteries commentées perdent nécessairement beaucoup de leur sel. Il faut avouer cependant que, dans cette partie-là même, l'ouvrage du Père Brumoy est encore très-estimable. Ses remarques supposent des recherches profondes; la plupart nous paraissent très-judicieuses; et si ses conjectures ne sont pas toujours justes, on doit le lui pardonner d'autant plus que, dès à présent, il nous échappe quantité de choses dans Mo-

lière, et qu'à plus forte raison il doit en échapper bien davantage dans un poète comique de deux mille ans. Le Père Brumoy a plus péché contre le goût, par la préférence souvent aveugle qu'il ne manque jamais de donner aux anciens sur les modernes. Personne ne respecte plus que nous les grands modèles de l'antiquité; mais il faut convenir que si Racine n'est véritablement qu'Euripide, c'est du moins Euripide bien perfectionné.

BUFFON (Louis Le Clerc de), de l'Académie française et de celle des Sciences, né à Montbart en Bourgogne, en 1707, mort à Paris en 1788. L'un des hommes dont la réputation a augmenté la gloire de la France après le beau siècle de Louis XIV. Il est autant supérieur à Pline, que la saine philosophie de nos jours l'emporte sur les erreurs de l'ancienne physique. Son Histoire naturelle est un monument d'éloquence et de génie qui nous est envié par toute l'Europe, et qui a eu dans MM. Guéneau de Monbeillard et de Lacépède, des continuateurs dignes de coopérer à cet immortel ouvrage.

Le plus grand éloge que nous puissions faire de Buffon, est de reconnaître que partout il a été égal à son sujet. Non-seulement il est admirable dans les plus petits détails, mais lorsqu'on lit sa première et sa seconde vue, on serait tenté de croire que, participant à l'intelligence suprême, il a surpris les secrets du Créateur pour lever le plan de la nature.

Son style a paru trop poétique à quelques esprits chagrins et jaloux, qui ont prétendu qu'il avait écrit le roman plutôt que l'histoire de la nature. Mais à qui convenait-il de peindre, sinon à l'historien des merveilles de l'univers? Et le moyen de peindre en maître, sans dérober quelquefois le feu sacré de la poésie!

Si Buffon paraît avoir payé quelque tribut aux faiblesses de l'humanité, c'est en se livrant à l'esprit de système. A l'exemple de Descartes, il a voulu donner une Cosmogonie, non moins ingénieuse peut-être, mais non moins chimérique que celle de ce philosophe. Cet esprit de système est malheureusement une des vanités de la physique. C'est à lui que nous devons les atomes, les tour-

billons, les monades, et enfin les molécules organiques vivantes. Si l'on osait prêter un sourire à l'Être suprême, ce serait sans doute lorsqu'il voit l'homme abandonner son personnage d'observateur, le seul qui convienne à ses limites, pour la vaine fantaisie de créer des mondes.

C.

CAHUZAC (Louis de), né à Montauban, mort à Charenton en 1759. Presque tous ses opéras ont été mis en musique par l'illustre Rameau, et ne méritaient guère cet honneur. On ne peut nier cependant que Cahuzac n'eût du moins une sorte d'intelligence dans la distribution de ses plans, et qu'il ne sût quelquefois amener avec art des fêtes ingénieuses. Il eut le malheur de tomber dans des accès de frénésie, dont il mourut; et il semble qu'avec une imagination assez froide, il n'eût pas dû se croire menacé de ce genre de maladie.

Il avait donné un Traité historique de la Danse, en trois volumes, dans lequel on trouve des recherches curieuses; il est cependant très-loin des vues pleines d'esprit et de

talent que M. Noverre a développées dans ses Lettres sur le même art.

Cahuzac avait fourni plusieurs articles à l'Encyclopédie, et sa réputation ne paraissait pas devoir l'appeler à être un des coopérateurs de ce grand ouvrage. Une des principales causes de l'état d'imperfection où il est resté, c'est d'avoir eu, dès son origine, une foule de collaborateurs d'un mérite trop inégal, pour qu'il pût en résulter un heureux ensemble. Cependant, tout imparfait qu'il est sous les deux formes qu'on lui a successivement données, il peut tenir lieu de beaucoup de livres, et suffire à la curiosité de ceux qui se contentent de prendre une idée très-superficielle des connaissances humaines.

CAILHAVA (JEAN-FRANÇOIS), né à Toulouse en 1731. On lui avait su gré d'un ouvrage utile, quoique pénible à lire, dans lequel il avait tâché de rappeler de bons principes sur l'art de la comédie; mais, comme l'a dit un de nos poètes:

Savoir la marche est chose très-unie,

et l'auteur a malheureusement prouvé que la

connaissance des règles ne suppose pas toujours le talent de l'exécution. En général, rien de plus humble, de plus incorrect, de plus dénué d'imagination, de sel et de graces que le style de M. de Cailhava; et nous ne pouvons trop répéter qu'un ouvrage en vers, sans poésie, est de tous les ouvrages médiocres le moins pardonnable aux yeux des gens de goût.

Cependant, d'après un vers de Boileau, devenu proverbe, et qui termine un des chants de son Art poétique, M. de Cailhava n'en a pas moins trouvé un admirateur; et cet admirateur, dont le nom peut inspirer de la curiosité, est M. de Cubières. C'est ici que pour n'être soupçonné d'aucune exagération maligne, nous devons citer, mot pour mot, ce qu'on lit dans une Épître adressée par ce dernier à Molière lui-même, avec qui l'on n'eût pas imaginé qu'il fût en correspondance:

« Tel n'est point Cailhava, ton plus savant élève.
» Sa Muse de ton art sonda tous les secrets,
» Et pour te commenter *Dieu le fit naître* EXPRÈS ».

Cette singulière prédestination de M. de

Cailhava, était apparemment un mystère dont Dieu s'était réservé la connaissance, et qu'il n'a révélé qu'à M. de Cubières, qui nous apprend ce que notre faible pénétration n'eût jamais deviné.

Tout ce que nous savions, c'est qu'un peu découragé de l'abandon des comédiens, M. de Cailhava, pour réveiller sur lui l'attention publique, ne cessait d'annoncer qu'il allait faire, sur Molière, ce que Voltaire avait fait sur Corneille : c'est-à-dire, qu'il allait en donner une édition embellie de ses commentaires : mais la malveillance des libraires ne lui ayant pas permis d'exécuter cette grande entreprise, il s'est contenté de publier, en attendant mieux, ce qu'il appelle ses Études sur Molière.

On savait déjà, par ses comédies, de quoi ses études l'avaient rendu capable; et cet ouvrage n'a fait que confirmer un jugement sans appel, porté depuis long-temps. En effet ce singulier ouvrage n'offre de remarquable, qu'une formule impérative assez bizarre, mais qui a semblé si importante à l'auteur, qu'il l'a répétée plus de trente fois (nous n'exagérons pas), et toujours sous la forme d'un écriteau,

en gros caractères, mis à la fin de chaque pièce dont il rend compte. Pour donner à nos lecteurs une idée de cette espèce de talisman, si fréquemment répété, sans aucune variation, nous nous permettons de le figurer aux yeux, précisément dans la même forme que M. de Cailhava lui a donnée :

LISEZ
LA PIÈCE DE MOLIÈRE.

On ne peut nier que cet écriteau ne soit une imagination très-neuve, et que le conseil, d'ailleurs, ne soit excellent ; il l'est même au point, qu'il aurait pu dispenser l'auteur de tout ce qu'il a pris la peine d'y ajouter. Peut-être, en le répétant avec cette affectation, n'a-t-il eu d'autre but que de prouver à l'Institut national, dont il est membre, combien sont injustes ceux qui l'ont méchamment accusé de ne savoir pas lire, et combien il s'est conformé lui-même à ce qu'il prescrit, en lisant et relisant sans cesse les comédies de Molière : ce qu'on aurait pu ne pas soupçonner en lisant les siennes.

Quelquefois cependant M. de Cailhava

s'élève au-dessus de sa formule favorite, et se monte presque au ton de l'Ode, pour mieux faire sentir l'admiration dont il est pénétré pour le grand homme qui lui a servi de modèle. Lorsqu'il s'apprête, par exemple, à parler de la comédie du Tartuffe, ce n'est plus un homme ordinaire, c'est un poète inspiré, qui s'écrie avec enthousiasme:

Qu'en dirons-nous, grands Dieux, et par où commencer?

Pour nous qui avons tâché, même dans ces Mémoires, d'exprimer notre admiration pour Molière d'une manière un peu différente, nous pensons que M. de Cailhava, s'il eût vécu du temps de ce grand poète, aurait pu lui fournir un personnage digne de ses pinceaux, et qui n'eût été ni moins plaisant, ni moins agréable que celui de M. Caritidès.

CALPRENÈDE (Gautier de Costes, seigneur de la), né dans le diocèse de Cahors, mort en 1663.

Ses romans de Cléopâtre et de Cassandre sont remplis d'imagination, et seraient de véritables poëmes dans le genre de l'Arioste,

s'ils étaient écrits en beaux vers, et qu'une main judicieuse prît la peine d'en retrancher les longueurs. Ces ouvrages ne sont plus de notre goût; mais ils ont fait les délices d'un siècle poli, et qui peut-être, en cela même, prouvait sa supériorité sur le nôtre. Supposons, en effet, qu'il ne reste d'autre monument du siècle de Louis XIV que ces romans de la Calprenède, quelle idée ne se formerait-on pas de la nation qui en faisait sa lecture favorite? On se représenterait sans doute un peuple d'une galanterie beaucoup trop exaltée, mais plein de fierté, de noblesse, de grandeur d'ame, susceptible, en un mot, de sentimens assez élevés pour ne se plaire qu'au récit des actions les plus héroïques. Ce tableau pourrait être flatté; mais s'il est vrai pourtant qu'on ne puisse mieux juger du caractère d'une nation, que par les ouvrages qui ont chez elle le plus de faveur, il faut admettre que, dans le siècle de Louis XIV, la nôtre avait conservé du moins quelques-uns de ces grands traits, et que c'est ce qui lui faisait trouver tant de charmes à la lecture de ces romans qui

ne respiraient que la bravoure et l'honneur.

Qu'on se prête un moment à une supposition toute contraire. Quelle idée la postérité aurait-elle des mœurs françaises, si, pour en juger, il ne lui restait, des productions du siècle dernier, que les seuls romans de Crébillon le fils? Nous ne le choisissons de préférence, que parce que nous ne connaissons pas de peintre qui ait été plus fidèle et plus vrai. Mais si, par la même analogie, on voulait chercher dans ses ouvrages quel était, à cette époque, le caractère de la nation, l'inconséquence, la frivolité, la licence, la mollesse enfin, symboles du luxe et de l'esclavage, ne formeraient-elles pas le fond du tableau? Et si l'on y reconnaissait encore un peuple ingénieux et poli, ne rougirait-on pas de n'y plus trouver rien de grand que l'excès même de sa dépravation?

CAMPISTRON (JEAN GALBERT DE), de l'Académie française, né à Toulouse en 1656, mort en 1723. Toutes ses tragédies, à l'exception de Virginie et de Pompéïa, furent très-applaudies aux représentations, et ne

soutinrent pas ce succès à la lecture : l'ordonnance en est sage et régulière, le style naturel, mais très-faible. Ses plus belles scènes n'excitent qu'une émotion douce, et ne sont pas animées de ce pathétique brûlant qui doit être l'ame de la tragédie. Il a tâché d'imiter Racine, mais de fort loin, et n'a presque emprunté que ses négligences. Cependant, Andronic et Tiridate sont demeurés long-temps au théâtre; et dans ce siècle, où le droit d'être difficile n'est plus réservé qu'à un très-petit nombre de vrais connaisseurs, les comédiens devraient moins négliger ces pièces du second ordre, qui leur fourniraient de quoi varier leur répertoire, et qui laisseraient reposer nos chefs-d'œuvre, qu'ils épuisent à force de les prodiguer, ajoutons même de les profaner.

La comédie du Jaloux désabusé, que le théâtre conserve encore, prouve que Campistron avait plus d'une sorte de mérite. On sait d'ailleurs qu'il a donné quelques opéras: celui d'Acis et Galatée, entre autres, le dernier dont Lulli ait fait la musique.

Campistron donna des preuves de valeur à la bataille de Steinkerke : il accompagnait

le duc de Vendôme, à qui il fut attaché toute sa vie.

CARTAUD DE LA VILATE (NICOLAS). Son Essai historique et philosophique sur le Goût, est écrit avec une imagination qu'il n'a pas toujours su régler, et qui ne lui a pas permis d'être lui-même toujours fidèle aux principes du bon goût. On y trouve aussi quelques erreurs, fruit des liaisons de l'auteur avec La Motte; mais son Essai n'en est pas moins un livre original et précieux, plein de morceaux de verve, qui prouvent que cet écrivain savait sentir et s'exprimer avec enthousiasme. Il est singulier que ce livre ingénieux ne soit pas plus répandu, et qu'on ne trouve même le nom de l'auteur dans aucun de ces Dictionnaires où l'on entasse, sans discrétion et sans choix, tant d'hommes obscurs à côté des noms les plus célèbres. Helvétius l'en a un peu vengé, en citant de lui, dans son livre de l'Esprit, un morceau très-éloquent, et qui approche du sublime. Il faut que Cartaud de la Vilate ait peu vécu; qu'il n'ait eu ni cabale, ni manége; et c'est pour nous une raison de plus de réparer, à son égard, l'inat-

tention de ceux qui ont donné, avant nous, des Mémoires sur la Littérature.

Le hasard vient de faire tomber sous nos mains un autre ouvrage, non moins curieux, du même auteur, intitulé Pensées critiques sur les Mathématiques, où l'on propose divers préjugés contre cette science, à dessein d'en ébranler la certitude, et de prouver qu'elle a peu contribué à la perfection des arts. Ce livre très-peu connu, mais très-rare, parut à Paris, chez Osmont et Clousier, en 1733 : il fournirait, à ce qu'il nous semble, de redoutables armes au pyrrhonisme. Nous pensons que le grand crédit que la géométrie a pris de nos jours a pu contribuer à en étouffer le souvenir, et peut-être celui de l'auteur lui-même.

CASTEL (Louis), jésuite, né à Montpellier en 1688, mort à Paris en 1757, homme à paradoxes, et d'un caractère singulier, à-peu-près semblable à celui de Cyrano de Bergerac. Tout le monde connaît la bizarre invention de son clavecin oculaire. Il pensait qu'à l'aide des couleurs, on pouvait créer, pour les yeux, une espèce d'harmonie non

moins agréable que celle des sons pour les oreilles.

Montesquieu ne dédaignait pas de s'amuser de ses saillies, qui étaient quelquefois très-heureuses; mais ce n'était pas lorsqu'il disait que « la vie est une épigramme dont la » mort est la pointe ».

Son ouvrage intitulé la Mathématique universelle, lui ouvrit l'entrée de la Société royale de Londres, et ne fut pas moins accueilli en France. On croit communément que l'étude des mathématiques est ce qui contribue le plus à la justesse et à la solidité de l'esprit : il n'en est que plus singulier, qu'un homme un peu fou, tel que l'était le Père Castel, en eût fait sa principale occupation, et que cette science fût même ce qu'il possédait le mieux.

CASTEL (René-Richard), né à Vire en 1759. On lui doit, non pas un de ces poëmes sèchement descriptifs, dont on commence à s'ennuyer, mais un poëme didactique sur les plantes, matière encore vierge, et que d'anciens préjugés avaient fait regarder comme peu favorable à la poésie ; mais on peut

appliquer maintenant à nos poètes, ce qu'Horace avait dit des poètes de son temps :

Nil intentatum nostri liquere poëtæ,

et l'on doit toujours encourager ceux dont la noble émulation n'a pour but que d'agrandir le domaine de la Poésie.

Le poëme de M. Castel a, sur d'autres ouvrages qui ont fait, de nos jours, une fortune plus brillante, l'avantage d'un plan sage et régulier; seulement on pourrait, de temps à autre, y desirer plus de fermeté, de vigueur et de précision dans le style : mais il offre une foule de détails charmans, et souvent des vers qui seraient dignes d'être proposés pour modèles. On ne s'apperçoit point que l'auteur ait une manière, ou s'il en a une, c'est celle des habiles maîtres qui savent orner la nature, et non la farder.

Si M. Castel imite, il s'attache à égaler ses modèles jusques dans les sons d'harmonie imitative, par lesquels ils ont su peindre à l'oreille les objets qui peuvent être susceptibles de ce genre d'imitation. Un exemple en fera juger. Tout le monde a connu, dès l'en-

fance, ce vers où Virgile a si heureusement imité le bruit de la grêle:

Tam multa in tectis crepitans salit horrida grando.

Dans les premières éditions de sa traduction des Géorgiques, M. l'abbé De Lille non-seulement n'avait pas essayé de rendre cette beauté, mais il l'avait fait disparaître par ce vers lourd qui, loin de faire entendre à l'oreille le bondissement inégal et précipité de la grêle, représenterait plutôt la chute d'une masse qui tomberait du ciel dans un abîme:

La grêle affreuse tombe, et l'écrase à grand bruit.

Il n'est pas de lecteur à qui *la grêle affreuse tombe* ne rappelle sur-le-champ le *procumbit humi bos*, qu'il serait difficile de mieux imiter. M. l'abbé De Lille corrigea depuis cette inadvertance par ces vers plus heureux:

Sous les grains bondissans dont les toits retentissent,
La grêle écrase, hélas! les grappes qui mûrissent.

Le premier de ces vers rend mieux sans doute ce que le traducteur avait à exprimer: cepen-

dant le mot *retentissent*, terminé par une syllabe muette, nous semble nuire à l'effet en appesantissant encore le vers. Le mot *écrase*, dans le second, et l'exclamation *hélas!* qui s'y trouve mal enchâssée, laissent encore des regrets; et M. Castel nous paraît avoir atteint le degré de perfection dont cette imitation était susceptible, en disant :

L'aquilon furieux souffle, siffle, frémit;
La grêle, en sautillant, sur les toits retentit.

Mais c'est moins par ce genre de beautés, dont l'occasion se présente rarement aux poètes, que par des beautés d'un ordre supérieur, qu'il faut juger M. Castel. Quoiqu'il ne se crût pas appelé à traduire Virgile, on voit qu'il en a fait sa principale étude; et, à son exemple, il ne se borne pas seulement à peindre, mais il sait donner de la vie à ses images par les traits de sentiment dont il les embellit : secret qui suppose une ame passionnée, et qui ne peut être remplacé par aucun prestige de l'art. L'expérience, il est vrai, a prouvé que ce secret n'est pas tellement nécessaire, qu'on ne puisse obtenir sans lui de grands succès, et même en imposer au vulgaire des

connaisseurs par un mécanisme de versification très-savant en apparence, quoique l'habitude le rende bientôt très-facile : mais ceux qui ne savent qu'éblouir, ne seront jamais comptés parmi les grands poètes.

Un des talens remarquables de M. Castel, c'est de caractériser et d'ennoblir, par des périphrases heureuses, ce qui ne pourrait être exprimé en poésie par le mot propre. Voyez, par exemple, comme il évite le nom de l'oiseau, si bien défini d'ailleurs par ces vers :

> Lorsque vous entendrez l'uniforme ramage
> De cet oiseau haï de l'hymen qu'il outrage.

Mais par une liberté que nous sommes loin de blâmer, il ose quelquefois s'affranchir de cette gêne, en se permettant l'usage du mot propre, qu'une fausse délicatesse voudrait proscrire, et sans lequel il deviendrait impossible de comprendre le potager dans un poëme des jardins. Si le potager cependant n'en est pas la partie la plus brillante, il en est du moins la plus utile : mérite qui n'exclut pas le genre d'agrément qui lui est propre, et que la poésie ne doit pas dédaigner. Mais si les noms de nos légumes avaient tou-

jours besoin d'être remplacés par des équivalens, non-seulement il est douteux que la langue pût en fournir assez, mais cette recherche, sous prétexte d'éviter des mots qui paraîtraient trop familiers, finirait par introduire dans le style une foule de circonlocutions énigmatiques *, dont le sens ne serait pas toujours facile à saisir, et par dénaturer la langue elle-même en lui ôtant toute sa naïveté. C'est donc très-injustement que la critique a reproché ces vers à l'auteur :

Naguères d'un faux goût les Poètes esclaves
Marchaient dans les jardins au milieu des entraves.
Phœbus ne nommait pas sans un tour recherché,
Le haricot grimpant à la rame attachée.
La carotte dorée et les bettes vermeilles,
En flattant le palais offensaient les oreilles.
Ce temps n'est plus. Le chou dont Milan s'applaudit,
Quand sa feuille frisée en pomme s'arrondit,
Sans dégrader les vers ose aujourd'hui paraître
Dans les chants élégans de la Muse champêtre.

L'oreille se familiarisera bientôt avec ces mots nécessaires, lorsqu'ils seront aussi heu-

* C'est ainsi que La Motte, dans ses Fables, croyait ennoblir ses expressions, en appelant un cadran *un greffier solaire*, et une grosse rave *un phénomène potager*.

reusement employés : l'usage même qu'en feront les poètes suffira pour les ennoblir. Il faut bien se garder de porter trop loin une prétendue délicatesse, qui n'a que trop longtemps appauvri la langue ; et l'on doit sentir combien il serait ridicule de jeter de la défaveur sur des mots dont il est impossible de se passer. Il est en cela, comme en tout, un sage milieu à garder ; et, d'après le précepte d'Horace même, on ne doit abandonner que ce qu'on désespère d'embellir.

Quelque estime que le poëme des Plantes nous ait inspirée, dès sa première édition, les deux derniers chants nous avaient paru moins soignés que les deux premiers. Fallait-il s'en prendre au poète, ou seulement à la différence des saisons qu'il avait à peindre ? On conviendra que le printemps et l'été offraient à ses pinceaux des détails plus agréables que la nature déjà dégradée dans l'automne, et dépouillée de tous ses charmes par les frimas de l'hiver. Mais il nous semblait qu'avec le talent de l'auteur, il n'était pas de difficulté qu'il ne dût surmonter ; et c'est ce qu'il vient de prouver par une troisième édition de son ouvrage. Nous avions déjà remarqué, dans la

seconde, qu'il savait mettre à profit la critique : mais, à de légères exceptions près, il nous paraît avoir rempli, par cette dernière, tout ce que nous avions osé nous promettre. Des corrections souvent heureuses et de nombreux embellissemens, ne nous laissent à désirer, comme nous l'avons déjà dit, qu'un peu plus de nerf et de précision dans quelques endroits, où nous croyons qu'il serait facile, en resserrant la pensée en moins de vers, de donner au style plus de rapidité sans nuire à l'harmonie. Il n'est pas jusqu'aux notes du poëme qui n'ajoutent à l'estime qu'on doit à l'auteur; elles sont pleines de recherches, non moins curieuses que savantes, sur une des plus belles parties de la Botanique; elles achèvent de prouver, d'ailleurs, combien M. Castel, enrichi de toutes les connaissances qui peuvent avoir rapport à son sujet, était digne de traiter cette matière encore neuve, et d'en former un monument qui lui assure un rang honorable parmi les bons écrivains qui nous restent.

CAVEIRAC (Jean Novi, abbé de), né à Nismes en 1713. C'est un des écrivains qui a

été le plus calomnié par cette nouvelle espèce de philosophes qui ont fait un calcul barbare des effets de la calomnie, et qui, persuadés que la cicatrice en reste toujours, se font un jeu de la prodiguer. Si l'on en croit ces audacieux accusateurs, l'abbé de Caveirac a déshonoré son nom par un crime de lèse-humanité qui rendrait sa mémoire à jamais exécrable. Ils ont osé le dénoncer à toute l'Europe comme un fanatique en démence, qui n'aurait pas rougi de faire une apologie publique de la Saint-Barthélemi.

Tant que l'accusation subsiste, il est du devoir de toute ame honnête de confondre les calomniateurs, en leur opposant les propres paroles de cet écrivain si cruellement diffamé. « Quand on enleverait, dit-il, à la » journée de la Saint-Barthélemi, les trois » quarts des horribles excès qui l'ont accom- » pagnée, elle serait encore assez affreuse pour » être détestée de tous ceux en qui tout sen- » timent d'humanité n'est pas entièrement » éteint ».

A cette justification si précise, et que nous nous garderons bien d'affaiblir par aucune déclamation, nous ajouterons seulement qu'en

effet il s'est trouvé un Français assez fanatique pour faire, dans un écrit scandaleux, l'apologie de cette journée meurtrière, et que les mêmes philosophes qui en ont accusé si faussement l'abbé de Caveirac, ont laissé cette turpitude dans le silence : soit qu'ils l'ayent ignorée, ou plutôt qu'ils ayent cru devoir des ménagemens à un écrivain qui passe pour avoir été un des précurseurs de leur philosophie incendiaire. *Voyez* l'article NAUDÉ.

CERCEAU (JEAN-ANTOINE DU), jésuite, né à Paris en 1690, mort en 1730. Il est connu par ses poésies familières, dans lesquelles il a imité quelquefois assez heureusement le badinage de Marot. Mais ce dernier est resté le modèle d'un petit genre, au lieu que du Cerceau n'a point de caractère, et qu'il ne doit sa faible réputation qu'au talent très-mince d'avoir saisi passablement une manière qui a peu de difficultés, et n'exige aucune élévation.

CHABANON (NICOLAS DE), de l'Académie française, mort à Paris en 1792.

On a de lui trois tragédies, Eponine, Priam au camp d'Achille, et Eudoxie; deux comédies, l'Esprit de Parti et le Faux Noble; des Fables, et quelques autres ouvrages en vers; mais le génie de la poésie lui manquait. Sa prose a plus de mérite; sa traduction des Odes pythiques de Pindare est estimée autant qu'une traduction de Pindare peut l'être dans une langue qui n'est pas éminemment poétique, et à la distance où nous sommes des mœurs de son temps. Mais ce que Chabanon a écrit sur la musique, à l'occasion de la rivalité qui s'établit entre Gluck et Piccini, est, sans nulle comparaison, ce qu'il a fait de mieux; et véritablement il était très-bon musicien. Il a paru depuis sa mort un ouvrage de lui, intitulé Tableau de quelques circonstances de ma vie; et ce Tableau le fait aimer. Il eut avec Voltaire, Chamfort et Thomas, des liaisons très-intimes; et l'amitié de ces hommes célèbres prouve que si Chabanon n'avait, en aucun genre, des talens très-supérieurs, il en avait du moins de très-aimables et des mœurs infiniment douces. Nous l'avons nous-mêmes assez connu pour lui rendre cette justice.

CHAMFORT (SÉBASTIEN-NICOLAS), de l'Académie française, né à Clermont en Auvergne, en 1741, mort en 1794. Il s'était annoncé de bonne heure par des ouvrages qui supposaient une grande finesse d'esprit, un goût très-pur et de vrais talens. Ses petites comédies de la Jeune Indienne et du Marchand de Smyrne se sont conservées au théâtre, et la dernière sur-tout étincelle de saillies ingénieuses: mais dans sa tragédie de Mustapha et Zéangir, ouvrage d'un genre très-supérieur, il nous parut avoir saisi, du style et de la manière de Racine, tout ce que peut en saisir un homme de beaucoup d'esprit qui n'est pas animé du même génie. On voit du moins qu'il en avait fait son étude favorite; et s'il eût continué à suivre cette carrière, Racine n'eût peut-être pas eu de meilleur élève.

L'esprit qu'il portait dans la société n'était ni moins piquant ni moins agréable que celui qu'on remarque dans ses ouvrages. Personne ne savait conter avec plus de grace, et n'assaisonnait mieux une bonne plaisanterie.

Plusieurs de ses écrits ont été malheureu-

sement perdus, et l'on regrette sur-tout un poëme auquel on sait qu'il travaillait sur la Guerre de la Fronde. Ceux qu'on a conservés ont été recueillis en quatre volumes; un seul eût suffi; et l'éditeur de Chamfort, quoique lui-même soit un littérateur d'un mérite distingué, n'a pas assez senti qu'une réputation perd en valeur tout ce qu'on lui donne de trop en superficie.

Sans accorder aux différens ouvrages que nous allons nommer un égal degré d'estime, les trois pièces de théâtre qu'a données Chamfort, et que nous avons citées, son Éloge de La Fontaine, celui de Molière, qui vaut mieux, et son Discours sur les Académies, en y ajoutant quelques-uns de ses contes et un petit nombre de ses bons mots, étaient tout ce qu'on aurait dû recueillir; et nous croyons que la réputation de Chamfort y aurait gagné.

Son Éloge de La Fontaine fut couronné par l'Académie de Marseille, en concurrence avec un Éloge du même poète par M. de Laharpe. Ce dernier, infiniment plus laborieux, et plus célèbre, si la célébrité se mesure au plus grand nombre d'ouvrages, lui était cependant très-

inférieur en ce qu'on appelait bon ton et usage du monde. L'esprit de Chamfort avait beaucoup plus de trait; et si sa littérature était moins vaste, il y suppléait par un goût plus délicat, et par une élégance d'expression dont les formes dures de M. de Laharpe ne lui ont jamais permis d'approcher. Nous les avons assez connus tous deux, pour être à portée de saisir ces différences.

Le peu d'estime que Chamfort avait pour les grands, quoiqu'il eût la faiblesse de les rechercher, son attrait pour l'indépendance, et sur-tout ses liaisons avec le célèbre Mirabeau, l'entraînèrent dans les orages de la révolution, et il en mourut, sinon la victime, du moins par une suite des chagrins qu'elle lui fit éprouver. La fin de sa carrière fut aussi malheureuse que les commencemens en avaient paru fortunés.

CHAPELAIN (JEAN), de l'Académie française, né à Paris en 1595, mort en 1674. Balzac le mit en réputation, et véritablement Chapelain avait beaucoup de littérature. Son poëme de la Pucelle, trop vanté avant de paraître, détruisit en un moment la consi-

dération prématurée qu'il avait eu l'adresse d'usurper.

Cet exemple doit effrayer tous ces écrivains qui se pressent de recueillir les suffrages des sociétés par des ouvrages qu'ils gardent prudemment dans leurs portefeuilles, et qui devraient n'en sortir jamais.

Les douze derniers livres de ce mauvais poëme sont restés manuscrits à la Bibliothèque du roi, sans trouver de libraire qui ait osé s'en charger. Cependant le nom de Chapelain avait été si imposant, que Racine daigna le consulter sur ses premiers écrits, et qu'il fut choisi, par l'Académie, pour rédiger la critique du Cid.

Le moindre défaut de la Pucelle est d'être ennuyeuse. Le style d'ailleurs, à quelques endroits près, en est si âpre et hérissé d'inversions si dures, que Racine et Boileau s'imposaient pour punition, dans des jeux de société, d'en lire quelques vers. Nous avons vu les tragédies de Marmontel servir au même usage.

La satyre la plus juste est toujours mêlée d'exagération : si Chapelain était loin du sommet, il n'était pas du moins au plus bas degré

du Parnasse; et Boileau lui-même ne put s'empêcher de dire:

> Un vers noble, quoique dur,
> Peut s'offrir dans la Pucelle.

Mais nous en connaissons de très-nobles, et qui ne sont pas durs. Voici, entre autres, une comparaison qui nous tombe sous les yeux, et qui prouve qu'avec un peu de goût, Chapelain n'eût pas été médiocrement poète:

> Tel est un fier lion, roi des monts de Cirène,
> Lorsque de tout un peuple entouré sur l'arène,
> Contre sa noble vie il voit de toutes parts
> Unis et conjurés les épieux et les dards;
> Reconnaissant pour lui la mort inévitable,
> Il résout à la mort son courage indomptable;
> Il y va sans faiblesse, il y va sans effroi,
> Et la devant souffrir, la veut souffrir en roi.

Nous serions flattés de trouver de pareils vers dans quelques-uns de nos jeunes poètes.

CHAPELLE (CLAUDE-EMMANUEL LUILLIER), né à la Chapelle, près de Paris, en 1626, mort en 1686; poète facile, naturel, voluptueux et négligé. Il est auteur du Voyage

connu sous son nom, bagatelle agréable qui a été imitée souvent et malheureusement.

Chapelle était homme du monde; mais il sut conserver dans la bonne compagnie de son temps, cette naïveté piquante qui fait le principal mérite de ses ouvrages. Il joignait à ce don de la nature, celui d'observer avec finesse les ridicules de la société; il y puisait même des scènes comiques, qu'il rendait à son ami Molière avec la plus grande vivacité; mais ce feu l'abandonnait quand il voulait les écrire: tant il y a loin de l'esprit de conversation au talent de mettre en œuvre!

La méprise d'un éditeur, qui avait confondu l'écrivain dont nous parlons avec un auteur médiocre, nommé la Chapelle, donna occasion à cette épigramme de l'abbé de Chaulieu:

Lecteur, sans vouloir t'expliquer,
Dans cette édition nouvelle,
Ce qui pourrait t'alembiquer
Entre Chapelle et la Chapelle,
Lis leurs vers, et dans le moment
Tu verras que celui qui, si maussadement,
Fit parler Catulle et Lesbie,
N'est pas cet aimable génie
Qui fit ce Voyage charmant,
Mais quelqu'un de l'Académie.

CHARRON (PIERRE), né à Paris en 1541, mort en 1603. Son livre de la Sagesse est beaucoup moins lu que les Essais de Montagne, dont il fut l'ami, le disciple et l'imitateur; mais il n'écrivit ni en homme du monde, ni surtout avec la brillante imagination de son modèle. Il avait cependant une grande force d'esprit, et rien ne le prouve mieux, à ce qu'il nous semble, que ce passage plein d'idées profondes et respectueuses sur l'Être-Suprême:

« Déité, c'est ce qui ne se peut connaître, » ni seulement s'appercevoir. Du fini à l'infini » n'y a aucune proportion, nul passage: l'in- » finité est du tout inaccessible, voire imper- » ceptible. Dieu est la même, vraie et seule » infinité. Le plus haut esprit et le plus grand » effort d'imagination n'en approche plus près » que la plus basse et infime conception. Le » plus grand philosophe et le plus savant théo- » logien ne connaît pas plus ou mieux Dieu » que le moindre artisan. Où il n'y a point » d'avenue, de chemin, d'abord, ne peut y » avoir de loin ni de près. — Dieu, déité, éter- » nité, toute-puissance, infinité, ce ne sont » que mots prononcés en l'air, et rien plus à

» nous. Ce ne sont pas choses maniables à » l'entendement humain. — Si tout ce que » nous disons et proférons de Dieu était jugé » à rigueur, ce ne serait que vanité et igno- » rance. Dont disait un grand et ancien doc- » teur que parler de Dieu, même en disant » choses vraies, il est très-dangereux. La rai- » son de ce dire est qu'outre que telles et si » hautes vérités se corrompent, passantes par » nos sens, nos intelligences et nos bouches, » encore ne savons et ne pouvons être cer- » tains qu'elles soient vraies. C'est à l'hazard » que nous rencontrons; car nous n'y voyons » goutte, et ne savons que c'est, ni quel il y » fait. Or parler de Dieu en doute et incerti- » tude, et comme à tâtons, et par divination, » il est dangereux, et ne savons si Dieu le » trouve bon : si ce n'est que nous confions » tant en sa bonté, qu'il prend en bonne part » tout ce qu'on dit de lui à bonne intention, » et pour l'honorer tant que l'on peut. Mais » encore qui sait que cette confiance là lui soit » agréable, et que la bonté divine est de cette » sorte ? — C'est bien l'office et le fait de la » bonté humaine, créée et finie; mais qui sait » que la divine incréée, infinie, soit de cette

» couleur ? — Par quoi le plus expédient,
» mais qu'il soit possible à l'homme, se vou-
» lant mêler de penser et concevoir la déité,
» est que l'ame, après une abstraction uni-
» verselle de toutes choses, s'élevant par-des-
» sus tout, comme en un vuide, vague et in-
» fini, avec un silence profond et chaste, un
» étonnement tout transi, une admiration
» toute pleine de craintive humilité, imagine
» un abyme lumineux, sans fond, sans rive
» et sans bord, sans haut, sans bas, sans se
» prendre ni se tenir à aucune chose qui lui
» vient en imagination, si non se perdre, se
» noyer, et se laisser engloutir dans cet infini.
» A quoi reviennent à-peu-près ces sentences
» anciennes : la vraie connaissance de Dieu est
» une parfaite ignorance de lui; s'approcher
» de Dieu, est le connaître lumière inacces-
» sible, et d'icelle être absorbé. C'est aucune-
» ment le connaître que sentir qu'étant par-
» dessus tout, l'on ne peut le connaître : élo-
» quemment le louer, c'est avec étonnement
» et effroi se taire, et en silence l'adorer en
» l'ame. Mais pour ce qu'il est très-difficile, et
» à-peu-près impossible à l'ame de pouvoir
» subsister en un si incertain et vague in-

» fini (car elle demeurerait toute troublée et » comme au roüet), semblable à celui qui, de » force de tourner sa tête, tout ébloui, ne sa- » chant plus où il est, se laisse tomber; et quand » bien elle le pourrait, demeurant transie, » percluse, et ravie d'effroi et d'admiration, » si ne pourrait-elle en aucune façon agir » avec Dieu, le prier, l'invoquer, le recon- » naître, l'honorer, qui sont les premiers et » principaux chefs de toute religion : car en » telles choses, il est nécessairement requis, se » le présenter avec quelque qualité, bon, puis- » sant, sage, entendant, acceptant nos inten- » tions : il est force, et ne peut être autre- » ment, en la condition présente de cette vie, » que chacun se fasse et se peigne à soi-même » une image de la déité, à laquelle il regarde, il » s'adresse et se tienne, laquelle lui soit comme » son Dieu. L'esprit se la fait, en élevant son » imagination par-dessus tout, et concevant » de toute sa force une souveraine bonté, puis- » sance, perfection; car le dernier et le plus » haut degré où chacun peut monter et arri- » ver par l'extrême effort de sa conception, » lui est son dieu, et lui sert d'image de la » déité : image toutefois fausse, c'est-à-dire

» manquée et imparfaite; car étant la déité, » comme dit est, inimaginable, infinie, à la- » quelle l'esprit ne peut, par aucune concep- » tion, ni près ni loin approcher, ne peut » faire aucune vraie image, non plus que » d'une chose qu'il ne sait du tout que c'est; » il suffit qu'il la fasse la moins fausse, moins » vicieuse, plus haute, plus pure qu'il peut ».

Le scepticisme très-raisonnable de Charron, mais très-hardi pour son siècle, le fit accuser faussement d'irréligion par quelques fanatiques. Autant on a de respect pour une religion sainte et épurée, qui n'excite les hommes qu'à la douceur, à la paix, à la tolérance et à la charité, autant on a d'horreur pour le fanatisme qui a quelquefois pris son masque, mais qu'il est aisé de reconnaître à ses fureurs. Le fanatisme est à la religion ce que l'hypocrisie est à la vertu.

CHATEAUBRIANT (N.), né en Bretagne, en 17....

Nous nous sommes expliqués ailleurs sur le roman d'Atala, qu'on nous avait annoncé comme une merveille; et nous répétons ici, qu'à l'exception de quelques pages intéres-

santes, l'ouvrage nous a paru très-vicieux de style et très-ennuyeux.

Nous avons eu le courage de lire le Génie du Christianisme, la critique judicieuse, décente et polie qu'en a donnée M. Ginguené dans la Décade philosophique, et l'extrait un peu flatteur, mais plein de goût et de graces, que M. Fontanes en a fait dans le Mercure de France; et en nous interrogeant de bonne foi sur le mérite de ce livre, si vanté par les uns, et si décrié par les autres, nous n'avons pu concevoir comment les choses exquises qu'il contient pouvaient être de la même main qui s'en permet souvent de si ridicules ou de si bizarres. Ce livre nous a rappelé la statue de Babouc, composée d'or et de pierreries, et des matières les plus viles. Mais parce que tout n'est pas or et pierreries dans cette statue, faut-il la briser? L'ange Ituriel n'est pas de cet avis : il ne nous conviendrait pas d'être plus sévères.

CHATEAUBRUN (JEAN-BAPTISTE VIVIEN DE), de l'Académie française, né à Angoulême en 1686, mort à Paris en 1775. Il est parmi les auteurs tragiques, dans la classe de ces

imitateurs sans caractère, qui n'ont rien ajouté à la richesse de notre scène. Sa tragédie de Mahomet second a été surpassée par celle du comédien Lanoue, qui n'est elle-même qu'un ouvrage médiocre. Les Troyennes et le Philoctète qu'il a donnés depuis, ont eu le mérite de nous retracer une faible idée de la tragédie d'Athènes, telle que Sophocle et Euripide l'avaient conçue; ces pièces ont obtenu par-là quelque succès : ce qui prouve que l'antiquité, qui a fourni à nos grands hommes la matière de tant de chefs-d'œuvre, offre encore des ressources même à des talens communs. On doit cependant à Chateaubrun la justice de reconnaître que s'il fut véritablement très-inférieur aux maîtres de l'art, il n'en fut pas moins un littérateur très-estimable, très-instruit, et sur-tout très-modeste. Nous devenons chaque jour d'une indigence qui ne nous permet pas de dédaigner les petites fortunes.

CHAULIEU (Guillaume Amfrye de), abbé d'Aumale, né dans le Vexin-Normand en 1639, mort à Paris en 1720. Il fut l'élève et l'ami de Chapelle; négligé comme lui dans

son style, mais supérieur par la hardiesse, le sentiment et la volupté que ses poésies respirent. Voltaire l'appelait l'Anacréon du Temple, parce qu'en effet, à l'exemple du poète grec, et avec les mêmes graces, il a chanté, jusques dans sa vieillesse, les jeux, les amours et le vin, et parce qu'il logeait au Temple, chez M. le duc de Vendôme, qui l'honorait de son amitié.

Les critiques d'un goût sévère observent que la réputation de ce poète, portée de son vivant au-dessus de sa valeur, commence à décroître un peu. Comme il n'eut aucune prétention littéraire, pas même celle de l'Académie, il n'arma contre lui ni l'orgueil, ni la jalousie des gens de lettres. On pardonna à l'homme aimable, à l'homme qui rassemblait chez lui la meilleure compagnie de son temps, des négligences qu'on ne pardonnerait aujourd'hui à aucun poète. Les éditeurs, plus soigneux de sa gloire, n'auraient pas dû se permettre de grossir son recueil d'un grand nombre de pièces fort insipides. Le meilleur de ses ouvrages, quoiqu'on y trouve encore beaucoup trop de licences et de longueurs, est ce-

lui qu'il adresse au marquis de Lafare, et qui commence par ce vers :

Plus j'approche du terme, et moins je le redoute.

CHAUMEIX (Abraham), né à Orléans. Il passe pour l'auteur des Préjugés légitimes sur l'Encyclopédie ; mais on doute qu'il ait été capable de faire même les mauvais ouvrages qui ont paru sous son nom : cependant Voltaire, et quelques autres hommes célèbres, n'ont pas dédaigné de le nommer ; et c'est principalement ce qui l'a fait connaître.

On prétend qu'il s'est retiré à Moscow. Il faut avouer que l'Encyclopédie avait en lui un bien petit adversaire ; mais elle a conservé des admirateurs qui ne valent guère mieux.

CHAUSSÉE (Pierre-Claude Nivelle de la), de l'Académie française, né à Paris en 1691, mort en 1754 ; le premier qui mit en faveur sur notre théâtre, ce qu'on appela *le comique larmoyant*, ou la tragédie domestique : genre si bien caractérisé par Voltaire, dans ces vers du *Pauvre Diable :*

Souvent je bâille au tragique bourgeois,
Aux vains efforts d'un auteur amphibie

Qui défigure, et qui brave à-la-fois
Dans son jargon Melpomène et Thalie.

La Mélanide de la Chausssée est incontestablement le chef-d'œuvre de ce mauvais genre, quoique depuis on ait donné Cénie, le Fils naturel, le Père de Famille, le Philosophe sans le savoir, Eugénie, Béverley, les Deux Amis, etc., etc.

Il faut être juste, et reconnaître que la Chaussée était infiniment supérieur à tous les auteurs des ouvrages que nous venons de citer. Il entendait très-bien l'art du théâtre. Il y a peu de pièces dans lesquelles on ne trouve, et des scènes très-intéressantes, et beaucoup de vers heureux : car du moins il n'eut pas la mal-adresse d'écrire des drames communs en prose commune, ou même en prose ampoulée. Mais comme il n'était pas né plaisant, il s'entêta de son triste genre, flatté d'ailleurs du personnage de novateur, et sûr de réussir auprès de la multitude, parce qu'il avait, si nous l'osons dire, la perfection de la médiocrité.

Il affecta, pour paraître conséquent, les mœurs les plus graves; cependant on a de lui des contes orduriers et d'indécentes parades.

Qui croirait, d'après cela, que ce fut lui qui, se couvrant du manteau de la morale, contribua toujours à faire exclure Piron de l'Académie, sous prétexte d'une Ode licencieuse échappée à la jeunesse de ce dernier, et connue sous le nom de l'Ode à Priape? Mais c'était moins cette pièce, en effet très-licencieuse, qui excitait l'humeur de la Chaussée, que les épigrammes très-gaies que Piron s'était permises contre lui. La plus ingénieuse de toutes, quoiqu'à la rigueur on pût lui reprocher de n'être qu'un jeu de mots, désarmerait, par son originalité piquante, la critique la plus sévère; elle a été citée souvent, et mérite de l'être encore:

Connaissez-vous sur l'Hélicon
L'une et l'autre Thalie?
L'une est chaussée, et l'autre non;
Mais c'est la plus jolie.
L'une a le rire de Vénus,
L'autre est froide et pincée:
Salut à la belle aux pieds nus,
Nargue * de la chaussée.

* Quelques copies substituent au mot *nargue* un mot plus énergique dont Piron avait l'habitude de se servir, et qui n'échappera pas à la pénétration de nos lecteurs.

Voilà ce qui alluma le courroux du poète aux mœurs austères; et c'est ainsi qu'avec l'hypocrisie morale, plus commune aujourd'hui que l'hypocrisie religieuse, on vient à bout de faire réussir, et de sanctifier, pour ainsi dire, ses vengeances personnelles.

La foule des esprits superficiels regardait en effet la Chaussée comme l'inventeur de ce genre métis, qui n'était pourtant qu'un abus renouvelé, dont Scarron lui-même avait eu le bon esprit de purger la scène, et qu'enfin le génie de Molière en avait fait disparaître. Jusqu'alors nos comédies n'avaient été que de tristes romans mal conçus, tels que ceux qu'on nous donne aujourd'hui sous le titre de drames. L'esprit prétendu philosophique n'a pas eu peu de part à cette révolution; et il serait facile de prouver que, loin de contribuer à perfectionner les arts, c'est par lui qu'ils ont presque toujours rétrogradé vers la barbarie de leur origine.

CHÉNIER (Louis de), né à Marseille. On lui doit des Recherches historiques sur les Maures, et une Histoire de l'Empire de Maroc : matière qui n'avait pas encore été trai-

tée, et qu'il a su rendre intéressante malgré les obstacles qui naissaient du fond même du sujet. On peut juger, par cette exposition de son travail, des difficultés qu'il avait à vaincre.

« C'est sur l'Empire de Maroc, qui n'est » qu'à deux pas de nous, dit-il, et que nous » ne connaissons pas assez, et sur les Maures en » général, que je me suis proposé de faire des » recherches. J'ai ramassé quelques lambeaux » répandus dans les livres, comme ces tribus » le sont dans leurs déserts, pour pouvoir réu- » nir, d'une manière un peu suivie, ce que » j'ai observé par moi-même à ce que nous » savons déjà sur ces peuples. — On les a vus » participer avec une instance d'éclat aux ré- » volutions de l'Europe, et bientôt se replon- » ger dans une profonde obscurité : sembla- » bles à ces torrens formés par les orages, qui, » après avoir désolé quelques vallons, vont » se précipiter dans les abymes de l'Océan, » et laissent à peine le souvenir de leurs ra- » vages ».

Qu'une nation conquérante d'une partie de l'Europe, et qui n'était point étrangère aux

arts *, lorsque cette même Europe languissait encore dans la barbarie, soit rentrée tout-à-coup dans un état presque sauvage, c'est une circonstance unique, peut-être, dans l'histoire, mais que l'auteur nous atteste. Les Maures dispersés dans les campagnes (et c'est presque le grand nombre), semblables aux premières générations qui ont peuplé la terre, vivent actuellement sous des tentes, n'ont pour richesses que leurs troupeaux, et pour principal aliment que le lait qu'ils en obtiennent.

Tel est le champ que Louis Chénier a défriché le premier. Il a suivi ces peuples dans les différentes époques de leur origine, de leur élévation, de leur décadence; et son Histoire de Maroc mérite d'autant plus de confiance, que tout ce qu'il a dit est appuyé sur ses observations personnelles. Envoyé par le roi dans cette résidence, au moment où la France venait de former ses premières liaisons avec cet empire (en 1767), on sait avec quel courage, et même avec quel danger, il

* C'est aux Maures établis en Espagne, que nous devons ces romans ingénieux et ce caractère de galanterie que nous avons peut-être conservé trop long-temps, sur-tout dans nos pièces de théâtre.

soutint l'honneur de son titre et du nom français dans cette cour encore barbare : mais il aurait craint de ne pas remplir tous ses engagemens, s'il eût négligé de profiter des circonstances qui le mettaient à portée d'observer le caractère de ces peuples, et de nous instruire de leur constitution.

Son travail était donc un véritable service rendu à sa patrie; mais l'administration qui lui avait donné sa confiance, ne l'en récompensa que faiblement; et nous l'avons vu mourir dans un état voisin de l'indigence, en 1794. C'est aux gens de lettres, du moins, de rendre à sa mémoire la justice qu'il a méritée par ses talens, par ses vertus, et par cette nouvelle carrière qu'il venait d'ouvrir aux recherches de l'histoire.

CHÉNIER (MARIE-JOSEPH), fils du précédent, né à Constantinople en 1764.

Après la mort des grands hommes qui ont fondé la gloire de la scène française, on a remarqué constamment qu'il s'écoulait des intervalles plus ou moins longs avant qu'ils eussent des successeurs dignes de les remplacer. Le respect de préjugé qui se joignait à

l'admiration qu'inspirera toujours le grand nom de Corneille, découragea bientôt ceux qui auraient assez présumé de leurs forces pour être tentés de l'imiter : sa manière inégale et sublime ne forma point d'école. Racine en imposa moins. On crut qu'il était aisé d'atteindre à des beautés qui semblaient commander moins d'admiration, parce qu'elles n'étaient que des beautés de sentiment, dont on méconnut d'abord et la difficulté et la perfection. Ce poète enchanteur, mais envers qui son siècle fut souvent injuste, vit donc marcher à sa suite une foule d'élèves. Campistron, Duché, la Grange, la Fosse qui les surpassa tous par sa tragédie de Manlius, mais qui n'a fait que cette pièce vraiment remarquable, occupèrent tour-à-tour la scène, sans rien ajouter aux progrès d'un art qui ne peut s'agrandir que par le génie. Leurs pièces, accueillies avec plus ou moins d'indulgence, s'éclipsèrent toutes lorsque Voltaire parut.

On doit distinguer de cette foule d'imitateurs Crébillon, qui, dans quelques scènes d'Atrée, d'Électre, et sur-tout dans Rhadamiste, prouva que, par la seule impulsion d'un génie inculte, à la vérité, et qui ne dut

presque rien ni à l'éducation ni à l'étude, il était capable de s'élever à des beautés fortement tragiques. C'était Eschyle venu trop tard pour sa gloire après Sophocle et Euripide ; et l'incorrection de son style ne le mettra jamais au rang de nos auteurs classiques.

Voltaire seul, avec toutes les imperfections qu'on peut lui reprocher, parut remplacer dignement Corneille, Racine, Crébillon même, dans ce genre de terreur dont il croyait s'être exclusivement emparé.

Vers le déclin de Voltaire, on vit à-peu-près se renouveler ce qu'on avait vu lorsque Racine eut achevé sa carrière, c'est-à-dire la scène en proie à des poètes à qui l'on ne pouvait refuser une certaine mesure de talent, tels que Le Mière, de Belloy, Laharpe, etc. Ce dernier, par de meilleures études et une éducation plus soignée, fut celui d'entre eux qui mit le plus d'élégance et de goût dans son style ; mais dénué d'inspiration et de chaleur, il ne put s'élever qu'à la poésie tempérée, dans laquelle il obtint et mérita quelque réputation, et il resta constamment médiocre dans tout ce qu'il voulut essayer de

grand. Aucun de ces écrivains ne peut être excepté de la classe des imitateurs; aucun n'enrichit l'art de nouveaux progrès, et tous ensemble n'étaient, pour ainsi dire, que la monnaie, plus ou moins chargée d'alliage, du grand homme qu'ils se flattaient de remplacer.

Un seul poète dont le génie paraît avoir quelque analogie avec celui de Crébillon, mais doué par la nature d'une sensibilité que Crébillon n'avait pas, et de cette mélancolie profonde qui sied si bien à la tragédie, Ducis enfin, très-supérieur aux écrivains dont nous venons de parler, se produisit avec plus d'éclat sur la scène, et semblait un de ceux qui pouvaient s'y promettre le plus de gloire. Malheureusement sa prédilection trop exclusive pour le théâtre anglais, et principalement pour Shakespéar, dont il fit son modèle, ne lui permit pas de sentir assez le prix d'une ordonnance régulière. De très-belles scènes, des détails pleins de force tragique, lui méritèrent des succès : mais les négligences et l'inégalité de son style, le désordre et quelquefois la bizarrerie de ses conceptions, ne permettent pas de le compter parmi ceux qui ont

perfectionné l'art, ou qui en ont étendu les limites; il en a soutenu la dignité; on le vit même, sans murmure, remplacer Voltaire à l'Académie, mais il ne parut pas celui qui pouvait le remplacer sur la scène.

Si quelqu'un pouvait prétendre à l'honneur d'être regardé comme un des héritiers, non de l'universalité, mais d'une partie de ses talens, nous croyons que cette distinction brillante ne pourrait appartenir qu'au jeune homme qui, à l'âge de vingt-deux ans, choisit dans notre histoire le sujet le plus éminemment tragique qu'elle pût lui fournir, et qui, par sa tragédie de Charles IX, fit sur les théâtres de la France une révolution, dont le souvenir ne s'éteindra pas. Cette pièce nous paraît toujours mériter ce que nous osâmes en dire dans sa nouveauté. Pour s'emparer de ce sujet, environné d'obstacles, il fallait un grand talent, un grand courage, un grand caractère; et toutes ces qualités se trouvèrent réunies dans un jeune poète qui, non-seulement sut en surmonter la difficulté, mais soutenir la gloire de ce début, sans paraître inférieur à lui-même dans les pièces qu'il a données depuis.

En effet, il était à craindre qu'après avoir choisi, pour son coup d'essai, le sujet dont Voltaire avait desiré le plus que le théâtre fût un jour enrichi, il ne succombât sous le fardeau d'une réputation prématurée; et il parut, au contraire, dans sa tragédie de Henri VIII, qui suivit immédiatement celle de Charles IX, avoir fait des progrès de maturité très-sensibles.

On peut lire, dans une lettre qui précède sa tragédie de Calas, et qu'il a conservée comme un monument de notre amitié mutuelle, ce que nous avons pensé de cette pièce, qu'il vient de perfectionner en la réduisant en trois actes. Nous la regardons comme un trophée érigé à la gloire de Voltaire par un de ses plus dignes élèves. Ce n'est pas que Chénier, trop jeune encore lorsque Voltaire mourut, eût été à portée, comme quelques autres, de recevoir des leçons directes de ce grand homme; mais personne n'a plus étudié ses ouvrages; et après avoir puisé à son école les principes qui lui ont servi de guides, on ne l'a pas vu profaner, par des outrages, la cendre de son modèle.

Sa réputation, du moins aux yeux de ceux

qui savent juger, s'accrut encore par le style à-la-fois nerveux et brillant de Caïus Gracchus, tragédie républicaine, moins intéressante à la vérité que les pièces précédentes, et dont il n'eût pas dû changer le premier dénouement, mais non moins applaudie, et par son propre mérite, et par celui qu'elle empruntait des circonstances. Elle donna lieu à une anecdote très-honorable pour lui, et dont le souvenir doit être conservé. Un demi-vers très-remarquable, qui sert aujourd'hui d'épigraphe à la pièce, et que la situation rendait sublime, fut applaudi avec transport; mais à l'époque de l'anarchie révolutionnaire les factieux lui en firent un crime, et prouvèrent, par cet emportement, combien Chénier, si indignement calomnié, et qui s'en est vengé par de si beaux vers dans son Épître sur la Calomnie, était loin de partager les fureurs de cette faction qui eût déshonoré, si elle pouvait l'être, la cause de la liberté.

Dans la même année parut la tragédie de Fénélon, celle des pièces de l'auteur qui a fait verser le plus de larmes. Le style réunit à-la-fois la chaleur et la grace que prescrivait

le sujet; et Chénier qui ne se prévaut pas des applaudissemens du public pour négliger la correction de ses ouvrages, y ajoute encore de nouvelles beautés. Le personnage de Fénélon, si cher aux Français, et si heureusement choisi, est un sûr garant, comme nous avions osé le prédire à l'auteur, de la réputation que conservera cette pièce qui paraît toujours nouvelle, quoique les comédiens l'ayent un peu trop prodiguée.

Mais c'est sur-tout par la variété de ses talens, que Chénier nous paraît se rapprocher le plus de son modèle. Depuis Boileau, nous n'avons pas vu de vers mieux faits que ceux de son Épître sur la Calomnie; et dans le genre de la satyre, auquel il s'est trop livré, en se permettant d'ailleurs quelques injustices que nous n'approuvons pas, et qui lui ont fait de dangereux ennemis, personne n'a saisi plus heureusement, à quelques exceptions près, l'atticisme de Voltaire, lorsqu'il n'est qu'ingénieux sans dureté et malin avec grace. Enfin il a le double mérite de bien écrire en vers et en prose; et nous en donnons pour preuve le Discours préliminaire de sa tragédie de Charles IX, et cet autre Discours bien supé-

rieur encore par l'importance de son objet, dans lequel, après avoir tracé d'une manière aussi brillante que rapide le tableau des progrès de l'esprit humain, il établit, sur ces progrès même, les principes qui doivent désormais diriger ceux qui président à l'instruction publique. Nous savons assez quelle est la portée de nos écrivains actuels, pour assurer qu'il en est bien peu qui eussent été capables de faire l'un ou l'autre de ces discours, non moins riches de pensée que d'expression. Heureux si, toujours étranger aux spéculations de la politique, et se vouant uniquement à la littérature et aux arts, Chénier n'eût ambitionné que cette gloire qui, sans mêler ni à sa vie ni à ses souvenirs aucune espèce d'amertume, ne lui eût offert que des jouissances paisibles ! C'est le vœu d'un ami qui s'est intéressé bien vivement à ses succès, et qui s'intéresse plus vivement encore à son bonheur.

CHÉNIER (MARIE DE SAINT-ANDRÉ), frère aîné du précédent, né en 1763, mort en 1794. Avec moins d'empressement de se produire, et un desir de gloire, non moins

vif peut-être que celui de son frère, mais auquel il savait commander, il dédaignait des jouissances qu'il eût regardées comme prématurées; et quoique déjà très-riche du fond de connaissances qu'il avait acquises par d'excellentes études, il n'était occupé que du soin de les augmenter. S'il se permettait quelques essais de ses talens, loin de penser à les faire paraître, il se contentait de les lire en secret à quelques amis, et nous étions du nombre de ceux qu'il honorait de sa confiance. Nous connaissons de lui des Élégies, où la sensibilité la plus exquise s'alliait à cette naïveté précieuse que la nature n'accorde qu'à quelques ames privilégiées, et par laquelle il nous semblait se rapprocher beaucoup du caractère de la Fontaine. Il avait fait aussi quelques Églogues, une, entre autres, dont l'originalité nous frappa d'autant plus que, sans s'éloigner de la simplicité du genre pastoral, l'intention en était vraiment philosophique. Les interlocuteurs étaient deux bergers, l'un propriétaire et libre, l'autre esclave, et par conséquent ne donnant au troupeau qui lui est confié que des soins mercénaires; dégradé, d'ailleurs, comme le sont tous les esclaves,

par le sentiment de leur servitude. Le contraste du caractère de ces deux bergers, et de leur manière de sentir, nous parut donner à cette pièce un genre d'intérêt dont nous ne connaissons d'exemple chez aucun poète bucolique.

L'histoire de la chaste Susanne arrachée au supplice par la sagesse du jeune Daniel, lui avait fourni le sujet d'un poème dont il nous lut plusieurs morceaux très-intéressans. Enfin il s'occupait d'études plus sérieuses, lorsqu'il fut enlevé à la patrie par un de ces assassinats prétendus judiciaires qui souillèrent l'origine de notre liberté.

Ce qui nous est le plus pénible à raconter, c'est qu'au moment où son frère Marie-Joseph, menacé lui-même d'une pareille destinée, pleurait sa mort, et se refusait à toutes les consolations de l'amitié, la calomnie osait l'accuser d'en avoir été le complice. Nous qui avons été les témoins de sa douleur, nous ne lui ferons pas l'injure de le justifier d'un crime qui n'a pu lui être imputé que par ceux qui l'ont commis, ou qui auraient été capables de le commettre. Nous nous contenterons de citer les vers de son Épître sur la Calom-

nie. On imagine bien qu'il n'a pu les faire qu'à une grande distance de l'événement, et lorsque le temps eut calmé son affliction; mais les larmes qu'il répandit en nous les récitant, nous sont encore présentes:

J'entends crier encor le sang de leurs victimes;
Je lis en traits d'airain la liste de leurs crimes;
Et c'est eux qu'aujourd'hui l'on voudrait excuser!
Qu'ai-je dit? on les vante, et l'on m'ose accuser!
Moi, jouet si long-temps de leur lâche insolence,
Proscrit pour mes discours, proscrit pour mon silence,
Seul, attendant la mort, quand leur coupable voix
Demandait, à grands cris, du sang et non des loix *!
Lorsque je les ai vus ivres de tyrannie,
J'entendrais ces valets, rois par la calomnie,
Me reprocher le sang d'un frère infortuné
Qu'avec la calomnie ils ont assassiné!

---

* Chénier, dans la tragédie de Gracchus, au moment où la guerre civile paraît prête à s'allumer dans Rome, entre le peuple et les patriciens, faisait dire à Gracchus:

Des loix, et non du sang.

Un satellite de la tyrannie, nommé Albitte, présent à la représentation de la pièce, osa interrompre les acteurs, en s'écriant que ce vers ne pouvait être que d'un ennemi de la liberté. On crut que cet homme était ivre, mais il ne l'était que de tyrannie, comme le dit l'auteur; et c'était un des membres de la Convention, un représentant du peuple!

L'injustice agrandit une ame libre et fière.
Ces reptiles hideux, sifflant dans la poussière,
N'ont point semé la guerre entre son ombre et moi:
Le crime fut pour eux, c'est pour eux qu'est l'effroi.
Brigands, qui conduisiez la victime aux supplices,
Mon cœur cherchait en vain le cœur de vos complices;
Je priais, l'œil en pleurs, le front humilié;
Mais ils vous ressemblaient, ils étaient sans pitié.
Si le jour * où tomba leur puissance arbitraire,
Des fers et de la mort je n'ai sauvé qu'un frère
Qu'au fond des noirs cachots Dumont ** avait plongé,
Et qui, deux jours plus tard, périssait égorgé,
Auprès d'André Chénier avant que de descendre,
J'éleverai la tombe... où manquera sa cendre,
Mais où vivront du moins, et son doux souvenir,
Et sa gloire, et ses vers dictés pour l'avenir.
Là, quand de Thermidor la septième journée
Sous les feux du Cancer ramenera l'année,
O mon frère, je veux, relisant tes écrits,
Chanter l'hymne funèbre à tes mânes proscrits.
Là souvent tu verras, près de ton mausolée,
Tes frères gémissans, ta mère désolée,
Quelques amis des arts, un peu d'ombre, et des fleurs;
Et ton jeune laurier grandira sous mes pleurs.

---

* Le 9 thermidor: André Chénier avait été immolé le 7. Marie-Joseph ne put sauver qu'un autre de ses frères, lorsque la journée du 9 thermidor eut fait justice de l'affreux triumvirat qui avait commandé tant de crimes.

** Dumont était aussi un des membres de cette Convention qui fut si fatale à la France.

Dans la dernière édition de ces Mémoires, faite avant ces temps malheureux, nous avions fini cet article en félicitant la patrie de ce qu'elle possédait, dans une même famille, tant de sujets qui devaient un jour l'illustrer: hélas! nous étions loin de prévoir le funeste avenir de l'un d'eux.

CLÉMENT (JEAN-MARIE-BERNARD), né à Dijon en 1742, et ancien professeur du Collége de cette ville.

Dans un temps où l'oubli des bons principes, presque généralement méconnus, menaçait la littérature de la décadence où nous l'avons vu se précipiter, les critiques de M. Clément, quoique trop sévères, et souvent exprimées d'une manière trop dure, n'étaient pas cependant sans utilité. Ses vers exacts, mais péniblement faits, annonçaient un homme à qui Boileau avait servi de maître, sinon pour les graces, qu'il faut avoir reçues de la nature, du moins pour cette espèce de correction qui peut devenir le fruit du travail. Enfin la première scène de sa tragédie de Médée *, et sur-tout le

* Cette pièce, dont l'auteur méritait d'être encouragé, n'eut qu'une représentation.

monologue, où livrée à toutes les furies, et déchirée par ses remords, cette femme teinte du sang de ses enfans qu'elle vient d'immoler, se retrace son crime, et les combats qu'elle a éprouvés en le commettant, nous semblaient une preuve que M. Clément aurait pu s'élever à des beautés d'un ordre supérieur: mais la manie de la critique, si difficile à justifier quand on n'a fait encore que de faibles preuves de talens, et la manie plus dangereuse de croire illustrer son nom en attaquant des réputations célèbres, lui suscitèrent une foule d'ennemis, dont il aura long-temps à souffrir, quel que soit le mérite qu'on ne peut se dispenser de lui accorder.

Très-jeune encore, il eut la témérité de critiquer sans aucun ménagement celui de nos écrivains qui avait le plus de droits à ses respects, et dont auparavant il avait sollicité la bienveillance. Ce n'est pas qu'admirateurs fanatiques de Voltaire, nous le regardions, à beaucoup près, comme un objet sacré pour la critique; mais il était du nombre de ces hommes rares qu'elle ne doit juger qu'avec une circonspection modeste. D'ailleurs ce n'était pas seulement les ouvrages de sa vieil-

lesse, mais ses chefs-d'œuvre, et ce grand homme lui-même, que M. Clément avait entrepris de rabaisser. On pouvait prévoir où le conduiraient ces excès : il fut réduit à devenir un des coopérateurs anonymes de l'Année Littéraire ; et lorsqu'après la mort de Fréron, ce journal abandonné du public s'éteignit faute de lecteurs, il crut pouvoir en fonder un à ses risques ; mais le règne des lettres était passé ; et la politique ayant usurpé dans tous les journaux une prééminence exclusive, il se vit bientôt dans la nécessité de l'interrompre. Il ne fut pas plus heureux en essayant de le reproduire sous le titre de Tableau Annuel de la Littérature. Les mêmes causes le firent disparaître encore plus vîte, après quelques numéros qui devaient le faire regretter.

Il faut être juste, même envers M. Clément, et convenir que si l'humeur avait eu moins de part à plusieurs de ses critiques, on ne pourrait lui contester des principes très-sains. Il en a donné plus d'une preuve dans ses Observations sur différens écrits qui ont paru de nos jours : observations qui méritent d'être lues, et qui lui ont fait, malgré ce que la haine

en a pu dire, la réputation d'un littérateur très-instruit.

Il est vrai que, soit en vers, soit en prose, son style n'est que laborieusement correct: ce qui paraît tenir au peu d'usage qu'il a du monde, et à la retraite où il a toujours vécu. Né misanthrope, et pour ne rien taire de ce qui peut lui servir d'excuse, un peu sauvage dans ses habitudes et dans ses goûts, il n'a jamais senti le besoin ni les douceurs de la société. Mais si, plus maître de lui-même, il eût pu surmonter ou tempérer du moins cette rudesse de caractère qui a presque émoussé chez lui le sentiment de la délicatesse et des graces, nous croyons que personne n'aurait pu disputer avec plus d'avantage la chaire de Quintilien à M. de Laharpe, qui n'a sur lui qu'une supériorité d'élégance et de formes, sans connaître, à beaucoup près, aussi bien les véritables sources des bonnes études, c'est-à-dire les excellens modèles de l'antiquité.

Un des derniers ouvrages de M. Clément est une imitation en vers de la Jérusalem délivrée, dans laquelle on lui reproche avec raison d'avoir mutilé son modèle. On y trouve cependant des morceaux bien faits, et qui prou-

vent un talent, sinon facile, du moins exercé. Il s'est permis, dans son Tableau Annuel de la Littérature, de mettre en regard sa traduction du Chant d'Olinde et de Sophronie avec la traduction du même Chant par M. de Laharpe, sans aucune réflexion, et en invitant seulement les lecteurs à comparer. Nous convenons que M. de Laharpe aurait pour lui la faveur du préjugé; mais, ni pour l'exactitude, ni pour les vers, il ne gagne à la comparaison: il nous en paraît même très-loin.

Nous n'ajouterons qu'un mot pour rendre à M. Clément une entière justice; c'est que, si l'on en croit ceux qui pensent le bien connaître, cette austérité de caractère à laquelle nous attribuons ce qui semble lui manquer du côté de l'agrément, n'est fondée que sur la sévérité de ses mœurs. Si tel est en effet le principe qui lui a fait négliger les avantages qu'il eût pu se promettre en se livrant avec moins de réserve à la société, s'il a craint la contagion d'un siècle dégradé et corrompu, ce sentiment, porté à l'excès sans doute, mais ennobli par sa cause, n'en serait pas moins estimable.

COLARDEAU (CHARLES-PIERRE), né à Janville, près d'Orléans, en 1732, mort à Paris en 1776. Sa Traduction en vers d'une Épître d'Héloïse à Abailard, eut un succès très-brillant, et le méritait. L'original est de Pope. Colardeau fut moins heureux en voulant imiter le Tasse dans une Épître d'Armide à Renaud, qu'il publia quelque temps après, et dans laquelle cependant il y a des beautés.

Ses Tragédies d'Astarbé et de Caliste, remarquables seulement par le talent des vers, n'en annonçaient aucun pour l'art dramatique; et c'est ce que prouve encore plus sa comédie des Perfidies à la Mode, la seule qu'il ait faite, qui n'a jamais été représentée, et qu'on aurait pu se dispenser d'imprimer.

Il est à regretter que cet écrivain n'ait pas perfectionné par plus de travail et d'étude les dons qu'il tenait de la nature. Cette négligence l'exposa à une singulière méprise qui lui fut durement reprochée. Dans la première édition de son poëme du Patriotisme, rempli d'ailleurs de très-beaux vers, il avait placé la Crète à Colchos. Une erreur de ce genre, qu'un peu d'attention lui eût fait éviter, ne

doit pas empêcher de reconnaître qu'il avait l'oreille savante, délicate, sensible, et un caractère de modestie et de candeur fait pour le rendre cher à ceux mêmes qui n'auraient pas eu une haute idée de sa littérature. Elle était véritablement très-bornée du côté des connaissances; mais, quoique peu riche en idées, il conservera toujours la réputation, sinon d'un grand poète, ce qui supposerait le don de l'invention, du moins d'un excellent versificateur. Sa manière est très-brillante, mais sans ostentation et sans recherche; son coloris a beaucoup de fraîcheur; en un mot, il a su réunir à un très-haut degré l'élégance et l'harmonie. Nous pouvons nous faire illusion, mais notre oreille croit retrouver les sons de la lyre de Malherbe, dans ces stances que Colardeau adresse à un de ses amis :

A tous les goûts d'une folle jeunesse
J'abandonnai l'essor de mes desirs :
A peine, hélas! j'en ai senti l'ivresse,
Qu'un prompt réveil a détruit mes plaisirs.

Brûlant d'amour et des feux du bel âge,
J'idolâtrai de trompeuses beautés.
J'aimais les fers d'un si doux esclavage;
En les brisant, je les ai regrettés.

J'offris alors aux Filles de Mémoire
Un fugitif de sa chaîne échappé;
Mais je ne pus arracher à la Gloire
Qu'un vain laurier, que la foudre a frappé.

On remarquera souvent le même mérite d'élégance et d'harmonie, la même richesse d'expression dans son Épître d'Héloïse à Abailard, dans ce poëme du Patriotisme, dont nous avons déjà parlé, dans celui des Hommes de Prométhée, et sur-tout dans l'Épître au célèbre Duhamel. Enfin, puisqu'il n'est question ici que du mécanisme heureux des vers, nous oserions préférer la versification de Colardeau à celle de M. l'abbé De Lille, quoique très-savante; mais trop maniérée, trop fidèle aux mêmes tours et à de certaines expressions, qui, à force d'être répétées, y deviennent en quelque sorte parasites. Ces défauts, masqués d'un vernis très-brillant, nous paraissent donner à sa versification une monotonie très-sensible, en faire même une espèce de routine qu'il applique indifféremment à tous les auteurs qu'il traduit, quelque différent que soit leur génie, et dans laquelle on le reconnaît toujours à sa manière qui ne varie jamais: ce qui est regardé par bien des gens de goût,

comme un véritable vice de style, que tout l'éclat de sa réputation ne peut couvrir.

COLLÉ (CHARLES), né à Paris en 1709, mort en 1783. C'était un de ceux qui dans un siècle tristement raisonneur, avait eu le mérite de conserver cette gaîté franche et piquante qui était autrefois le caractère distinctif de la nation. Ses Vaudevilles ont plus de recherche, de finesse et d'énergie que ceux de Panard, et annonçaient davantage l'homme qui avait vécu dans un monde choisi.

Il y a d'excellentes scènes comiques dans son Théâtre de société: elles font regretter que l'auteur, rebuté apparemment par les dégoûts que sont forcés de dévorer ceux qui se dévouent à la bonne comédie, n'ait pas enrichi, autant qu'il l'aurait pu, la scène française.

Au style près (car on ne la croirait pas écrite en vers) sa comédie de Dupuis et Desronais, est véritablement une pièce dans le genre de celles de Térence. Les sentimens sont vrais, les caractères heureusement tracés, le dialogue naturel, et tel qu'il doit être. Elle fit, dans sa nouveauté, la réputation de l'acteur qui joua le rôle de Desronais, et celle de l'actrice chargée

du rôle de Marianne. Mais la pièce de Collé qui s'est soutenue au théâtre avec le plus d'éclat, et qu'on revoit toujours avec un nouveau plaisir, c'est la Partie de Chasse d'Henri IV : espèce de comédie nationale dont nous n'avions pas encore d'exemple. On y trouve toute la gaîté de l'auteur réunie à la sensibilité la plus touchante. C'est un monument populaire érigé à la mémoire du meilleur roi qu'ait eu la France; et Collé n'eût pas imaginé que ce monument serait plus durable que la statue de bronze de ce bon prince, si indignement renversée dans nos troubles révolutionnaires.

COLLIN (JEAN-FRANÇOIS D'HARLEVILLE), né à Maintenon en 1755. Malgré notre penchant pour la satire, notre perversité reconnue, et notre jalousie attestée par une foule de libelles qui se renouvellent encore de temps en temps, c'est nous qui avons rendu les premiers une justice complète au talent que cet auteur paraissait annoncer; et comme on peut en juger même par ces mémoires, ce n'est pas le seul homme de lettres que nous ayons pris plaisir à encourager.

Quoique nous ayons fait des comédies, et

que M. Collin n'eût jusqu'alors travaillé que dans ce genre, c'est nous, qui, révoltés de la tiédeur avec laquelle on avait accueilli sa comédie de l'Inconstant, avons, en quelque sorte, averti le public de son mérite, et qui osâmes dire que le style de cette pièce avait tout le charme dont le genre est susceptible, facilité, naturel, graces piquantes sans aucune affectation, qu'enfin c'était le vrai style de la comédie.

Voilà ce que nous écrivîmes en 1787, et ce que nous nous plaisons à répéter quinze ans après, en avouant néanmoins que ces éloges accordés au style de la pièce ne tombaient pas sur le sujet même que nous avons toujours regardé comme mal choisi. En effet, l'homme qui change à chaque instant de façon de penser, de projet, de conduite, est non-seulement un caractère très-monotone dans sa prétendue diversité, mais on ne voit aucune raison pour que ces scènes d'inconstance perpétuellement reproduites, et qui toutes se ressemblent, ne puissent aller beaucoup au-delà de cinq actes. C'est à-peu-près le défaut du Distrait de Regnard, du Capricieux de Rousseau, et de l'Irrésolu de Destouches. Poussés à l'extrême,

ces caractères n'offriraient plus que des personnages des Petites-maisons, et ne fourniraient d'ailleurs aucune application morale : mais la pièce nous parut, et nous paraît encore très-agréablement écrite, en restreignant toutefois l'éloge au personnage de l'Inconstant, qui forme à la vérité, à lui seul, la presque totalité de l'ouvrage.

Dans sa comédie de l'Optimiste, dont le sujet nous parut moins vicieux, nous avions bien remarqué que, par ses variations continuelles, ce caractère rentrait un peu dans celui de l'Inconstant ; mais retenus par la crainte de nous montrer trop sévères pour un jeune homme dont nous avions conçu des espérances très-brillantes, nous nous interdîmes d'en faire l'observation, et nous continuâmes de lui prodiguer les encouragemens: mais sans nous dissimuler que son style avait perdu non-seulement de son éclat, mais qu'en contractant de la fadeur, il commençait à s'éloigner du genre de la comédie.

Les Châteaux en Espagne nous parurent une récidive de tous ces défauts. Le personnage dominant de cette nouvelle pièce, soit que le sujet appartînt à l'auteur, soit qu'il

l'eût enlevé à Fabre d'Églantine, comme ce dernier le lui reprochait vivement, est encore un personnage non moins monotone que l'Inconstant dans sa prétendue variété, une espèce de fou dont on peut s'amuser pendant quelques momens, mais qui ne peut former le fonds d'une pièce, et qui n'offre dans son ridicule aucun but moral. Nous vîmes alors avec peine que M. Collin, qui nous avait donné de meilleures espérances, n'avait encore observé aucun caractère vraiment digne de la scène, et qu'il ne faisait que tourner sur lui-même dans un cercle infiniment circonscrit. Ce qui nous affligeait sur-tout, c'est que le style s'éloignait de plus en plus du ton qui nous avait fait tant de plaisir dans la comédie de l'Inconstant.

La farce du baron de Crac, digne du temps des Jodelet, et dont le principal personnage est encore un extravagant, eût achevé de nous rebuter, si l'auteur n'avait paru se relever d'une manière assez brillante dans la comédie du Célibataire. Malheureusement cette comédie, qui serait en effet le meilleur ouvrage de l'auteur, sinon pour le style (car l'Inconstant est mieux écrit), du moins pour l'ensem-

ble, a trop de ressemblance avec une ancienne pièce que M. Collin prétend, à la vérité, n'avoir lue qu'après avoir fait la sienne. Nous sommes loin de ne pas l'en croire sur sa parole : cependant la conformité est si frappante, qu'elle lui fera toujours perdre dans l'opinion publique une grande partie du mérite d'invention qu'on avait cru voir dans sa comédie.

L'ancienne pièce dont nous parlons, est la Gouvernante d'Avisse, représentée, il y a environ soixante ans, au théâtre Italien, et qui fait partie d'un volume d'autres pièces données par l'auteur à ce même théâtre. On y trouve presque toute l'intrigue du Célibataire de M. Collin : aussi convient-il lui-même que les premières scènes *le firent trembler* par l'air, il pouvait dire par l'excès de ressemblance. Mais ce qu'il dissimule, ou ce qu'il tâche d'éluder, c'est qu'on y trouve aussi le personnage entier de madame Evrard, qui fit tant d'honneur au talent de mademoiselle Contat : tellement que le peu qui resterait en propre à M. Collin, ne vaudrait guère la peine d'être revendiqué. Mais quand le hasard seul, comme il le dit, aurait produit cette singulière ressemblance, et quand, par une se-

conde création, la pièce lui appartiendrait incontestablement, nous dirions encore que les inconvéniens du Célibat n'y sont présentés ni avec la gaîté, ni avec la force comique du Légataire de Regnard, auquel il ne manque que le titre du Célibataire pour être mis au premier rang de nos meilleures comédies. Certainement si cette excellente pièce eût été donnée sous ce titre qui lui convient parfaitement, et qui eût même fait disparaître l'espèce d'immoralité dont on l'accuse, en la rendant, au contraire, très-morale, jamais personne n'eût osé entreprendre de refaire un sujet si complétement et si heureusement traité. Voilà donc encore un ouvrage qui, en accordant à M. Collin que la Gouvernante d'Avisse lui était absolument inconnue, nous paraît très-loin d'avoir enrichi l'art, et de pouvoir être mis en première ligne parmi nos bonnes comédies.

Être et paraître (titre un peu extraordinaire pour une pièce de théâtre) n'eut qu'une seule représentation, et fut regardé comme très-inférieur à ce que l'auteur avait fait jusqu'alors de plus médiocre. M. Collin ne dut être que faiblement consolé de cette chute,

par l'indulgence avec laquelle le public accueillit depuis les Mœurs du Jour, pièce qui eût exigé un pinceau plus vigoureux que le sien, mais digne de quelque faveur par un petit nombre de détails heureux, et sur-tout par la manière dont un des principaux personnages fut rendu par le célèbre Fleury, l'un des meilleurs acteurs comiques qui nous restent. Cependant, on se demandait toujours par quelle étrange facilité M. Collin n'avait jamais pu retrouver l'élégante facilité de son premier ouvrage.

On nous a assuré, ce que pourtant nous n'osons garantir, que le mot de cette inconcevable énigme était dans l'intimité qui existait, quand il fit sa première pièce, entre M. Andrieux et lui. On prétend que très-jeune alors, et plein de verve, M. Andrieux eut une grande part aux brillans détails de l'Inconstant. On retrouve en effet, dans sa jolie pièce des Étourdis, l'une des plus agréables petites comédies qui ait été donnée depuis long-temps au théâtre, la facilité, le naturel, la grace piquante qui nous avait charmés dans le début de M. Collin. Ce qui semblerait confirmer la chose, c'est qu'en

effet ce dernier, de son aveu même, fut obligé d'emprunter la main de M. Andrieux pour une scène entière de son Optimiste, et que cette scène, l'une des plus difficiles et des mieux faites de la pièce, est en même temps la plus agréablement écrite, et celle qui demandait le plus de talent. Cet aveu naïf* de

* Mais le hasard nous met sous les yeux un autre aveu de M. Collin, plus naïf encore, et qui ne laisse plus aucun doute sur les secours de toute espèce qu'il a reçus de M. Andrieux. Nous n'avions jamais lu ses Artistes, pièce tombée à la première représentation, comme *Être et paraître*, et dans la préface de laquelle il avoue que non-seulement M. Andrieux, depuis son *chef-d'œuvre* des Étourdis (le mot de *chef-d'œuvre* est un peu hasardé, quoique la pièce soit très-agréable), « ne fait des vers que » pour lui; qu'il semble avoir mis son bonheur dans ses » succès, son orgueil dans sa réputation; et qu'enfin, lors» qu'il a voulu corriger sa malheureuse pièce des Artistes, » M. Andrieux ne l'a plus quitté pendant tout le temps de » ce travail ingrat. Conseils, critiques, secours, dit-il, j'ai » trouvé tout en lui. Que ne lui dois-je pas » ?... Aveu qu'il termine par cette exclamation qu'il adresse à ce modeste et généreux ami : « Cher Andrieux! puissent nos deux » noms n'être jamais séparés!... Ah! s'ils n'arrivent pas à » la postérité, j'aime à croire du moins qu'ils vivront quel» que temps dans le souvenir des ames sensibles » !

Assurément rien n'est plus touchant que cet *hommage*, et c'est aussi le nom que lui donne M. Collin dans l'excès de sa reconnaissance; mais il nous révèle qu'il y a entre M. Andrieux et lui, une communauté de gloire que

M. Collin, expliquerait mieux que tout ce que nous pourrions dire, le changement subit qui s'est fait dans son style, qui n'a plus ni gaîté, ni finesse, ni mordant, ni rien de ce qui constitue essentiellement le style comique, et qui est devenu doucereux, sentimental, quelquefois même un peu niais.

Peut-être avons-nous contribué nous-mêmes indirectement, et sans le vouloir, à cette métamorphose. Dans la dernière édition de ces Mémoires, faite en 1788, et dans laquelle nous parlâmes pour la première fois

---

le public avait ignorée jusqu'alors; et comme il y a de très-heureux détails dans cette mauvaise comédie des Artistes, et de temps en temps des vers très-bien frappés, nous savons maintenant à qui ils appartiennent : le style de M. Andrieux commence d'ailleurs à être assez connu pour ne plus s'y tromper.

Que Dieu conserve donc, à M. Collin, ce modeste et généreux ami *qui ne fait des vers que pour lui, qui met tout son orgueil dans sa réputation et tout son bonheur dans ses succès.* Félicitons ce nouvel Oreste d'avoir trouvé un pareil Pylade : sans lui nous n'aurions depuis long-temps, de M. Collin, que des ouvrages de rebut, tels que ceux dont nous parlons à la fin de son article; que des poëmes allégoriques aussi détestables que celui qu'il a intitulé Melpomène et Thalie, &c. &c.; et ce serait un fléau d'ennui qui, s'il devenait épidémique, ne serait guère moins à craindre que la fièvre jaune.

de M. Collin, après avoir remarqué, à l'occasion de son Optimiste, qu'il n'avait ni l'abus d'esprit, ni la gaîté quelquefois immodérée de Regnard, nous affirmâmes beaucoup trop sérieusement qu'il avait pris le bon La Fontaine pour son modèle. Ce qui aida à nous tromper, c'est que, dans la société même, M. Collin en imitait parfaitement la contenance par un air de bonhomie, que tous ses traits, toutes ses habitudes extérieures, et jusqu'au son de sa voix, semblent annoncer. Flatté de l'éloge, M. Collin put croire en effet que nous avions deviné le vrai modèle auquel il était appelé par la nature; et véritablement, depuis ce temps-là, il parut ne se complaire que dans la naïveté : mais il ne s'apperçut pas qu'il est malheureusement trop aisé d'en confondre la nuance, et de passer du simple au familier, et du familier au trivial. C'est ce qu'on remarque sur-tout dans une foule de petites pièces en vers, qu'il fait servir, en quelque sorte, d'intermèdes à ses comédies, et qui n'ont de la poésie que la rime. Parmi ces petites pièces, il en est une dans laquelle on croirait que M. Collin a eu l'intention de lutter avec Boileau. C'est une

Épitre à son jardinier; et autant l'Épître de Boileau est noble et poétique en conservant la simplicité qui convenait au sujet, autant celle de M. Collin est humble et commune dans tous ses détails : c'est (qu'il nous pardonne une comparaison trop vraie pour la sacrifier) le style de Janot substitué à celui d'Horace. Il est triste pour nous de ne pouvoir persévérer dans les éloges que nous avions donnés à M. Collin, sur la foi de son début : mais qui aurait pu prévoir son changement de manière? Serait-il arrivé quelque refroidissement entre M. Andrieux et lui? Si ce qu'on nous a voulu faire croire n'est pas fondé, qu'il tâche donc de remonter à son premier style; et s'il veut continuer à faire des comédies, qu'il tâche sur-tout d'acquérir un peu de force comique.

CONDAMINE (CHARLES-MARIE DE LA), de l'Académie française et de celle des Sciences, né à Paris en 1701, mort en 1774. Voici ce que Buffon lui dit en réponse au Discours qu'il prononça le jour de son entrée à l'Académie française :

« Du génie pour les sciences, du goût pour

» la littérature, du talent pour écrire, de l'ar-
» deur pour entreprendre, du courage pour
» exécuter, de la constance pour achever,
» de l'amitié pour vos rivaux, du zèle pour
» vos amis, de l'enthousiasme pour l'huma-
» nité : voilà ce que vous connaît un ancien
» ami, un confrère de trente ans, qui se féli-
» cite aujourd'hui de le devenir pour la se-
» conde fois.

» Avoir parcouru l'un et l'autre hémi-
» sphère, traversé les continens et les mers,
» surmonté les sommets sourcilleux de ces
» montagnes embrasées, où des glaces éter-
» nelles bravent également et les feux souter-
» rains et les ardeurs du midi; s'être livré à
» la pente précipitée de ces cataractes écu-
» mantes, dont les eaux suspendues semblent
» moins rouler sur la terre que descendre des
» nues; avoir pénétré dans ces vastes déserts,
» dans ces solitudes immenses, où l'on trouve
» à peine quelque vestige de l'homme; où la
» nature, accoutumée au plus profond si-
» lence, dut être étonnée de s'entendre inter-
» roger pour la première fois; avoir fait, en
» un mot, par le seul motif de la gloire des
» Lettres, ce que l'on ne fit jamais par la soif

» de l'or : voilà ce que connaît de vous l'Eu-» rope, et ce que dira la Postérité ».

Rien de plus pompeux que cet éloge. Le génie de Buffon s'y fait sentir à chaque trait; et quand on y supposerait un peu d'exagération, il était glorieux pour la Condamine d'avoir inspiré à l'orateur cet enthousiasme vraiment sublime, et qui ne pouvait avoir été excité que par un mérite supérieur.

CONDILLAC (l'abbé ÉTIENNE BONNOT DE), né à Grenoble en 1715, mort en 1780.

La Métaphysique n'avait été long-temps qu'un chaos ténébreux, où trop de philosophes s'étaient égarés, en nous donnant, comme l'a dit Voltaire, le roman de l'ame au lieu de son histoire. Le célèbre Locke, en remettant en honneur l'ancien axiome de la philosophie péripatéticienne, *nihil est in intellectu quod priùs non fuerit in sensu*, répandit sur ces matières abstraites, dans son Essai sur l'Entendement humain, une lumière inattendue. L'abbé de Condillac fut parmi nous un de ses premiers disciples; et son Essai sur l'origine de nos connaissances, est un ouvrage que son maître n'eût pas désavoué.

Mais dans son Traité des Sensations il cesse d'être élève; et par les nouveaux développemens qu'il donne à la doctrine de Locke, et les nouvelles idées qu'il y ajoute, il nous semble se placer à côté de lui, et devenir le digne émule du génie le plus philosophique que l'Angleterre ait eu depuis Bacon.

Par son Traité des Systêmes, que nous regardons comme un de ses plus utiles ouvrages, il démontre à la raison combien il est téméraire de vouloir créer lorsqu'on devrait se contenter d'observer, et la vanité de tous ces romans de physique qui, n'ayant pour appui que le merveilleux d'une imagination désordonnée, finissent tous, après avoir ébloui, pendant quelques momens, par se précipiter l'un par l'autre dans un éternel oubli.

Son Traité des Animaux nous paraît ce qu'on a écrit de plus raisonnable sur le mystère impénétrable de la nature des bêtes. Il y combat avec des armes également victorieuses, et l'opinion de Descartes, qui veut que les bêtes ne soient que des machines, et celle de Buffon, qui en leur accordant une faculté de sentir inférieure à la nôtre, faculté qu'il

» les ténèbres, des fantômes que l'imagination » leur présente ».

Nous n'avons donné quelque étendue à nos réflexions sur ce Traité, que pour y faire observer l'esprit de sagesse et de circonspection de son auteur. Ce n'est point là cette philosophie téméraire qui a été pour nous la source de tant d'égaremens et de malheurs, et que nous avons vu dominer si long-temps à la honte de la raison.

Un des plus vastes et des plus importans ouvrages de l'abbé de Condillac, c'est le Cours de Littérature qu'il a fait pour l'instruction du jeune prince de Parme, et qui ferait desirer que tous ceux qui sont nés pour commander aux hommes, n'eussent jamais que des instituteurs de son mérite. Cet ouvrage, aussi clair que méthodique dans toutes ses parties, renferme à-la-fois, et la Grammaire, que l'auteur regarde comme le premier élément de l'art de penser, et cet art même qui en est la suite naturelle. L'art d'écrire et celui de raisonner viennent après; enfin un cours complet d'histoire ancienne et moderne, suivi de réflexions très-sages sur les vérités fondamentales auxquelles doivent

s'attacher ceux qui étudient l'histoire, termine cette précieuse collection.

Il est cependant quelques parties de ce Cours qui nous ont paru pénibles à lire, par la sécheresse et la négligence du style. Telle est, entre autres, presque toute la partie historique. Il est aussi quelques paradoxes qui sont échappés à l'auteur dans son Traité de l'Art d'écrire, et que les jeunes gens qui se destinent aux lettres, et spécialement à la poésie, ne doivent lire qu'avec défiance. L'abbé de Condillac était un profond métaphysicien, mais il était loin d'être poète; et dans ce même Traité, il s'est permis, sur quelques-uns de nos meilleurs auteurs, sur Racine et Boileau, par exemple, des remarques critiques qu'il n'eût jamais hasardées, s'il eût eu le sentiment de l'art qu'il prétendait juger. Des écrivains, très-distingués d'ailleurs, sont tombés dans la même faute. Il semble que la métaphysique et la géométrie soient précisément ce qu'il y a de plus incompatible avec le génie poétique. Pascal, Buffon, d'Alembert, Montesquieu même, soit dans l'intention de rabaisser un art dont ils se sentaient incapables, soit qu'ils fussent vérita-

le Condor est le plus grand et le plus fort de tous les oiseaux; or, dans Condorcet il y a Condor : donc il est prouvé que Condorcet est destiné à jouer un jour le rôle le plus distingué dans les sciences et dans les lettres. On ne sait trop quel rang aurait en géométrie une pareille démonstration; mais on se tromperait fort, si on la prenait pour une de ces mauvaises plaisanteries que d'Alembert se permet si souvent dans sa correspondance; c'est sous la forme la plus sérieuse qu'elle se trouve dans une de ses lettres, par laquelle il fait part à Voltaire du choix que l'Académie des Sciences venait de faire de Condorcet pour son secrétaire : et voici les éloges qu'il lui donne aux dépens de Bailly et de Buffon, dont il osait être jaloux : « Celui-ci, dit-il, » ne parlera ni d'éclaboussures du soleil, ni » de molécules organiques, ni des taupinières » apennines. Je ris, ainsi que vous, de ces sot- » tises, et du style ampoulé ou empoulé dont » on nous les étale; mais je ne ris pas moins » d'un gros volume de Lettres qui viennent » de vous être adressées, et où l'on nous donne » le feu central et le refroidissement de la terre » comme des idées comparables au système

» de la gravitation. Supplément de génie que » toutes ces pauvretés ; vains et ridicules » efforts de quelques charlatans qui, ne pou- » vant ajouter à la masse des connaissances » une seule idée lumineuse et vraie, croient » l'enrichir de leurs idées creuses, et nous » persuader de l'existence d'un peuple qui » nous a tout appris, excepté son nom ».

Le zèle de Condorcet pour le philosophisme, soutenu d'une force de caractère que d'Alembert n'avait pas, l'entraîna dans la révolution, dont il finit par être la victime. Abandonné des grands qui avaient contribué à sa fortune, et dont il parut oublier les bienfaits, trahi ensuite par le parti qu'il avait eu le malheur d'adopter, il se vit réduit à éviter l'échafaud par le suicide : exemple mémorable, et trop souvent renouvelé, du sort auquel doivent s'attendre ceux qui, dans les orages révolutionnaires, croient trouver leur sûreté en s'attachant à une faction.

Condorcet était véritablement appelé, comme d'Alembert, aux sciences exactes ; mais il n'a jamais eu de réputation parmi les gens de lettres. Son style est, en général, lourd et diffus, sans imagination et sans colo-

ris. Rivarol le caractérisait avec plus de vérité encore que de malice, en disant qu'il écrivait avec de l'opium sur des feuilles de plomb.

CORNEILLE (PIERRE), de l'Académie française, né à Rouen en 1606, mort à Paris en 1684; le créateur de l'art dramatique en France.

Quoique Voltaire ait dit que de trente-trois pièces que ce grand homme a composées, on n'en représente que six ou sept (ce qui n'est pas exact), cette fécondité de Corneille, loin de nuire à sa gloire, ne prouve que l'étonnante variété des ressources de son génie. Nous n'avons connu que par ses chefs-d'œuvre la médiocrité de quelques-uns de ses derniers ouvrages; mais dans ce nombre il en est qui seraient eux-mêmes des chefs-d'œuvre dans ce siècle de disette, tels que les Sertorius, les Othon, etc. Ces pièces que l'on affecte trop de rabaisser aujourd'hui, et que nos jeunes gens lisent à peine, demanderaient des acteurs capables de les représenter, et des spectateurs dignes de les entendre. C'est alors que toute la richesse du génie de Corneille se fe-

rait sentir; alors on serait à portée d'observer combien, dans ses productions du second rang, il est supérieur encore, non-seulement au vulgaire de nos écrivains, mais à ceux-mêmes qui paraissent s'élever au-dessus de la foule commune, et soutenir avec quelque dignité la réputation de la scène. On peut appliquer à ce grand poète ce que Longin disait d'Homère : « Ses rêves sont ceux de Jupiter ».

On est toujours étonné qu'un tel homme n'ait pas eu plus d'influence sur le caractère de la nation; il semble qu'il était fait pour lui donner plus d'énergie et de grandeur; mais le génie du cardinal de Richelieu prévalut sur celui de Corneille. Le ministre ayant affermi l'autorité de manière qu'elle n'eût plus rien à redouter des derniers efforts d'une liberté expirante, le poète fut sublime et romain en pure perte. Racine par son style enchanteur, et par la route qu'il choisit, entièrement opposée à celle de son prédécesseur, acheva d'amollir la nation. Corneille plus jaloux d'étonner que d'émouvoir, avait fait de l'admiration le principal ressort de ses tragédies; Racine y substitua la pitié. Les maximes de

politique, les idées républicaines disparurent insensiblement du théâtre, pour faire place à une passion plus touchante, et le cœur donna des lois au génie.

Malgré cette révolution, Corneille sera toujours le plus imposant de nos poètes tragiques. L'admiration qu'il mérite s'est encore fortifiée, si nous l'osons dire, par une admiration de préjugé. Il semble, à notre égard, avoir acquis déjà la majesté d'une antique. L'héroïsme des Romains lui devint si familier en méditant leur histoire, qu'il a l'air de leur appartenir plutôt qu'à nous. Son génie fut sublime comme celui de La Fontaine fut naïf. Peut-être même ces deux genres ne sont-ils pas aussi opposés qu'on pourrait d'abord le penser, sur-tout s'il est vrai, comme nous le croyons, que le sublime ne soit que le naïf du grand.

Mais que le respect dû à ce fondateur du théâtre, ne nous rende point injustes envers ceux qui ont eu le mérite d'ajouter après lui de nouvelles richesses à l'art dramatique. N'imitons pas ces écrivains toujours prêts à calomnier les vivans sous prétexte d'honorer les morts, qui ont accusé Voltaire d'une basse

jalousie pour avoir commenté Corneille avec une liberté qu'ils qualifient d'irrévérence. On trouve, il est vrai, dans son Commentaire, quelques critiques non-seulement sévères, mais injustes, et ce que nous pardonnons encore moins, des expressions peu mesurées : mais on s'était pressé malignement de publier que Voltaire, en se chargeant de ce travail, n'avait eu d'autre but que d'outrager la mémoire de ce grand poète. Cette injustice lui donna de l'humeur, et telle est la faiblesse de l'esprit humain, que cette humeur semble quelquefois rejaillir sur Corneille. Soyons justes cependant, et convenons que le Commentaire est plus souvent impartial que sévère *; convenons que si l'auteur ne dissimule pas les fautes, il a soin de faire sentir les beautés, et d'établir en plus d'un endroit la supériorité de ce grand homme, non-seulement sur

* Oui, dans la première édition, la seule que nous connussions alors, et dans laquelle Voltaire fut en effet moins sévère, moins dur, et sur-tout moins injuste que dans les éditions postérieures. C'est-là que son Commentaire qui déjà, comme nous l'observons, n'était pas exempt de reproche, devint véritablement une satyre. *Voyez* notre édition de Corneille.

ses contemporains, mais sur les anciens eux-mêmes. Opposons ses sentimens à ceux de l'Académie sur le Cid, et voyons ce que gagne un poète à être jugé par ses pairs, au lieu d'être livré à une troupe de grammairiens incapables de mesurer l'essor du génie. Distinguons les objections judicieuses de celles qui peuvent être hasardées, et reconnaissons du moins que personne n'était plus dispensé que Voltaire, même à l'égard de Corneille, d'une admiration populaire et superstitieuse. Ce sentiment peut convenir à de jeunes élèves, qui se passionnent d'autant plus en faveur d'une grande réputation, qu'ils sont moins capables d'avoir pour elle une estime réfléchie; mais on n'est point la dupe de ces hommages exagérés; et l'on sent trop que si Corneille vivait encore, il n'aurait peut-être pas d'ennemis plus acharnés que ces mêmes écrivains qui semblent aujourd'hui si jaloux d'honorer sa cendre.

Il faut avouer cependant que le Commentaire de Voltaire, devenu souvent une satyre dans les éditions postérieures qu'il en donna, ne contribua pas peu à diminuer chez quelques jeunes gens, et même chez M. de La-

harpe, le respect que l'on doit à ce fondateur du théâtre. En effet, dans son Éloge de Racine, M. de Laharpe parla du grand Corneille avec assez de légèreté pour s'attirer cette épigramme accablante de M. Le Brun :

Ce petit homme à son petit compas
Veut sans pudeur asservir le génie ;
Au bas du Pinde, il trotte à petits pas,
Et croit franchir les sommets d'Aonie.
Au grand Corneille il a fait avanie,
Mais, à vrai dire, on riait aux éclats
De voir ce nain mesurer un Atlas;
Et redoublant ses efforts de pygmée,
Burlesquement roidir ses petits bras
Pour étouffer si haute renommée !

CORNEILLE (THOMAS), de l'Académie française, né en 1623, mort en 1709. Le grand nom de son frère devint pour lui un honneur dangereux. Il est un des premiers qui ait altéré la noble simplicité de la tragédie par des intrigues romanesques. C'est en cela que nos tragiques modernes semblent l'avoir pris pour modèle; mais aucun d'eux n'a fait le comte d'Essex, ni le beau rôle d'Ariane, qui est le chef-d'œuvre de Thomas Corneille.

COSTE (PIERRE), né à Bayonne en 1732. *Habent sua fata libelli :* maxime également vraie, soit qu'on l'applique aux ouvrages, soit à la personne de quelques auteurs vraiment dignes d'estime, mais qui, peu jaloux de s'afficher, et n'ayant eu recours ni au manége ni à l'intrigue pour se faire valoir, sont moins connus qu'ils ne mériteraient de l'être. M. Coste est de ce nombre. Attaché très-jeune au service militaire, et n'ayant consacré aux lettres, quoiqu'il les aime avec passion, que des momens de loisir, il a négligé même de mettre son nom à la tête des différens ouvrages qu'il a publiés, et qui n'ont pas été recueillis.

Nous savons cependant qu'il avait donné, dès sa première jeunesse, des Lettres curieuses sur le Voyage d'Espagne; que la plupart des articles, tirés de la littérature espagnole, qui ont paru dans le Journal étranger, sont de lui, et qu'il a traduit de cette langue plusieurs Nouvelles de Cervantès *, et de quelques autres auteurs.

Mais l'ouvrage qui nous le fit connaître, et sur lequel il voulut bien nous consulter

* La Bohémienne, entre autres, qu'il a fort embellie.

avant de le faire imprimer à Amsterdam, est la première réfutation que l'on ait faite des paradoxes littéraires que Marmontel a semés avec profusion dans sa Poétique. Cet ouvrage, plein de vues très-fines, lui eût fait infiniment d'honneur, s'il eût suivi le conseil que nous lui donnions de rompre l'engagement qu'il avait pris avec un libraire d'Amsterdam, et de le publier à Paris. Il ne s'y refusa que par ce sentiment d'indifférence qu'il a toujours eu pour ce bruit de la renommée, que tant de gens confondent avec la gloire, et qu'il nous paraît avoir porté beaucoup trop loin.

C'est le même sentiment qui lui a fait mettre, sous le nom de mademoiselle Dumesnil, des Mémoires où cette célèbre actrice est vengée, comme elle devait l'être, de la légèreté injurieuse avec laquelle mademoiselle Clairon a parlé d'elle dans les Mémoires qu'elle a publiés sur sa vie. Sans se montrer injuste envers les grands talens de cette dernière actrice, M. Coste lui a fait sentir vivement, dans cette réponse, combien tout le public avait été indigné de l'insulte faite à mademoiselle Dumesnil, par une rivale jalouse qui aurait dû donner l'exemple de la respec-

ter. Mais ce qui nous a le plus frappés dans cet ouvrage, c'est l'excellent goût que suppose la manière dont il y juge nos spectacles, et tous les abus qui paraissent les menacer d'une subversion prochaine et inévitable. Malheureusement les comédiens, qui ne savent ni s'instruire ni se corriger, ne profiteront pas de ses avis; mais il a obtenu le suffrage de tous les gens de lettres.

On connaît l'ouvrage célèbre de M. Dutens, intitulé Recherches sur l'origine des découvertes attribuées aux Modernes. Cet ouvrage, dont l'objet est de prouver que plusieurs découvertes qu'on a regardées comme nouvelles n'ont pas été inconnues aux anciens, a été souvent, et toujours faiblement combattu par quelques charlatans intéressés à le contredire, parce qu'eux-mêmes voudraient bien se faire passer pour inventeurs; mais il s'en faut bien que les recherches de M. Dutens aient épuisé la matière : c'est du moins ce que va prouver M. Coste, par un ouvrage intitulé Essai sur les prétendues découvertes nouvelles, dont la plupart sont âgées de plusieurs siècles. Cet Essai, qui nous a été communiqué en partie, doit être mis

incessamment sous presse, et sera le premier ouvrage qui aura paru sous le nom de l'auteur. L'habitude qu'il avait prise de rester anonyme, nous avait laissé ignorer qu'il eût fait un Voyage de Bambouck, rempli de vues intéressantes sur différens objets de commerce, et qu'il eût traduit de l'anglais celui du Commodore Byron autour du Monde. Il a fait aussi, à l'époque de la révolution, des Lettres adressées aux Grands, dans lesquelles il faisait valoir avec force, mais sans excès, les droits du Tiers-état : il eût été à souhaiter qu'on ne se fût jamais écarté de cette sage réserve.

COTIN (l'abbé CHARLES), prédicateur, poète, et l'un des quarante de l'Académie française, né à Paris, mort en 1682. Son nom, immortalisé par Boileau, est devenu proverbial pour désigner les plus mauvais auteurs : c'est ainsi du moins que paraît en avoir jugé M. d'Arnaud, lorsqu'il a dit si judicieusement en parlant de lui-même :

Il est bien vrai que ma muse vulgaire
N'atteindra point au renom de Voltaire ;
Que mis au rang des modernes Cotins,
Je subirai d'aussi honteux destins.

On doit observer cependant que dans toutes les pièces légères de M. d'Arnaud, il ne s'en trouve pas une de comparable à ce joli Madrigal de l'abbé Cotin:

Iris s'est rendue à ma foi,
Qu'eût-elle fait pour sa défense?
Nous n'étions que nous trois, elle, l'Amour et moi,
Et l'Amour fut d'intelligence.

Personne n'ignore que l'abbé Cotin fut joué par Molière dans la comédie des Femmes Savantes, sous le nom de Tricotin d'abord, et ensuite sous celui de Trissotin. On sait aussi que le traiteur Mignot, pour se venger de Boileau, qui l'avait appelé empoisonneur, eut recours à la plume du même Cotin qui lui fournit une satyre. Mignot en enveloppait ses biscuits, et par ce moyen il vint à bout de lui donner une sorte de publicité. Nous avons connu un curieux qui avait conservé un exemplaire de cette satyre originale. Voici comme on y traitait l'illustre Despréaux:

Que ne peut point une étude constante *!
Sans feu, sans verve, et sans fécondité,

* Ceci est une plaisanterie; ces vers sont de Marmontel, mais Cotin aurait pu les faire.

Boileau copie : on croirait qu'il invente.
Comme un miroir il a tout répété, etc.

L'auteur de l'Art poétique sans verve ! L'auteur du Lutrin sans fécondité ! Rien, à notre avis, n'est plus capable que ces vers de faire sentir à jamais toute la médiocrité du pauvre Cotin.

COURAYER (le Père NICOLAS LE), chanoine régulier, et ancien bibliothécaire de Sainte-Geneviève, né à Rouen en 1681, mort à Londres en 1776. Il s'est principalement rendu célèbre par une controverse théologique qui troubla le repos de sa vie, et qui fut cause de sa retraite en Angleterre.

Il entreprit de prouver la validité des ordinations conférées selon le rit de l'Église Anglicane ; il soutint que cette église n'avait pas perdu la trace apostolique ; que les évêques qui, depuis le schisme jusqu'à nous, ont rempli successivement les siéges de l'Angleterre, ont été de véritables évêques, et les prêtres ordonnés par eux de véritables prêtres. C'est encore l'opinion de quelques savans catholiques : on prétend même que c'était celle de l'illustre Bossuet.

Le cardinal de Noailles, alors archevêque de Paris, en déclarant formellement qu'il ne prononçait pas sur le fond de la question, crut devoir cependant publier un mandement contre les écrits du Père le Courayer qui, pour éviter les suites de ces orages, se retira en Angleterre, où il obtint un canonicat de l'église d'Oxford, mais sans se séparer de la communion romaine, et en conservant toujours avec son ordre une correspondance également honorable pour messieurs de Sainte-Geneviève et pour lui *.

Le Père le Courayer était très-versé dans l'histoire ecclésiastique. Sa théologie, ainsi qu'on nous représente celle du sage Ganga-

* On nous a nié, dans un libelle, cette union du Père le Courayer avec son ordre. Nous en croyons les témoignages que nous en avons vus. D'où pouvait venir d'ailleurs, à Messieurs de Sainte-Geneviève, leur répugnance à convenir des liaisons que plusieurs membres de leur société ont conservées avec cet homme célèbre, et qui n'a jamais abjuré sa religion ! Nous avons vu des Augustins s'enorgueillir avec quelque justice de ce que leur ordre, assez ignoré à d'autres égards, avait produit le fameux Martin Luther; et véritablement ce Luther leur donnera toujours un peu plus d'illustration que le *Nobiliaire* du Père Anselme.

nelli, penchait vers la tolérance. On peut en juger par sa traduction de l'histoire du Concile de Trente, de Fra-Paolo, et par les notes savantes dont il l'a enrichie. Cette traduction très-estimée, et qui mérite de l'être, lui donnait le droit d'être placé dans ces mémoires. Son caractère de tolérance et de paix doit d'ailleurs rendre sa mémoire précieuse à tous ceux qui savent honorer la religion sans aucun mélange de superstition.

COYER (l'abbé GABRIEL-FRANÇOIS), né à Beaume-les-Nones, en Franche-Comté, en 1707, mort en 1782. Il a donné, sous le nom très-judicieux de Bagatelles, de petites brochures morales qui toutes n'ont qu'un même ton, un même style, un même caractère, l'ironie. On sait combien, à la longue, l'uniformité de cette figure devient fastidieuse, quand elle n'est pas accompagnée, comme dans les ouvrages de Swift, d'une légèreté, d'une finesse, d'une gaîté continues, d'une grande variété de connaissances, et sur-tout d'une imagination vive, brillante, originale et féconde.

L'abbé Coyer a écrit une histoire du grand

Sobieski, du même ton que ses Bagatelles. Un de ses derniers ouvrages était un discours badin sur l'inutilité de la prédication, inutilité à laquelle il eût fait croire, si lui-même eût fait des sermons, et qu'il ne nous en restât que dans sa manière d'écrire.

On peut prendre une idée de ce singulier discours par cette phrase qui confirme ce que nous disons, et qui n'est pas la seule de son espèce : « Tant que dans la grande trémie du » gouvernement, on n'engrénera point le bon» heur et la considération avec la vertu, on » n'aura rien fait ». Et c'était au dix-huitième siècle qu'un homme, qui n'était pas sans quelque réputation, se permettait de dénaturer ainsi le langage et le style!

N'oublions pas que dans un discours fait pour une Académie de province, le même abbé a traité très-cavalièrement le bon La Fontaine; mais ce poète lui avait répondu d'avance par ces vers qui terminent si heureusement une de ses fables:

Ceci s'adresse à vous, esprits du dernier ordre,
Qui n'étant bons à rien, cherchez sur-tout à mordre :
Vous vous tourmentez vainement.

Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
Sur tant de beaux ouvrages?
Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

CRÉBILLON (PROSPER JOLYOT DE), de l'Académie française, né à Dijon en 1674, mort à Paris en 1762. Ce poète avait véritablement du génie, mais, osons le dire, un génie brut et sauvage, que ni l'éducation ni le goût n'avaient perfectionné. On s'est apperçu à la longue, que la plupart de ses rôles de femmes étaient de la plus grande faiblesse, qu'il n'avait jamais sacrifié aux Graces, et que presque toutes ses pièces étaient fondées sur des travestissemens et des changemens de nom: petits moyens qui appartiennent plutôt au roman qu'à la tragédie.

Ce n'est plus le temps où, pour rabaisser Voltaire, il était permis d'élever Crébillon au même rang que les Corneille et les Racine. Le style qui défigure trop souvent ses meilleures pièces, ne pouvait manquer de révolter des oreilles que Racine avait rendues délicates, et que Voltaire avait accoutumées, sinon à la même harmonie, du moins au même charme d'élégance et de pureté. Atrée, quelques scènes d'Électre, et principalement Rha-

damiste, conserveront à Crébillon la réputation d'homme de génie ; mais, comme nous l'avons déjà dit ailleurs, il ne sera jamais compris dans le nombre de nos auteurs classiques.

Les amateurs d'anecdotes ne seront peut-être pas fâchés de trouver ici ces vers de la tragédie de Catilina, qui ne furent point dits aux représentations de la pièce, qui n'ont été recueillis nulle part, et que des raisons de circonstances ne permettaient guère de laisser subsister. C'est Probus qui parlait à Fulvie :

Car vous n'aimez jamais ; votre cœur insolent
Tend bien moins à l'amour qu'à gouverner l'amant.
Qu'on vous fasse régner, tout vous paraîtra juste :
Mais vous mépriseriez l'amant le plus auguste,
S'il ne sacrifiait au pouvoir de vos yeux
Son devoir, son honneur, sa patrie et ses dieux.

Ces vers n'avaient rien de très-remarquable ; ils n'étaient ni meilleurs ni plus mauvais que ceux du reste de la pièce ; mais il y avait alors à la cour une femme qui jouissait d'un grand crédit, et à qui on n'eût pas manqué d'en faire l'application. Cette femme était la marquise de Pompadour, et protégeait Crébillon pour chagriner Voltaire, dont elle

croyait avoir à se plaindre, quoiqu'elle en eût été beaucoup trop flattée.

CRÉBILLON (CLAUDE-PROSPER JOLYOT DE), fils du précédent, né à Paris en 1707, mort en 1779, écrivain plein d'esprit, mais qui n'avait rien de commun avec le génie de son père, quoique, peut-être, il ne lui fût pas inférieur, du moins aux yeux de ceux qui savent que la perfection des arts ne consiste que dans l'imitation vraie de la nature. Il n'a fait que des romans, mais on y trouve la peinture la plus fidèle des mœurs corrompues de ce qui s'appelait alors la très-bonne compagnie. La vérité ne saurait être plus exacte, les caractères mieux tracés, les situations filées et graduées avec plus d'art.

Ne l'accusons point de la licence des mœurs qu'il a peintes: il pouvait dire à tout son siècle:

Est-ce ma faute à moi, si ces mœurs sont les vôtres?

Ne soyons, au contraire, frappés que de l'art singulier avec lequel il a su dire les choses les plus libres, et présenter les images les plus voluptueuses. Il semble qu'à l'exemple de La Fontaine, il se soit créé une langue à lui seul,

pour exprimer, en style décent, des idées qui ne pouvaient se passer de gaze. A la manière, non moins adroite qu'ingénieuse, dont il sait placer cette gaze, en la rendant plus ou moins transparente, d'après le sentiment délicat qu'il a des convenances, enfin, au choix toujours heureux de ses expressions, on serait tenté de croire que les Graces elles-mêmes ont jeté leurs voiles sur ses nudités.

On peut le regarder comme le Pétrone français; mais, après ce que nous venons de dire, on peut juger de combien il l'emporte sur l'auteur latin, dont la licence n'est guère moins effrénée et moins grossière que la cour de Néron qu'il a voulu peindre.

Le comte Hamilton est le seul écrivain à qui Crébillon ait été comparé : mais si Hamilton a donné, dans ses Mémoires de Grammont, un modèle de plaisanterie exquise que personne n'a tenté d'imiter, ses Contes, quoiqu'il en ait fait de très-agréables, n'ont, à ce qu'il nous semble, ni la gaîté piquante, ni l'originalité des romans de Crébillon, ni surtout cette vérité de mœurs, qui les fera vivre tant qu'on sera curieux de connaître les Français du dix-huitième siècle.

La réputation de ces romans peut, à la vérité, décroître par le changement qui s'est déjà fait et qui se fera encore dans nos habitudes; mais il sera toujours vrai que Crébillon a été, comme nous l'avons dit, l'historien le plus fidèle et le plus exact des mœurs de son temps.

D.

D'AGUESSEAU (MARIE-FRANÇOIS), chancelier de France, né à Limoges en 1668, mort à Paris en 1751. Ce nom respectable manquait à ces Mémoires. Le grand jurisconsulte, le législateur, l'homme enfin qui avait honoré successivement toutes les magistratures, nous avait, en quelque sorte, dérobé l'homme de lettres, et D'Aguesseau en était un du rang le plus distingué. Lié, dès sa première jeunesse, avec Boileau et Racine, il avait puisé, dans la conversation de ces deux grands poètes, l'amour des arts qu'il a conservé toute sa vie, et le goût exquis, et l'élocution noble et simple qui embellit tous ses ouvrages.

En ne rendant au mérite de D'Aguesseau que la justice la plus exacte, on pourrait être soupçonné d'exagération. Les sciences, la

philosophie, l'éloquence, la poésie même, rien ne lui était étranger. A l'étude de toutes les langues savantes, il avait réuni celle de la plupart des langues de l'Europe; et s'il est un moderne que l'on pût comparer à Cicéron, soit pour l'étendue, soit pour l'universalité des connaissances, nous ne pourrions citer que D'Aguesseau.

« Souvent, dit un de nos orateurs célèbres, » ce magistrat, digne du plus beau siècle de » la France, avait hasardé de déplaire au plus » absolu des rois pour le servir; de résister à » ses ordres pour demeurer fidèle à ses inté- » rêts; de préférer sa gloire réelle à sa volonté » apparente; de démêler, dans la droiture de » ses intentions, les surprises faites à sa con- » science, et de contredire respectueusement » son autorité, pour ne pas la commettre dans » des entreprises qui auraient blessé les droits » de la couronne: fermeté d'autant plus digne » d'admiration qu'elle l'exposait à tout, et » que combattu entre les mouvemens de son » cœur, qui l'attachaient tendrement au roi, » et les lumières de son esprit, qui lui mon- » traient les engagemens austères de la magis- » trature, il avait pris le parti d'être, s'il le

» fallait, plutôt la victime que le destructeur » de nos libertés ».

On voit que, semblable aux Molé et aux Lamoignon, D'Aguesseau n'était pas moins recommandable par les vertus du citoyen que par les qualités de l'homme d'état : modèle dans sa vie publique, modèle également dans sa vie privée.

Bayle opposait, comme un argument redoutable aux esprits-forts de son temps, la foi soumise de Pascal. On ne pouvait soupçonner Bayle de faiblesse : nous ne craignons donc pas que l'on nous en accuse, lorsqu'à son exemple nous opposerons, à nos orgueilleux sophistes, la religion de D'Aguesseau. Il joignait la foi de Pascal à l'immensité de ses connaissances.

DAMPIERRE (N.), né à Paris en 1723. Sous le titre modeste de Théâtre d'un Amateur, il a publié quelques comédies, parmi lesquelles il en est une en cinq actes et en vers, intitulée le Bienfait rendu ou le Négociant, que nous avons vu jouer avec succès, à deux reprises différentes, et que nous croyons digne de rester au théâtre. Le ridi-

cule que l'on y joue était très-commun chez les grands; le caractère du Négociant est bien peint; et nous nous rappelons que Préville y produisait beaucoup d'effet, sur-tout à la fin du quatrième acte.

Quoique cette pièce soit la seule de Dampierre qui ait été représentée, et qu'elle ne soit pas d'un ordre supérieur, nous n'avons pas balancé à lui donner, dans ces Mémoires, une place que nous n'accorderions pas avec la même facilité à plusieurs de nos tragédies modernes.

Si l'on considère, en effet, combien il est plus aisé, même avec des talens très-communs, de faire dix tragédies médiocres qu'une seule comédie vraiment estimable, on ne sera pas surpris de la différence que nous établissons entre les deux genres. Une seule réflexion fera sentir combien cette différence est juste, et nous fera développer quelques vérités utiles, qui, d'ailleurs, ne seront pas déplacées dans un ouvrage tel que celui-ci.

On sait que la comédie n'a pour elle qu'un nombre très-circonscrit de grands caractères, presque tous épuisés par le seul Molière dans le siècle du génie. Ses successeurs, placés tous

si loin de lui, se sont emparés du reste, ou si quelques-uns leur sont échappés, en les supposant dignes de la scène, on sent combien le peu d'auteurs qui osent encore tenter quelque fortune dans une carrière qui devient de jour en jour plus ingrate, méritent d'encouragemens et de faveur. Le public lui-même connaît si bien ce qu'elle offre de difficultés à vaincre, que deux comédies, la Métromanie et le Méchant, ont suffi pour mériter à deux poètes la réputation la plus brillante; et ce même public, qui ne se trompe jamais dans la distribution de la gloire, en leur accordant ce haut degré d'estime, n'a fait qu'un acte de justice.

La tragédie, au contraire, soit par les sujets d'invention, dont on n'apperçoit pas les limites, soit par ceux que peut lui fournir l'Histoire moderne qu'elle n'a fait, pour ainsi dire, qu'effleurer, ouvre encore, à l'émulation des poètes, un champ de la plus riche fécondité; et si l'on ne peut se dissimuler qu'elle dégénère très-sensiblement, c'est moins à la disette des sujets qu'à celle des talens, qu'il faut attribuer cette humiliante dégradation.

Observez encore que la tragédie (sans que nous puissions en pénétrer la cause) a toujours été plus favorisée que la comédie par les comédiens eux-mêmes, qui paraissent ne pas se douter du préjudice que porte à leurs véritables intérêts, cette prédilection très-injuste. Une tragédie peut, sans conséquence et sans rien perdre de sa valeur, être écartée du théâtre pendant plusieurs années, tandis qu'une comédie, si elle n'est pas remise fréquemment sous les yeux du public, perd nécessairement beaucoup de son prix, et peut finir même par ne plus offrir aux spectateurs aucun attrait de curiosité. Quantité d'allusions fines, dont la tradition se conserve tant que la pièce reste en possession de la scène, commencent à devenir obscures, et le sel ne tarde pas à s'en évaporer, si elle en est éloignée trop long-temps. C'est de quoi cependant les comédiens ne s'inquiètent guère; et par une négligence impardonnable, ils laissent à-la-fois périr, et pour eux et pour le public, une foule de pièces que nous pourrions citer, et qui, si l'on en juge par le succès qu'elles eurent dans leur nouveauté, auraient été revues avec grand plaisir. Ces pièces, que les

comédiens ne sacrifient que par indolence, et pour s'épargner la peine d'en faire l'étude, leur produiraient non-seulement d'abondantes recettes, mais leur fourniraient les moyens de varier leur répertoire, en laissant reposer des chefs-d'œuvre qu'ils aviliront enfin à force de les prodiguer : voilà, si l'on n'y met ordre, ce qui ne tardera pas à entraîner la ruine de la scène française.

Il serait temps que notre Gouvernement, à l'exemple de ceux de Rome et d'Athènes, voulût enfin ne pas voir avec indifférence la dégradation d'un théâtre qui a été si longtemps une des plus belles branches de la gloire nationale, et qu'il en regardât la surveillance, ou par lui-même, ou par des préposés bien choisis, comme une de ses plus importantes prérogatives. La perte de ce théâtre est inévitable, s'il reste abandonné encore, pendant quelques années, au caprice et à l'insouciance des comédiens, qu'il faut accoutumer à obéir, et à ne plus se considérer comme les propriétaires d'un fonds qu'ils laissent dépérir, ou parce qu'ils en ignorent toute la richesse, ou parce que leur paresse néglige de le mettre en valeur. Ce même fonds bien administré,

deviendrait, pour le Gouvernement lui-même, une ressource inappréciable, et lui fournirait des moyens d'encouragemens d'autant plus flatteurs pour les gens de lettres, qu'ils ne les devraient, en quelque sorte, qu'à eux-mêmes. Mais, encore une fois, le temps presse, le danger est imminent, et l'administration des théâtres tient beaucoup plus qu'on ne le croit à la restauration des mœurs *.

DANCOURT, (FLORENT CARNOT), né à Fontainebleau en 1661, mort en 1726. Le Chevalier à la Mode, les Bourgeoises de Qualité, les Trois Cousines, le Galant Jardinier, et quelques autres pièces de cet auteur fé-

* Ce que nous venons de dire sur la nécessité de rendre au théâtre de la nation son ancienne splendeur, est en partie emprunté d'un article de nous, inséré dans le Mercure de France du 16 germinal an 9, et signé, parce que nous le voulûmes ainsi, d'une lettre initiale qui ne pouvait nous déceler. Cet article fut mutilé, en quelques endroits, par ménagement pour les comédiens, envers qui les autorités sont trop indulgentes : mais quand elles le voudront bien, c'est-à-dire fortement, elles trouveront enfin des comédiens disciplinables, et qui sauront obéir. La chose peut être difficile, mais nous la croyons très-possible : nous osons dire même que les comédiens finiraient par en reconnaître les avantages.

cond, sont remplies de gaîté, et ne sont pas indignes d'être représentées, même après les chefs-d'œuvre de Molière.

Le dialogue de Dancourt est très-vif et très-enjoué; mais l'auteur s'écarte souvent de l'objet de sa scène, pour montrer de l'esprit et pour courir après un bon mot. C'est pécher contre le naturel dont la comédie ne saurait trop se rapprocher, et dans laquelle toute plaisanterie qui n'est pas amenée par le sujet même, nuit à l'illusion précisément parce qu'elle est déplacée.

Malheureusement toutes les pièces de l'auteur se ressemblent un peu trop. Il n'a guère peint que des femmes d'intrigue et des chevaliers d'industrie : mais ce n'est pas un médiocre mérite que de les avoir peints d'une manière vraie et naturelle, tels enfin qu'on les voyait dans la société. Dancourt, par ce caractère de vérité qu'il a su donner à ses personnages, peut être regardé en quelque sorte comme le Téniers de la comédie.

Cet auteur, si animé dans sa prose, n'est plus le même lorsqu'il écrit en vers. Il avait commencé par être avocat; et ce fut par une passion violente pour une comédienne, qu'il

renonça au barreau pour se faire comédien lui-même.

DANIEL (GABRIEL), jésuite, né à Rouen en 1649, mort à Paris en 1728. Son Histoire de France a souffert de la révolution qui s'est faite dans le genre historique, où l'on veut moins de détails et plus de philosophie. Nous avouons que la vraie philosophie est en effet l'ame de l'histoire, qui ne serait sans elle qu'une gazette inanimée. Le Père Daniel a précisément négligé ce qui mérite principalement d'être connu, les lois, les usages, les mœurs de chaque siècle, et sur-tout les progrès de l'esprit humain. On le lit cependant encore avec plus de plaisir que Mézeray, quoique ce dernier ait si souvent un caractère de franchise et de liberté hardie qui manquait à l'autre, et qui ne déplaît pas. Mais la narration du jésuite a plus de clarté, plus de méthode, et serait peut-être dans le vrai genre de l'Histoire, si le style en était moins faible et moins diffus.

Le plus grand défaut de cet ouvrage, c'est que son auteur était maîtrisé non-seulement par ses préjugés particuliers, mais par ceux

de la société dont il était membre. On reconnaît trop le jésuite à l'importance ridicule qu'il a donnée au Père Coton dans l'Histoire du règne d'Henri IV, et plus encore à l'esprit de partialité qui se fait sentir dans les règnes orageux de François II, de Charles IX, d'Henri III, et même avant cette époque. Il eût été d'autant plus difficile au Père Daniel de garder cette sage neutralité, qui est le principal mérite d'un historien, que dans sa vie privée lui-même était un homme de parti, et qu'il appuya de ses intrigues celles du Père le Tellier.

Téméraire par zèle pour sa compagnie, il entreprit de répondre aux fameuses Lettres Provinciales; mais ce fut un écueil contre lequel il se brisa, sans aucune utilité pour les jésuites. Il s'était fait plus de réputation par son Voyage du Monde de Descartes, qui fut traduit en plusieurs langues, et qui était véritablement une réfutation très-ingénieuse du Roman cosmogonique de ce philosophe.

DE LILLE (l'abbé JACQUES), de l'Académie française. Nous n'imiterons pas ceux qui lui ont reproché d'avoir adopté, dans sa tra-

duction des Géorgiques, quelques vers des anciens traducteurs de Virgile : ils appartenaient de droit à celui qui aurait le courage de se charger après eux d'une entreprise aussi laborieuse; et nous pensons que M. l'abbé De Lille a pu, comme son modèle, mettre à profit les paillettes d'or d'Ennius, sans compromettre sa gloire.

Nous avons lu les observations sévères et quelquefois judicieuses de M. Clément sur cette traduction : mais elles ne prouvent rien de plus, à ce qu'il nous semble, sinon qu'à la rigueur, il est impossible de rendre dans notre langue toutes les beautés de Virgile. C'est de quoi son traducteur conviendra sans peine. Peut-être Virgile lui-même, s'il pouvait renaître parmi nous, ne parviendrait-il pas à se traduire parfaitement en français.

On a su beaucoup de gré à M. Clément de l'estime sentie qu'il a pour le poète latin, et de la sévérité de son goût; mais la traduction de M. l'abbé De Lille n'en est pas moins un ouvrage qui suppose de rares talens. Ce ne serait pas la louer assez que de dire qu'elle est infiniment supérieure à toutes celles qui ont paru. Nous pensons qu'il serait difficile

de faire mieux ; et nous invitons seulement l'auteur à ne pas désespérer d'atteindre à une perfection plus grande encore, en revoyant son ouvrage avec toute l'attention dont il est digne. Le poëme des Jardins qu'il a donné depuis, contient des détails très-brillans et des vers très-bien faits ; mais les objets de luxe y tiennent trop de place, et les beautés de la nature trop peu. On s'attendait à une muse champêtre, et non à une muse de ville, chargée d'ornemens, et souvent un peu maniérée. Nous croyons que la traduction des Géorgiques, portée au degré de perfection que M. l'abbé De Lille était capable d'y donner, eût ajouté plus d'éclat à sa réputation que son poëme, ou plutôt ses beaux vers sur les jardins.

Nous pensons que ce dernier ouvrage est loin d'avoir gagné en mérite par les nombreuses additions dont l'auteur l'a surchargé en Angleterre, et que sa réputation a perdu un peu d'éclat par un autre poëme, intitulé l'Homme des champs. Un professeur de belles-lettres* en a fait une critique très-détaillée,

* L'auteur, qui s'est déguisé sous ce titre, est M. Chaus-

sous le titre d'Appel aux principes, ou Observations classiques et littéraires sur les Géorgiques françaises. L'auteur de ces Observations, en relevant, peut-être avec trop de sévérité, tous les défauts de l'ouvrage, nous paraît avoir donné une excellente leçon de goût, quoique trop prolixe.

M. Clément, à qui l'on peut quelquefois reprocher de l'humeur, mais qui n'est pas toujours injuste, n'a pas jugé plus favorablement ce nouveau poëme; et malgré toute notre estime pour le talent très-distingué de son auteur, nous sommes forcés d'avouer que nous n'avons pu lire en entier l'Homme des champs, sans beaucoup d'efforts.

Nous avons appris depuis, avec surprise, que M. l'abbé De Lille, devenu infatigable, se propose de donner, à-la-fois, les traductions en vers de l'Énéide, du Paradis perdu

---

sard, connu par différens ouvrages qui prouvent du talent pour les vers, un amour éclairé des arts, et des connaissances de plus d'un genre. On lui doit, tout récemment, ce qui a paru jusqu'ici de plus complet sur les expéditions d'Alexandre : il est vrai qu'il s'est beaucoup aidé du savant travail de M. de Sainte-Croix sur les anciens historiens de ce prince.

de Milton, de l'Essai sur l'Homme de Pope, en y ajoutant trois nouveaux poëmes de sa composition.

Cette prodigieuse fécondité commence à nous devenir suspecte : disons mieux, cette incontinence de vers semblerait annoncer plutôt un relâchement des fibres du cerveau qu'une fécondité créatrice. M. l'abbé De Lille s'est-il donc rendu son mécanisme de vers si familier, qu'il puisse, en quelque sorte, en élever une fabrique? C'était une des ressources de l'abbé Pellegrin; mais il y a, de l'un à l'autre, une si vaste distance, que nous serions bien étonnés qu'il pût y avoir entre eux quelque chose de commun. D'ailleurs, comme nous l'avons dit à l'article COLARDEAU, le même mécanisme pourrait-il s'appliquer indistinctement à Virgile, à Pope, à Milton? Et l'homme capable de traduire heureusement un de ces poètes, ne serait-il pas, par cette raison là même, incapable de traduire les autres?

Si ce que tous les papiers publics ont annoncé n'est pas une exagération, ou même une plaisanterie, comme nous l'avions d'abord imaginé, ne pourrions-nous pas nous

promettre encore, de M. l'abbé De Lille, une traduction d'Homère, de l'Arioste, du Tasse? pourquoi s'arrêterait-il en si beau chemin, s'il a trouvé le secret d'un style qui puisse se prêter aux différens caractères de tous les poètes qu'il aura dessein de traduire? Nous avions certainement une très-haute idée de son talent; mais ce prodige, unique encore dans les annales du monde, confond notre imagination, et nous l'attendons en silence.

DESCARTES (René), né à la Haye, en Touraine, en 1596, mort à Stockholm, en 1630. Le plus grand philosophe de l'Europe, puisqu'elle lui est redevable de Newton même, et de la méthode avec laquelle on a combattu ses propres erreurs. On sait assez que c'est lui qui a délivré la raison de l'espèce de chaos scolastique où elle était demeurée ensevelie depuis plusieurs siècles. Mais comme un homme qui a gémi long-temps sous une tutèle sévère, et qui tout-à-coup se trouve maître de sa liberté, se précipite ordinairement dans des écarts proportionnés à la vigueur et à l'énergie de ses organes, Descartes, dont le génie s'était affranchi de tous

ces préjugés de l'école auxquels on donnait encore le nom de philosophie, s'égara dans l'esprit de système, et substitua de nouvelles erreurs aux chimères qu'il avait détruites. Ce ne fut, à la vérité, qu'en s'écartant de ses excellens principes, et ses fautes mêmes ont contribué indirectement aux progrès de l'esprit humain.

Nous ne dissimulerons pas qu'il avait été devancé par le célèbre et malheureux Ramus, par Keppler, par Galilée, par le génie de Bacon, et que ces hommes fameux doivent, en quelque sorte, être regardés comme ses précurseurs : mais aucun d'eux n'avait fait la révolution qu'il a occasionnée dans toutes les branches de la philosophie ; aucun n'avait été doué de ce génie inventif, qui est à-la-fois la source de ses grandes découvertes, et de ce qu'on a appelé ses rêveries ; aucun enfin n'avait imaginé, comme lui, d'appliquer l'algèbre à la géométrie, et la géométrie à la physique.

Ce grand homme, accusé d'athéisme, quoiqu'il eût fourni de nouvelles démonstrations de l'existence de Dieu, et que dans sa philosophie Dieu soit regardé comme la cause

efficiente de nos idées, et même du mouvement des corps, dont il veut que nous ne soyons que les causes occasionnelles, mourut à la cour de la reine Christine de Suède, qui l'avait attiré dans ses états pour profiter de ses lumières.

Le Cartésianisme paraît tombé quant à l'hypothèse des tourbillons, à celle des animaux, en qui Descartes ne reconnaissait que de pures machines; enfin quant aux lois du mouvement, et au système inexplicable des idées innées; mais la méthode de ce philosophe et la gloire de son nom ne périront jamais.

DESFONTAINES (l'abbé PIERRE-FRANÇOIS GUYOT), né à Rouen en 1685, mort à Paris en 1749; écrivain de feuilles périodiques, trop souvent prévenu, passionné, exposé enfin, comme tous les autres journalistes, à parler inconsidérément de matières qu'il n'était pas à portée d'entendre, et entraîné dans des jugemens précipités qui ont fait beaucoup de tort à sa réputation. Cependant il avait fait de bonnes études, et du moins, dans ses feuilles, l'antidote est quelquefois à côté du poison. Par une sorte d'ins-

tinct heureux, il fut un des plus courageux adversaires du néologisme, du faux-bel-esprit, du comique larmoyant, et de toutes les innovations absurdes que, de son temps, on essayait déjà de mettre en crédit. On pourrait presque lui appliquer ces vers:

Il a fait trop de bien pour en dire du mal;
Il a fait trop de mal pour en dire du bien.

DESHOULIÈRES (ANTOINETTE DU LIGER DE LA GARDE), née à Paris en 1630, morte en 1694. Il y a de la facilité, du naturel et des graces dans plusieurs de ses petites pièces; mais elle eut le malheur de faire un sonnet satyrique contre la Phèdre de Racine, en faveur de celle de Pradon : ce qui ne fait pas honneur à son goût. Elle donna une tragédie de Genseric, qui lui attira le conseil de retourner à ses moutons, par allusion à une de ses plus agréables idylles. Au reste, elle a été soupçonnée, comme la plupart des femmes beaux-esprits de nos jours, d'avoir eu peu de part aux ouvrages qui portent son nom. On sait que le poète Hénault fut amoureux d'elle, et ce fut lui, dit-on, qui lui apprit à faire des vers. Quoi qu'il en soit, il faut convenir

avec Voltaire, que de toutes les dames françaises qui ont paru s'adonner à la poésie, c'est elle qui a le plus réussi, et qu'elle est encore aujourd'hui presque la seule dont on ait retenu des vers.

DESMAHYS (JOSEPH-FRANÇOIS-ÉDOUARD DE COSSEMBLEU), né à Sully en 1722, mort en 1761. Sa petite comédie de l'Impertinent est remplie de détails agréables, mais elle n'est point comique. Elle eut, dans sa nouveauté, un succès qui ne s'est pas soutenu, parce qu'il y avait trop d'esprit et trop peu de naturel. C'est aussi l'agrément et le vice du petit nombre de ses pièces fugitives que l'on a recueillies. Elles sont supérieures cependant à cette foule de bagatelles en vers que l'on nous a données depuis, et qu'il semble que Gresset avait prévues, lorsqu'il a dit :

> De la joie et du cœur on quitte le langage
> Pour l'absurde talent d'un triste persifflage.

C'est à Desmahys que Voltaire adressa ces vers aimables :

> Vos jeunes mains cueillent des fleurs
> Dont je n'ai plus que les épines :

Vous dormez dessous les courtines
Et des Graces et des neuf Sœurs.
Je leur fais encor quelques mines;
Mais vous possédez leurs faveurs.

Tout s'éteint, tout s'use, tout passe;
Je m'affaiblis et vous croissez;
Mais je descendrai du Parnasse,
Content si vous m'y remplacez.
Je jouis peu, mais j'aime encore,
Je verrai du moins vos amours.
Le crépuscule de mes jours
S'embellira de votre aurore.

Je dirai : je fus comme vous;
C'est beaucoup me vanter peut-être;
Mais je ne serai point jaloux :
Le plaisir permet-il de l'être?

En prodiguant des éloges à-peu-près semblables au chevalier de Boufflers, à M. de Laharpe, à M. François de Neufchâteau, en un mot, à tous les jeunes gens qui donnaient des espérances, la muse coquette de Voltaire comptait sur la reconnaissance de l'amour-propre; et l'on sait que l'amour-propre n'est jamais ingrat.

Desmahys joignait, au talent de faire de jolis vers, celui d'écrire agréablement en prose. On a de lui, dans la première édition

de l'Encyclopédie, deux ou trois articles pleins d'esprit, mais qui paraissent un peu déplacés daus ce dictionnaire.

DESPORTES (PHILIPPE), né à Chartres en 1555, mort en 1606, oncle du célèbre Régnier. Il eut, comme Bertaud, le mérite de dégager la langue française du fatras grec et latin sous lequel Ronsard avait pensé l'ensevelir. Ses poésies, jugées par Malherbe avec trop de rigueur, méritent encore quelque estime : on peut même y remarquer quelques-uns de ces traits d'un tour énergique et original, appelés, de nos jours, *mots trouvés*, par une dénomination néologique et précieuse, qui ne donne pas l'idée de ce qu'on voudrait faire entendre. Ces prétendus mots trouvés ne sont qu'une alliance heureuse de certains mots qui ne semblaient pas faits pour être unis : alliance qui enrichit la langue, en lui fournissant des expressions neuves.

Malgré la justice que nous croyons devoir à Desportes, il n'en est pas moins vrai qu'avant Malherbe et Régnier, Marot fut le seul de nos poètes qui eût véritablement un caractère que la postérité distinguera toujours.

Desportes fut comblé des bienfaits de Henri III.

DESPRÉAUX (NICOLAS BOILEAU), né au village de Crône, près Villeneuve-Saint-Georges, en 1636, mort en 1711.

Les étrangers ne l'ont appelé long-temps que le Poète français, et cette gloire était bien due à l'immortel auteur de l'Art poétique, du Lutrin, et de tant de belles Épîtres qui n'ont jamais été surpassées. On doit regarder ses Satyres comme l'époque du bon goût; elles servirent à-la-fois à encourager les grands hommes dont il fut le contemporain, et à humilier leurs ennemis. La France doit peut-être à Boileau les chefs-d'œuvre de Racine et de Molière : tant un seul homme de génie peut avoir d'influence sur tout un siècle! Ses vers, devenus proverbes en naissant, répandaient dans toute l'Europe la honte des Scudéry et la gloire des Corneille.

En vain l'ignorance et la haine osèrent murmurer de sa liberté courageuse, on ne la confondit point avec la licence : on se ressouvint que Régnier avait porté beaucoup plus loin la même liberté. On sut distinguer

la critique utile qui ne s'attache qu'aux écrits, du libelle scandaleux qui offense les mœurs. Ni madame de Montespan, ni Louis XIV (quoique protecteurs de Quinault) ne furent blessés des traits que Boileau avait lancés contre ce poète; et madame de Maintenon ne crut pas sa gloire intéressée à venger sur lui la mémoire de Scarron. On ne vit point alors les grands épouser ridiculement la querelle de leurs protégés littéraires : aussi Boileau fut-il l'ami des Condé, des la Rochefoucault, des Vivonne, des Lamoignon, des Termes, des Daguesseau, et de tous les personnages illustres de son temps.

Nous savons que quelques écrivains de nos jours, cherchant à s'autoriser par un grand exemple, ont osé compter Voltaire parmi les détracteurs de Boileau. Si le fait était vrai, nous dirions, sans balancer, que toute la gloire de Voltaire suffirait à peine pour expier cette erreur de son jugement : mais comment a-t-on pu l'en accuser? lui qui, dans le Temple du Goût, après avoir nommé nos plus grands hommes, caractérise ainsi Boileau d'un seul trait :

Là régnait Despréaux, leur maître en l'art d'écrire.

Lui qui a dit si heureusement:

On put à Despréaux pardonner la satyre;
Il joignit l'art de plaire au malheur de médire.
Le miel que cette abeille avait tiré des fleurs
Pouvait de sa piqûre adoucir les douleurs, etc.

Lui enfin qui humiliait ainsi les Cotins modernes qui se permettent de parler avec irrévérence de ce législateur du goût:

« Il y a encore, à ce que j'entends dire, » quelques beaux-esprits subalternes, qui » passent leur vie dans les cafés, lesquels font, » à la mémoire de M. Despréaux, le même » honneur que les Chapelain faisaient à ses » écrits de son vivant. Ils en disent du mal, » parce qu'ils sentent que si M. Despréaux » les eût connus, il les aurait méprisés autant » qu'ils le méritent ».

Nous devions à Voltaire cette apologie. Les détracteurs de Boileau sont connus. Marmontel s'est mis du nombre, et nous en sommes affligés pour lui. Messieurs Mercier, de Cubières, et quelques écrivains de cette classe l'ont imité: on sent trop que Voltaire ne pouvait rien avoir de commun avec eux.

Malgré le talent supérieur et le génie de

Boileau, il ne fallut pas moins qu'un ordre exprès de Louis XIV, pour le faire admettre à l'Académie. La Bruyère eut comme lui le singulier honneur de n'y entrer qu'à force ouverte. Ces anecdotes mériteraient peu d'être rappelées; mais il faut observer qu'alors l'Académie était encore une distinction.

Cette Académie à laquelle on a reproché tant de choix ridicules et d'exclusions injustes, n'existe plus, ou du moins elle a changé de nom, mais sans changer d'esprit, et sans être à beaucoup près aussi bien composée dans quelques-unes de ses classes, où la disette de talens est humiliante. On a peine à concevoir que, dans le même temps où l'on avait cru devoir abolir toutes les corporations, on ait précisément conservé la plus inutile de toutes et la plus évidemment abusive. Quelle peut être en effet l'utilité d'une corporation de beaux-esprits? Loin de donner le moindre lustre aux hommes infiniment médiocres qu'elle a souvent la complaisance d'adopter, elle ne fait que mettre leur ineptie dans un plus grand jour; et loin de rabaisser les hommes supérieurs qu'elle n'exclut que parce qu'elle redoute leur su-

périorité, elle ne fait que s'avilir en pure perte, en décelant le sentiment de jalousie qui la dirige dans ses préférences. Également incapable d'honorer les grands talens qui n'ont aucun besoin d'elle, et de donner de l'importance aux sots qu'elle favorise, on demande à quoi elle est bonne? La réponse est assez indiquée par la question même, et nous la laissons faire au lecteur.

DESTOUCHES (PHILIPPE NÉRICAULT), de l'Académie française, poète comique, né à Tours en 1680, mort en 1754. Il n'a eu ni la vigueur de style, ni la raison profonde, ni le naturel de Molière, ni même la gaîté de Regnard; mais il était très-supérieur à Boissy son contemporain; il connaissait mieux son art, avait plus étudié ses maîtres, et porté sur les caractères un coup-d'œil plus observateur. Il est souvent un peu froid, mais plein de sens; et le ton de ses ouvrages décèle l'éducation cultivée d'un homme du monde.

On lui reproche cependant d'avoir mal saisi, dans quelques-unes de ses comédies, ce ton que l'orgueil des gens de la cour appelait exclusivement le ton de la bonne com-

pagnie et du grand monde. Le Glorieux, par exemple, paraît souvent grossier, non-seulement envers Lisimon dont il veut épouser la fille, mais envers elle-même, quoiqu'il en soit amoureux; et ceux qui ont de l'usage savent assez que lorsque les personnes d'un certain rang voulaient dire une chose dure, ou même cruelle, c'était toujours avec l'enveloppe la plus polie. Nous convenons qu'en cela Destouches a manqué aux convenances: mais l'esprit n'a plus d'objections contre cette pièce, l'une des meilleures qui ayent paru depuis Molière, quand on entend ces vers si heureusement amenés par une situation qui n'a rien que de vrai:

J'entends. La vanité me déclare à genoux
Qu'un père infortuné n'est pas digne de vous.

Sans cette pièce, et celle du Philosophe marié, qui nous semble son chef-d'œuvre, on pourrait regarder l'auteur comme un des premiers par qui la comédie a dégénéré sur notre scène. Il l'a rendue froide, sous prétexte de l'épurer; et il a été le précurseur de la Chaussée, qui en a fait une bourgeoise sérieuse et triste.

On a de lui pourtant quelques comédies d'intrigue, dont la représentation est agréable; mais il paraît chercher le comique qui venait de lui-même s'offrir à Molière; et son vers est moins facile que celui de Regnard. Il a publié un Recueil d'Epigrammes dénuées de sel, qui prouvent qu'il n'avait pas l'esprit du genre.

DIDEROT (DENIS), né à Langres en 1713, mort à Paris en 1784. C'est un des éditeurs et des principaux coopérateurs du Dictionnaire encyclopédique; et voici l'idée qu'il donne lui-même de ce grand ouvrage:

« Ici, nous sommes boursoufflés, et d'un » volume exorbitant; là, maigres, petits, mes- » quins, secs et décharnés. Dans un endroit, » nous ressemblons à des squelettes, dans un » autre nous avons un air hydropique. Nous » sommes alternativement nains et géans, co- » losses et pygmées; droits, bien faits et pro- » portionnés, bossus, boiteux et contrefaits. » Ajoutez à ces bizarreries celle d'un discours » tantôt abstrait, obscur ou recherché, plus » souvent négligé, traînant et lâche; et vous » comparerez l'ouvrage entier au monstre de

» l'art poétique, ou même à quelque chose » de plus hideux »*.

C'est cependant pour avoir présidé à cette compilation si difforme, que Diderot est principalement connu : car on ne sait guère dans le monde qu'il ait traduit de l'anglais l'Histoire de Grèce de Temple Stanyan, le Dictionnaire universel de Médecine avec Eidons et Toussaint, ni qu'il ait donné des Mémoires sur différens sujets de mathématiques.

Il paraît avoir été plus jaloux de devoir sa célébrité aux belles-lettres qu'aux sciences, du moins si l'on en juge par les éloges fastueux qu'il a faits lui-même de ses prétendues comédies, le Père de Famille, et le Fils Naturel.

C'était une manie bien inconcevable de Diderot, que de vouloir à toute force se faire regarder comme l'inventeur de ce nouveau genre de drames, qu'il appelle Tragédies domestiques. Quand bien même l'invention lui en serait due, il n'eût pas voulu, sans doute, récuser le jugement de Voltaire, qui n'avait

* Voyez dans l'édition *in-fol.* du Dictionnaire encyclopédique, l'article *Encyclopédie*, *page* 641.

accepté le titre de chef et de protecteur du parti philosophique, que sous la condition tacite du plus profond respect de la part de ses vassaux. Or, dans la Liste des Ecrivains du siècle de Louis XIV, Voltaire s'élève contre ce mauvais genre avec plus de mépris encore que dans les vers rapportés ci-dessus à l'article LA CHAUSSÉE. Il y félicite le célèbre Destouches « d'avoir évité cette comédie lan-» goureuse, cette espèce de tragédie bour-» geoise, qui n'est ni tragique ni comique; » monstre né de l'impuissance des auteurs et » de la satiété du public, après les beaux jours » de notre littérature ».

Il serait à souhaiter, comme nous nous rappelons de l'avoir écrit à Voltaire, que Diderot se fût moins passionné pour des idées très-communes; qu'il eût été plus sobre d'annoncer ses réminiscences comme des découvertes; qu'il eût été bien persuadé que, pour être savant, on n'est pas dispensé d'étudier sa langue, et de l'écrire correctement. Il a quelquefois des momens très-lumineux; mais c'est un chaos où la lumière ne brille que par intervalles, ou plutôt on croit voir le combat du bon et du mauvais principe.

On voudrait aussi que le style de cet écrivain fût en général plus exempt d'une certaine emphase désordonnée, espèce de convulsion que la plupart de nos auteurs modernes ont affectée comme un prestige d'éloquence, et qui n'est dans le fond,

Qu'un froid enthousiasme imposant pour les sots.

Nous croyons trouver un exemple bien remarquable de cet enthousiasme glacial, lorsque, dans son Éloge de Richardson, Diderot s'écrie d'une manière si ridiculement hyperbolique: « O Richardson, Richardson, » homme unique à mes yeux, tu feras ma » lecture dans tous les temps. Forcé par des » besoins pressans, si mon ami tombe dans » l'indigence, si la médiocrité de ma fortune » ne suffit pas pour donner à mes enfans les » soins nécessaires à leur éducation, je vendrai » mes livres, mais tu me resteras: tu me resteras » sur le même rayon avec MOYSE, HOMÈRE, » EURIPIDE et SOPHOCLE »! Voyez quelques morceaux non moins bizarrement emphatiques dans les regrets adressés par l'auteur à sa vieille robe de chambre.

Mais ce qui étonne sur-tout dans le style

de cet écrivain, c'est une espèce de jargon apocalyptique qu'il affecte sans cesse, et qui l'a fait appeler, non sans raison, le Lycophron de la philosophie. On peut en juger par cette incroyable citation, tirée mot pour mot de ses Pensées sur l'interprétation de la Nature : « La véritable manière de philoso-» pher serait d'appliquer l'entendement à » l'entendement, l'entendement et l'expé-» rience aux sens, les sens à la nature, la na-» ture à l'investigation des instrumens, les » instrumens à la recherche et à la perfection » des arts, qu'on jetterait au peuple pour lui » apprendre à respecter la philosophie ».

On invite ceux à qui cet amphigouri philosophique ne suffirait pas, à essayer leur pénétration sur cette singulière définition, tirée aussi du même livre : « L'animal (dit l'au-» teur) est un système de molécules organi-» ques qui, par l'impulsion d'une sensation » semblable à un toucher obtus et sourd que » celui qui a créé la matière leur a commu-» niqué, se sont combinées jusqu'à ce que » chacune ait rencontré la place la plus con-» venable à son repos ». Assurément cela s'appelle bien définir une chose obscure par une

chose plus obscure encore; et c'est ce que Boileau nommait très-heureusement du galimatias double.

Veut-on encore quelques exemples de ce style ténébreux? Voyez comment Diderot se fatigue pour obscurcir la notion assez claire de ce qui constitue l'illusion théâtrale: « Cette » illusion, dit-il, dépend des circonstances: » ce sont les circonstances qui la rendent plus » ou moins difficile à produire. Me permet- » tra-t-on de parler un moment la langue des » géomètres? On sait ce qu'ils appellent une » équation. L'illusion est seule d'un côté. C'est » une quantité constante qui est égale à une » somme de termes, les uns positifs, les autres » négatifs, dont le nombre et la combinaison » peuvent varier sans fin, mais dont la valeur » totale est toujours la même. Les termes po- » sitifs représentent les circonstances com- » munes, et les négatifs les circonstances ex- » traordinaires. Il faut qu'elles se rachètent » les unes par les autres ». On le demande de bonne-foi à toutes les classes de lecteurs, les pédans du quinzième siècle auraient-ils mieux embrouillé ce qu'il s'agissait d'éclaircir?

De ce galimatias qui eût étonné Richesource et la Serre, on aurait peine à se douter que le même auteur pût tomber quelquefois dans une afféterie qui rappelle le temps des Précieuses; cependant il en offrirait encore des modèles: mais, pour ne pas épuiser les citations, arrêtons-nous à sa merveilleuse découverte sur la manière dont on doit peindre les femmes. Il conseille à l'écrivain qui en voudra faire son étude, *de tremper sa plume dans les couleurs de l'arc-en-ciel.* Que cela dut paraître charmant aux Aspasies modernes, à qui Voltaire donnait le nom de *Papillons philosophes!* mais qu'il est difficile, en se rappelant de pareilles phrases, de contenir l'éclat de rire prêt à s'échapper!

Tel était pourtant le singulier jargon avec lequel un des coryphées du parti philosophique croyait en imposer à l'Europe savante; et tandis que nos théâtres auraient dû retentir du ridicule d'une philosophie si insensée; tandis qu'il eût été nécessaire d'apprendre aux étrangers que toute la nation n'avait pas trempé dans cette conspiration philosophique contre le sens commun, on fermait la scène au seul homme qui avait eu le courage

de s'élever publiquement contre cet excès de folie.

DORAT (CLAUDE-JOSEPH), né à Paris en 1736, mort en 1780. Esprit léger et agréable, qui semblait s'être assigné à lui-même la place qui lui convenait, en prenant, dans ses petits ouvrages, le ton cavalier d'un petit-maître en littérature. Ce personnage de ruelle peut avoir un succès de caprice dans la société, mais il ne mène pas à la gloire, pour laquelle Dorat, en homme conséquent dans son persifflage, ne cessait de témoigner la plus parfaite indifférence. Ce dédain pour la renommée aurait dû lui faire abjurer tous les genres qui supposent de grandes prétentions: la tragédie, par exemple, à laquelle il semblait qu'il dût renoncer, moins encore à cause de la faiblesse de ses premiers essais *, que pour avoir eu le malheur de lutter sans trop d'avantage contre le Régulus de Pradon. Il est vrai qu'à force de corrections et de petites manœuvres qui n'étaient pas ignorées, le

* Zulica et Théagène, tragédies de Dorat, oubliées depuis long-temps.

Régulus de Dorat, qu'on n'a pas revu depuis, fut accueilli avec assez d'indulgence; mais on ne le regardait pas moins comme un ouvrage très-médiocre, quoique infiniment supérieur à sa tragédie d'Adélaïde de Hongrie, dont il avait puisé le fond dans une source que Pradon lui-même eût dédaignée. Cette source est un mauvais conte de fées, qui a fourni aussi à la Comédie italienne un opéra-comique qui n'eut pas plus de bonheur qu'Adélaïde. Il faut convenir que ce n'était pas dans de pareils contes de Peau-d'âne, que Corneille et Racine allaient puiser des sujets de tragédie.

Aux yeux des vrais connaisseurs, Dorat n'a pas mieux réussi dans le genre de la comédie. La Feinte par amour paraît, à la vérité, lui avoir survécu : c'est le style, ou ce qu'on appelait le jargon de Marivaux, mis en vers assez faciles; mais, ni dans cette pièce, ni dans le Célibataire, ni dans le Malheureux imaginaire, ni dans les Prôneurs, on n'a remarqué aucune scène qui suppose le génie de l'art, aucune profondeur de vues, aucun caractère bien observé. L'auteur, qui manquait sur-tout de naturel, qui semblait même prendre plaisir à s'en écarter, n'est riche qu'en

pour la fécondité du talent. Son poëme sur la Déclamation, dont il avait publié le premier essai en un seul chant, contenait des vers heureux, et aurait pu tenir un rang parmi nos poëmes didactiques, si l'auteur, au lieu de l'étendre et de l'affaiblir, se fût borné à le corriger.

Avec tous ses défauts, que nous n'avons pas exagérés, Dorat a fondé une espèce d'école, et conserve encore quelques élèves. Celui qui a eu le plus de mérite est de Moustier, auteur d'une comédie intitulée le Conciliateur, et qu'une mort prématurée vient d'enlever aux lettres, lorsqu'il commençait à revenir du bel esprit au bon esprit, et à se corriger des faux-brillans qu'il a prodigués dans ses Lettres, mêlées de prose et de vers, sur la Mythologie. Il a été fort regretté de ses amis par la douceur de ses mœurs; et la Littérature elle-même a cru faire une perte, puisqu'en se rapprochant du naturel, il avait cessé de sacrifier au mauvais goût.

Quoique M. de Cubières ait fait à Dorat l'injure de prendre non-seulement sa livrée, mais son nom, en se faisant appeler Dorat-Cubières, nous ne lui ferons pas l'honneur

de le compter parmi ses élèves. Nous ne connaissons rien de plus trivial que la prose et les vers de M. de Cubières, même en y comprenant ceux qu'il a mis sous le nom d'une belle dame pour qui Dorat avait eu la même complaisance, et qui nous donna un jour la preuve la plus convaincante que, loin d'être poète, elle n'avait pas même l'idée de la mesure des vers : mais nous pourrions comprendre dans la classe des imitateurs de Dorat, M. de Guerle, auteur de quelques pièces fugitives agréables, et qui le seraient davantage si l'esprit y était moins recherché. Il en est d'autres encore dont nous pourrons avoir occasion de parler dans le cours de ces Mémoires.

DUBOS (l'abbé JEAN-BAPTISTE), de l'Académie française, né à Beauvais en 1670, mort à Paris en 1742. On doit le joindre à ces excellens esprits qui ont donné, sur les arts, des leçons pleines de goût. Le Traité des Études, de Rollin; les Réflexions sur la Poésie et la Peinture, de l'abbé Dubos; l'Essai sur le Beau, du Père André; les Beaux-Arts réduits à un même principe, de l'abbé Batteux; le

Cours de Belles-Lettres, de l'abbé de Condillac, malgré quelques erreurs où ce dernier est tombé en parlant de poésie, sont des livres qui seront médités utilement par tous les jeunes gens curieux de s'instruire de la théorie des arts. Ces livres ne donnent pas le génie, mais ils peuvent le guider; ils rappellent les vrais principes, même aux écrivains d'un âge mûr; enfin ils éloigneront la barbarie, tant que ceux qui président à l'éducation en rendront la lecture familière à leurs élèves.

Ce fut l'abbé Dubos qui, dans ses Réflexions sur la Poésie et la Peinture, indiqua le premier, comme un choix heureux pour l'Épopée, le sujet de la Henriade. A ses connaissances littéraires, il en joignait de très-profondes sur l'histoire : il a donné celle de la Ligue de Cambrai, qui est très-estimée, et qui renferme une des époques les plus intéressantes de l'Histoire moderne. On sait qu'il s'était formé, contre Venise, une coalition qui semblait la menacer d'une ruine inévitable, et qui se dissipa d'elle-même, sans avoir rempli son objet. Nous en avons vu se former une plus redoutable contre la France, tandis qu'elle était déchirée par des troubles inté-

rieurs non moins dangereux pour elle. Un seul homme, aidé de la valeur de nos armées, sut, par ses victoires et par son génie, rendre non-seulement cette coalition vaine, mais donner à l'Europe une paix sans modèle encore dans l'histoire, par la foule d'intérêts différens qu'elle avait à concilier. Au nom de libérateur de la France, il joignit le nom plus glorieux encore de pacificateur; et comme si tout devait être prodige dans la destinée de ce héros, il a exécuté ces grandes choses à l'âge où la maturité commence à peine pour les autres hommes.

DUCHÉ (Joseph-François), de l'Académie des Inscriptions, né à Paris en 1668, mort en 1704. Le desir de plaire à madame de Maintenon, qui était dévote, et qui avait rendu Louis XIV dévot, lui fit choisir tous les sujets de ses tragédies dans l'Écriture sainte. On connaît peu Jonathas et Débora; mais Absalon, que nous avons vu jouer avec succès dans notre jeunesse, et que les comédiens négligent comme beaucoup d'autres bons ouvrages, a des beautés supérieures aux meilleures tragédies de Campistron, et qui prouvent que

Duché eût pu devenir un des meilleurs élèves de Racine. Son opéra d'Iphigénie en Tauride n'est pas très-inférieur à ceux de Quinault, et sa réputation s'est conservée jusqu'à nos jours.

Notre projet n'est pas de nous étendre sur cette classe d'écrivains, qui n'ont eu que le talent d'imiter plus ou moins heureusement nos grands modèles: mais nous remarquerons ici, que peut-être on n'est point assez frappé de la richesse de la scène française. Il n'appartenait qu'à une nation aussi ingénieuse, aussi passionnée que la nôtre pour les beaux-arts, de voir éclore dans son sein cette foule de tragédies qui, sans avoir le mérite de nos excellentes pièces, fourniraient encore le fonds d'un théâtre très-intéressant, très-varié, digne enfin d'exciter l'émulation de nos rivaux, s'il en est qui puissent nous disputer la gloire des succès dramatiques.

Mais c'est une singularité remarquable, que, malgré notre réputation de gaîté, nous n'ayons pas, à beaucoup près, dans le genre comique, un si grand nombre d'ouvrages du second rang; ils nous serviraient du moins à laisser reposer nos chefs-d'œuvre dont on

abuse, et qui à force d'être représentés, et de l'être mal, finiront peut-être par n'avoir plus de spectateurs. Cette disette de comédies prouve qu'il est plus facile d'imaginer, avec des talens communs, quelques situations pathétiques, que d'exceller dans la bonne plaisanterie. Le peu d'encouragement que l'on accorde aux auteurs comiques, peut être aussi une des causes de cette disette : leur talent doit leur faire des ennemis, et la tragédie n'en fait pas.

DUCIS (Nicolas). On trouve dans la plupart de ses tragédies, des morceaux qui respirent un grand caractère et un génie vraiment tragique. Il a emprunté tous ses sujets à Shakespear, modèle à la vérité dangereux pour les bienséances de l'art, dont il n'avait aucune idée, mais qui, dans son théâtre barbare, a semé des traits d'un naturel précieux, d'une imagination forte, en un mot, de véritables traits de génie; et l'on sent combien de fautes un pareil mérite peut racheter. Séduit par ces beautés originales, M. Ducis paraît avoir voué à Shakespear une admiration

trop exclusive. Ce n'est pas qu'il l'imite en esclave : s'il ne l'égale pas toujours, il le corrige du moins, quelquefois même il l'embellit ; et si les fréquens emprunts qu'il lui fait ne permettent pas de supposer une grande richesse d'invention, il a, dans quelques détails, des traits de maître qui n'appartiennent qu'à lui.

Cependant, comme il était impossible de ne pas s'égarer à la suite d'un pareil guide, la manière de M. Ducis a dû nécessairement se ressentir des défauts de son modèle. L'ordonnance de ses tragédies est en général vicieuse et incohérente : souvent il tombe dans la déclamation, dans l'enflure et dans des fautes de convenance, qui malheureusement n'auront que trop d'imitateurs : il associe enfin à un génie fortement tragique, des inégalités qui le tiendront toujours à une grande distance des maîtres de l'art.

Quoique la forme de ces Mémoires ne nous permette que peu de citations, ce morceau de la tragédie d'Œdipe chez Admète nous paraît caractériser si heureusement la manière de M. Ducis, que nous croyons ne

pouvoir nous dispenser de le rappeler à nos lecteurs.

D'être heureux en naissant l'homme apporte l'envie ;
Mais il n'est point, crois-moi, de bonheur dans la vie.
Il lui faut, d'âge en âge, en changeant de malheur,
Payer le long tribut qu'il doit à la douleur.
Ses premiers jours, peut-être, ont pour lui quelques charmes ;
Mais qu'il connaît bientôt l'infortune et les larmes !
Il meurt dès qu'il respire, il se plaint au berceau :
Tout gémit sur la terre, et tout marche au tombeau.

Ces vers, qu'on ne peut lire sans être ému, respirent, à ce qu'il nous semble, cette douce et profonde mélancolie qui sied si bien au genre, et qui se fait sentir si vivement aux ames passionnées : c'est le véritable accent tragique, et le Théâtre de M. Ducis en fournirait plusieurs exemples.

Consultez d'ailleurs, sur le même poète, ce que nous en avons dit à l'article Marie-Joseph CHÉNIER.

DUCLOS (CHARLES), de l'Académie française, né à Dinant en Bretagne, mort à Paris en 1772. Un seul défaut, qu'il n'eut pas l'attention de réprimer, indisposa long-temps contre lui la plupart des gens de lettres et des

vait se plier aux petites ressources de l'intrigue.

Tout contribuait donc à le faire juger à la rigueur. La souplesse de son esprit, et la facilité avec laquelle il avait su se prêter à des genres entièrement opposés, tels que les romans, les contes de fées, l'histoire, la morale, la poésie et la grammaire, formaient encore un préjugé contre lui. Le vrai génie a rarement cette souplesse; mais elle peut être le partage d'un très-bel esprit, et Duclos en était un. Il prouva même qu'il était quelque chose de mieux. Des observations fines et profondes sur les mœurs, des définitions frappantes par leur précision et par leur justesse, des maximes fortement pensées et rendues avec une énergie qui lui était familière, supposent à la fois un bon esprit, une pénétration et une sagacité rares, un jugement solide et sain, en un mot un assemblage heureux de qualités peu vulgaires, faites pour lui concilier l'estime des connaisseurs les plus difficiles, et pour lui conserver un nom célèbre dans la postérité.

Cette justice que nous lui rendons ici lui aurait été plutôt et plus généralement ren-

due, si par des éloges prématurés et indiscrets, ceux qui s'arrogeaient le droit de distribuer les renommées, n'avaient pas voulu le placer dans la classe des hommes de génie. On peut avoir le talent de définir, d'analyser, d'observer avec finesse, et c'en est assez pour mériter le nom de philosophe; mais ce n'est point là le talent de peindre et d'animer tout, qui rendit La Bruyère si recommandable.

Son livre des Considérations sur les mœurs est, comme nous l'écrivit Voltaire, le livre d'un honnête homme; il pouvait ajouter que c'était l'ouvrage d'un homme de beaucoup d'esprit et d'un très-grand sens; mais nous ne croyons pas que ce soit toujours celui d'un homme de goût. Duclos, pour n'en citer qu'un exemple, s'est permis de dire dans ce livre « que la robe de Nessus agissait en dedans, et qu'au contraire le feu de la robe » de nos moines agit en dehors »: voilà ce que La Bruyère n'eût jamais dit. La Bruyère peignait à grands traits; Duclos peint trop souvent en miniature, et d'une manière froide et recherchée. On trouve d'ailleurs dans ses Considérations et dans ses Mémoires

pour servir à l'histoire des mœurs du dix-huitième siècle, un style trop coupé, trop dogmatique, trop sentencieux, quelquefois obscur à force d'affecter la précision, quelquefois même un peu mêlé de néologisme. Les mêmes défauts se font remarquer dans son histoire de Louis XI : le bel-esprit est plus ou moins compatible avec ces fautes; mais ce ne sont pas celles du génie.

Le meilleur des ouvrages de Duclos, celui du moins dans lequel il nous paraît avoir montré le plus de talent, c'est le roman intitulé les Confessions du Comte de***, il a mis en action dans ce livre ce qui semble un peu trop sec et trop décousu dans ses Considérations sur les mœurs. A l'exception de deux ou trois caractères plus bizarres que vrais, le reste nous a paru tracé de main de maître. Les situations, à la vérité, n'y sont pas aussi développées qu'elles pourraient l'être. L'auteur a négligé les gradations, les nuances; en un mot, ce roman n'est pas assez dramatique; mais l'histoire intéressante de madame de Selves prouve que Duclos savait aussi bien achever qu'esquisser, et qu'il ne lui manquait aucune partie essentielle de son

art. Le principal mérite qui caractérise d'ailleurs cet ouvrage, c'est la vérité des portraits : mérite qui justifie ce que nous avons dit du talent de l'auteur pour bien observer, et qui doit assurer sa réputation.

On conserve dans les recueils de l'Académie des inscriptions, plusieurs dissertations de Duclos, qui sont un témoignage de l'étude approfondie qu'il avait faite de notre histoire. Ses remarques sur la Grammaire de Port-Royal, mêlées de quelques détails minutieux sur la réforme de notre orthographe, méritent d'être méditées. Elles confirment ce que Du Marsais avait déjà prouvé par ses ouvrages, que la Grammaire peut devenir une véritable science ; que la philosophie a présidé plus qu'on ne le croit à l'art de la parole ; et qu'on peut en établir les règles, non sur des décisions de caprice et de fantaisie, mais sur les lois immuables du raisonnement.

Ce serait manquer à la mémoire de Duclos, que de se borner à l'éloge de ses talens. Son austère probité, principe de cette franchise un peu dure qu'on lui reprochait dans la société, sa bienfaisance, ses vertus, lui ont

acquis à l'estime publique des droits plus légitimes encore que le mérite de ses ouvrages. Peu de personnes connaissaient mieux le prix et les devoirs de l'amitié.

Il avait eu le malheur de s'attacher pendant quelque temps à un parti qui prétendait à une considération exclusive, et qui ne négligeait aucun moyen de grossir le nombre de ses prosélytes. Le mot imposant de philosophie, qui devrait si naturellement exclure l'idée de toute cabale et de toute association dangereuse, lui avait inspiré quelque confiance en des écrivains qui, en affectant de mettre ce mot en faveur, semblaient ne s'obliger que plus solennellement à le rendre respectable. Cette secte naissante (car c'en était une) conservait encore quelque apparence de modération, et déguisait avec soin aux yeux du gouvernement et de tous ceux qu'elle avait intérêt de séduire, cet esprit turbulent qu'elle a développé depuis avec une audace si surprenante.

Trop estimable pour être homme de parti, Duclos ne se crut en liaison qu'avec des gens de lettres, à qui l'on ne pouvait reprocher encore que d'avoir insensiblement amené le

public à les regarder comme la portion la plus distinguée de la littérature. Mais lorsque, sous le prétexte de combattre tous les préjugés, cette cabale artificieuse, enhardie par ses premiers succès, eut enfin secoué le joug de toutes les bienséances, Duclos désabusé ne tarda pas à manifester ouvertement son mépris pour elle. On peut en juger par ces paroles remarquables tirées de ses Considérations sur les mœurs. « On déclame » beaucoup depuis un temps contre les pré» jugés ; peut-être en a-t-on trop détruit. Le » préjugé est la loi du commun des hommes. » — Je ne puis me dispenser à ce sujet de blâ» mer les écrivains qui, sous prétexte d'atta» quer la superstition, ce qui serait un motif » louable si l'on s'y renfermait *en philosophe* » *citoyen*, cherchent à sapper les fondemens » de la morale, et donnent atteinte aux liens » de la société ; d'autant plus insensés, qu'il » serait dangereux pour eux-mêmes de faire » des prosélytes. Le funeste effet qu'ils pro» duisent sur les lecteurs, est d'en faire, dans » la jeunesse, de mauvais citoyens, des cri» minels scandaleux, et des malheureux dans » l'âge avancé ; car il y en a peu qui aient

» alors l'avantage d'être assez pervertis pour » être tranquilles. L'empressement avec le- » quel on lit ces sortes d'ouvrages, ne doit » pas flatter les auteurs qui, d'ailleurs, au- » raient du mérite : ils ne doivent pas igno- » rer que les plus misérables écrivains en ce » genre, partagent presque également cet » honneur avec eux. La licence et l'impiété » n'ont jamais, seules, prouvé d'esprit. Les » plus méprisables par ces endroits, peuvent » être lus une fois ; sans leurs excès, on ne les » eût jamais nommés : semblables à ces mal- » heureux que leur état condamnait aux té- » nèbres, et dont le public n'apprend les noms » que par le crime et le supplice ».

Plus loin il ajoute encore : « Il y a des prin- » cipes qu'on ne doit pas même mettre en » question. Il est toujours à craindre que les » vérités les plus évidentes ne contractent, par » la discussion, un air de problême qu'elles ne » doivent jamais avoir ».

Enfin, il prononce ailleurs ce redoutable anathême contre toutes les factions qui se font un coupable honneur de se faire remar- quer, dans la société, par leur licence : « Il » n'y a malheureusement que les fripons qui

» fassent des ligues ; les honnêtes gens se tien-» nent isolés ».

C'est par une suite de la même façon de penser, que, dans ses Confessions du Comte de ***, il avait déjà traité avec tant de mépris ces coteries littéraires, où président des femmes assez enivrées de l'encens que leur prodiguent, en se moquant d'elles, les petits héros de leur société, pour ne pas s'apperce-voir du ridicule qui les assiége par-tout ail-leurs. « Tous ces bureaux de bel-esprit, dit » l'auteur (après avoir peint une de ces fem-» mes), ne servent qu'à dégoûter le génie, ré-» trécir l'esprit, encourager les médiocres, » donner de l'orgueil aux sots, et révolter le » public ».

On doit donc rendre une pleine justice à la mémoire de Duclos, et ne jamais le con-fondre avec ces prétendus philosophes qui se glorifiaient d'avoir fait sa conquête. Il n'est pas de stratagêmes auxquels ils n'aient eu re-cours pour exagérer le nombre de leurs pro-sélytes ; mais ils ont eu la douleur de se voir désavouer par ceux mêmes qui avaient paru quelque temps se ranger de leur parti. Rous-seau, qui avait bien connu cette secte, n'en

l'heureuse idée de ses Lettres Persannes, ne prouve pas moins que son Théâtre, la finesse et la sagacité avec lesquelles il observait les hommes.

Il associa, dans quelques pièces, ses talens à ceux de Regnard; mais ils se divisèrent ensuite, et se disputèrent même l'excellente comédie du Joueur. Dufresny a fait voir, par d'autres comédies, qu'il était digne en effet de partager la gloire de son rival.

Son vers est moins facile, mais son style est plus pur que celui de Regnard. On trouve, dans toutes ses pièces, des scènes heureuses, et même des traits d'un génie vraiment appelé au genre comique; mais il a moins de gaîté que de finesse. On peut croire qu'il eût mérité une réputation encore plus distinguée, si le goût de la dissipation et des plaisirs n'eût étouffé en lui l'amour du travail. L'Esprit de contradiction passe pour le plus régulier de ses ouvrages : c'est une bagatelle charmante, à laquelle le temps n'a rien fait perdre de sa grace. Les comédiens ont grand tort de négliger, comme ils le font, le Théâtre de Dufresny. Ils ne jouent plus ni le Double Veuvage, ni la Réconciliation normande, ni

le Mariage fait et rompu; et l'on ne se souvient pas de leur avoir vu remettre le Faux sincère, dont le principal personnage ressemble à tant de monde, qui réussit dans sa nouveauté, et qui, avec de légères corrections, enrichirait la scène d'un caractère de plus. Enfin, ils négligent aussi le Jaloux honteux de l'être; pièce très-piquante, que Collé avait pris la peine de corriger, et qu'il regardait comme une des meilleures de l'auteur. *Voyez* ce que nous avons dit, à l'article DAMPIERRE, de cette insouciance coupable des comédiens, et de la dégradation dont le théâtre est menacé.

Dufresny ne fut point de l'Académie française.

DUSSAUX (JEAN), de l'Académie des Inscriptions, né à Chartres en 1728, mort à Paris en 1799.

Personne n'a décrit avec plus de force les funestes emportemens de la passion du jeu, et les dangers qui en résultent, et pour l'état, et pour les citoyens. Ceux que son livre ne corrigera pas, non-seulement seraient faiblement émus de la comédie du Joueur, mais

ne le seraient pas même assez du spectacle atroce de Béverley.

On doit au même écrivain une traduction de Juvénal, très-supérieure à toutes celles qui l'ont précédée, et qu'on ne pourra surpasser que difficilement.

Dans un écrit, intitulé Mes rapports avec Jean-Jacques Rousseau, il a donné, sur le caractère de cet homme vraiment bizarre, des idées très-justes, et capables d'affaiblir un peu l'excès d'enthousiasme qui subsiste encore dans quelques ames trop prévenues en faveur de ce philosophe, qui eut de grands talens, mais des faiblesses plus grandes encore, et dont il est impossible d'estimer beaucoup la personne, même en admirant ce qui est très-beau, et quelquefois sublime dans ses ouvrages.

Dussaux fut un homme d'une bonté, d'une probité et d'un désintéressement très-rares dans un siècle corrompu. Il pensa être la victime de nos orages révolutionnaires, après une longue captivité qui avança le terme de sa carrière.

Marie-Jeanne Lieutau, sa veuve, avec laquelle il vécut long-temps dans la plus tendre

union, a publié, sur sa vie, des Mémoires qu'on ne peut lire sans le plus vif intérêt. On aime à voir, dans ces Mémoires, la vertu qui rend hommage à la vertu; et s'il est un genre d'ouvrage qui puisse honorer véritablement une femme, nous n'en connaissons aucun qui nous ait inspiré plus de respect pour son auteur.

E.

ESMÉNARD (N.). On ne peut encore déterminer avec justice le rang que cet écrivain pourra tenir un jour dans la Littérature. Jusqu'à présent on ne connaît de lui que quelques pièces fugitives et des fragmens d'un poëme sur la Navigation, qui annoncent du talent: mais il s'est permis, lorsqu'il travaillait au Mercure de France, des critiques imprudentes qui, d'ailleurs, n'annoncent pas un homme de goût. L'exemple de M. de Laharpe, qui s'est attiré une foule d'ennemis, doit effrayer tous les jeunes gens qui, avant que d'avoir fait des preuves suffisantes, se livrent inconsidérément à la manie de juger.

ESPAGNAC (JEAN-BAPTISTE-JOSEPH DE SAHUGUET, baron D'), lieutenant-général des armées et gouverneur des Invalides, né à Brive-la-Gaillarde en 1713, mort en 1783. Il est du petit nombre de guerriers célèbres qui se sont distingués non-seulement dans les armées, mais qui ont écrit sur l'art de la guerre. Tels ont été les Feuquières, les Folard, et le maréchal de Saxe lui-même, dont le baron d'Espagnac a donné l'histoire, après avoir ajouté deux volumes de supplément à l'ouvrage que ce héros avait intitulé *Mes rêveries.*

Il est beau d'unir ainsi à la gloire des armes celle de perfectionner l'art de vaincre par des écrits qui peuvent y contribuer; et s'il était permis de comparer de petites choses aux grandes, on pourrait, sous quelques rapports, appliquer au baron d'Espagnac ce qu'on a dit de César : *Eodem animo scripsit quo bellavit.* Tous ses ouvrages prouvent l'expérience et les talens d'un homme que le maréchal de Saxe avait jugé digne de sa confiance.

Un des fils de ce brave officier, connu d'abord dans le monde et dans les lettres sous

le nom de l'abbé d'Espagnac, avait obtenu, en 1775, l'*accessit* du prix décerné par l'Académie française à l'Éloge de Catinat, et avait publié, quelques années après, des Réflexions sur l'abbé Suger et sur son siècle : mais dans le temps où M. de Calonne fut appelé au ministère de nos finances, la faveur dont il jouissait auprès de ce ministre, alluma en lui cette soif de richesses qui devint immodérée à l'époque de la révolution. Chargé, à cette fatale époque, des principales fournitures de nos armées, il y fit une fortune immense, qui le conduisit à l'échafaud en 1794.

En continuant de cultiver les lettres, dans lesquelles il n'eût jamais obtenu des succès assez brillans pour exciter la jalousie des tyrans qui régnaient alors, il eût échappé à cette cruelle destinée, et sa vie eût été plus heureuse.

F.

FABRE D'ÉGLANTINE (N.), né en 1755, décapité à Paris en 1794, comme prévenu d'avoir falsifié un décret de la convention, mais jugé illégalement par un tribunal qui

fit périr une foule d'innocens pendant l'anarchie qui régnait alors, et qui n'a laissé qu'un affreux souvenir.

Après avoir parlé de Molière, de Regnard, de Destouches, de la Chaussée, des auteurs de la Métromanie et du Méchant, enfin du très-petit nombre d'écrivains dont les noms, quoique placés à la suite de tant d'hommes célèbres, ne sont pas demeurés sans gloire sur la scène comique, il est triste sans doute d'être forcés de descendre à Fabre d'Églantine. Mais ce qui nous paraîtrait plus triste pour nos lecteurs, et plus pénible pour nous, ce serait d'employer, à l'exemple de M. Laharpe, près de 80 pages à parler d'un homme à qui nous n'accordons à regret quelques lignes, que parce qu'il est parvenu, dans un temps qu'on voudrait oublier, à usurper sur nos théâtres une apparence de réputation qu'il conserve encore.

Au reste l'abus, que nous reprochons ici à M. de Laharpe, n'est pas, à beaucoup près, le seul du même genre qu'il se soit permis dans son Cours de Littérature. Qui le croirait? Ce n'est ni Homère, ni Cicéron, ni Virgile, ni les grands hommes des siècles de

Léon x et de Louis xiv, qui lui ont fourni ses plus longs articles; ce sont, au contraire, les fondateurs de l'Opéra comique, et après eux Fabre d'Églantine et Beaumarchais. En rapprochant, comme il l'a fait, les noms de ces deux écrivains, nous ne serons pas assez injustes pour ne pas convenir avec lui de l'extrême supériorité de Beaumarchais. Quoiqu'avec un esprit naturel peu commun, il n'ait fait aucun ouvrage que le bon goût puisse avouer complettement, il n'était pas moins, dans la société, très-aimable et très-séduisant; mais rien ne justifie l'espace démesuré qu'il occupe dans un ouvrage consacré aux lettres. Les détails de sa vie privée, dont M. de Laharpe a surchargé son article, qui remplit, à lui seul, près de la moitié d'un volume, peuvent être encore de quelque intérêt pour ceux qui l'ont connu; mais on imagine aisément de quelle indifférence ils seront pour la postérité.

Revenons enfin, en nous faisant violence, à Fabre d'Églantine. De prétendues comédies faites, tout au plus, pour ces théâtres de licence et de mauvais goût dont, pour l'intérêt de l'art et des mœurs, on aurait dû

purger depuis long-temps la capitale, le Présomptueux, l'Intrigue épistolaire, etc., etc., furent ses premiers essais dramatiques. Jamais plus de mots impropres, plus de constructions vicieuses, plus de barbarismes, n'avaient outragé la langue; et malheureusement Fabre d'Églantine s'obstinait à écrire en vers, sans se douter que des vers détestables paraissent encore infiniment au-dessous de la prose la plus déguenillée.

Cependant, d'après une opinion paradoxale du Philosophe de Genève, chez qui l'on en trouve un peu trop du même genre, il crut avoir découvert, dans le personnage de Philinte, que Molière a donné pour contraste à son personnage du Misanthrope, le modèle d'un parfait égoïste, ce qui n'avait été nullement dans l'intention de Molière; et d'après cette idée fausse, et qui ne lui appartenait pas, il se pénétra néanmoins assez fortement du caractère de l'égoïste, pour tenter de le mettre sur la scène. Une inspiration heureuse (car il faut être juste) et la seule qu'il ait eue de sa vie, lui fit sentir qu'il ne pouvait mieux terminer sa pièce qu'en y représentant l'égoïste puni par une consé-

quence naturelle de ses principes, et par son égoïsme même. Cette idée vraiment morale fit une impression d'autant plus vive sur les spectateurs en faveur de son dénoûment, qu'on était loin de l'attendre d'un homme qui, pour ne rien dire de plus, n'avait jamais annoncé dans sa conduite aucune espèce de moralité. Le seul mérite de cette conception lui fit pardonner, non-seulement l'ennui de plusieurs scènes, mais des fautes de langue sans nombre, moins apperçues à la représentation qu'à la lecture, et qui le relèguent nécessairement dans la classe des écrivains les plus décriés.

Mais ce que la postérité (si toutefois elle entend parler de lui) aura plus de peine à lui pardonner, c'est d'avoir, par une sorte de profanation, associé son nom à celui de Molière, dans le titre de sa pièce *, et d'avoir osé reproduire, dans la pièce même, les noms des personnages du Misanthrope, c'est-à-dire d'un des chefs-d'œuvre de la scène.

D'autres auteurs avant lui étaient tombés

* Il a osé l'intituler le Philinte de Molière, ou la Suite du Misanthrope.

dans ce ridicule. Dorat s'était permis d'intituler une de ses comédies *les Nouveaux Tartuffes;* Beaumarchais, dans sa *Mère coupable*, en faisant, dans le nom de *Beggearss*, l'un de ses personnages, l'anagramme du nom de *Bergasse* qui, dans une cause célèbre, avait plaidé avec beaucoup d'éclat contre lui, se permit aussi de l'appeler l'*Autre Tartuffe.* Mais l'auteur de quelques comédies très-récentes, et déjà parfaitement oubliées, a porté beaucoup plus loin ce même ridicule. Il s'est logé long-temps dans la rue de Molière; il a le portrait de Molière en médaillon, en bague, et sur sa boîte. Il a refait le Dépit amoureux de Molière; il annonçait depuis plusieurs années, sans trouver de libraire, le Commentaire de Molière; il s'est même fait nommer sur quelques affiches de spectacles, dans les provinces, le successeur de Molière *. Nous l'avons vu, ce qui s'appelle vu, de nos propres yeux vu; et ces messieurs ne se sont jamais doutés du grand intérêt qu'ils auraient, pour paraître quel-

* Celui que les affiches désignaient ainsi était M. de Caïlhava.

que chose, de faire oublier, s'ils le pouvaient, jusqu'au nom de ce grand homme. Mais terminons l'article de d'Églantine en disant un mot de sa comédie posthume, intitulée les Précepteurs.

Dans cette pièce plus vicieuse encore par le style qu'aucune des précédentes, il avait conçu le projet insensé de mettre en action le système d'éducation que Rousseau a développé dans son Émile, et il prouva qu'il n'avait pas compris un mot de la doctrine de ce philosophe : doctrine trop évidemment au-dessus de sa portée. Son Jeune Alexis, dont il a cru faire un Émile, n'est qu'un enfant très-mal élevé, livré sans aucun frein aux caprices de la nature, et qui n'étonnerait personne si, d'après quelques traits de sa conduite, et les prétendus principes de son gouverneur, il finissait par devenir un bandit, ou même un voleur de grand chemin. M. de Laharpe, à qui nous renvoyons ceux qui auraient assez de temps à perdre pour être curieux de connaître à fond cette pièce, l'appelle un *Chef-d'œuvre unique en bêtise.* Le mot est dur, mais il emploie à prouver qu'il est le mot propre, plus de

soixante pages d'analyse. Pour nous, si à la honte de notre siècle, cette misérable production n'eût pas été vantée, dans quelques écrits du temps, comme un ouvrage philosophique, et si nous n'eussions pas été témoins des applaudissemens qu'elle reçut à ce théâtre qui n'est plus à la vérité celui de Molière, quoiqu'on y représente encore ses chefs-d'œuvre, mais qui ne devait pas s'attendre à l'excès d'avilissement où il est tombé, nous n'eussions jamais parlé, dans ces Mémoires, d'une pièce qui n'était pas faite pour y trouver place, et qui ne se serait pas même offerte à notre souvenir. S'il était permis d'espérer que du sein de ces décombres et de ces ruines, on verra renaître un jour le véritable esprit des lettres, et qu'il reprendra quelque faveur chez une nation qui a perdu jusqu'à la trace de son ancienne gloire, combien nos neveux n'auraient-ils pas à rougir pour nous, d'avoir pu non-seulement tolérer, mais applaudir de pareilles rapsodies, à une époque si voisine encore du beau siècle de Louis XIV!

FAGAN (CHRISTOPHE-BARTHÉLEMY DE LUGNY), né à Paris en 1702, mort en 1755.

On a imprimé son Théâtre en quatre volumes; et en cela, les éditeurs ne se sont pas montrés soigneux de sa réputation. Si l'on n'eût imprimé que la Pupille, l'Étourderie, le Rendez-vous, et, par faveur, l'Inquiet et les Originaux seulement, ces petites pièces auraient formé un volume agréable: mais, quoique Fagan eût du naturel, il a trop souvent écrit par besoin. Il eût mérité un bienfaiteur qui se fût honoré lui-même en lui procurant un loisir qui l'eût mis à portée de travailler plus sévèrement et avec plus d'avantage pour sa gloire. Les auteurs comiques se rebutent plus facilement que les autres, s'ils viennent à manquer d'encouragement.

Fagan n'a fait que de petits ouvrages, et il nous paraît avoir excédé la mesure de son talent, toutes les fois qu'il ne s'est pas réduit à des sujets d'un acte : nous trouvons cependant qu'il a été jugé avec plus de légèreté que de justice par M. de Laharpe, à qui deux essais très-faibles dans le genre comique n'ont pas donné le droit d'être si difficile.

FALCONNET (ÉTIENNE), sculpteur célèbre. Il serait étranger à ces Mémoires comme

artiste, quelque réputation qu'il ait méritée par ses savans ouvrages ; mais il a publié des Œuvres diverses concernant les arts, qui ne lui font pas moins d'honneur que ses plus belles statues.

Dans une dispute sur le sens de quelques passages de Pline, élevée entre M. Falconnet et quelques gens de lettres, ces derniers avaient pris un ton de hauteur que des hommes vraiment supérieurs ne prendront jamais avec un artiste de son mérite. Il leur fit sentir vivement le ridicule de parler des arts sans les connaître ; non-seulement il ne leur fit grace d'aucune bévue, mais il ne dissimula pas celles de Pline, et il étonna par le nombre et par la justesse de ses observations, ceux qui le croyaient étranger à la Littérature. Falconnet leur prouva qu'il était digne à-la-fois de lutter avec eux, et capable de les instruire. Admirateur éclairé des anciens, dispensé par conséquent, à leur égard, d'un culte aveugle et superstitieux, il crut ne devoir de respect qu'à la vérité ; et nous sommes forcés de convenir, après l'avoir lu très-attentivement, qu'il nous a presque toujours fait adopter ses idées. Quand aux sentimens

d'une ame libre et fière, on réunit l'avantage de penser aussi fortement que Falconnet, et de combattre d'ailleurs sur son propre terrein, c'est acquérir de nouveaux droits à l'estime publique, que de savoir, dans l'occasion, soutenir la dignité de son caractère.

On sait qu'indépendamment de ses ouvrages connus en France, il a enrichi Pétersbourg d'un monument immortel érigé à la mémoire de Pierre-le-Grand. Nous ne connaissons ce vaste monument que par un très-beau dessin qui nous a frappés d'admiration: mais M. Lévesque, qui a vu le monument même, et dont le témoignage est appuyé sur une grande habitude des arts, atteste que c'est véritablement le héros du Nord qui revit en bronze sur un cheval de bronze animé. La tête de Pierre-le-Grand est l'ouvrage de mademoiselle Collot, élève de Falconnet, et depuis devenue sa bru. C'est, à ce que nous croyons, la seule femme qui, du moins en France, ait cultivé l'art de la sculpture. Nous avons vu d'elle des morceaux, qui prouvent qu'elle était digne d'associer ses travaux à ceux de nos plus célèbres artistes; et les per-

sonnes qui ont l'honneur de la connaître, savent qu'elle réunit à ce talent distingué, les qualités les plus essentielles et les plus aimables.

FAVART (CHARLES-SIMON), né à Paris en 1710, mort en 1793. Quoique par sa petite pièce de l'Anglais à Bordeaux, représentée au Théâtre français, à l'occasion de la paix de 1763, et sur-tout par celle de Soliman II, ou les Trois Sultanes, Favart ait prouvé qu'il eût pu s'élever jusqu'au genre de la comédie, c'est principalement pour le théâtre de l'Opéra-comique qu'il a travaillé, et sa Chercheuse d'esprit a été regardée long-temps comme le modèle de ce genre d'ouvrages. Le naturel, la délicatesse, la grace, le sentiment même, se trouvent souvent réunis dans ses pièces, et c'est par lui que l'Opéra-comique était devenu un spectacle que la décence et le goût pouvaient avouer. Soit à lui seul, soit en société avec Panard, Collé et Laujon, tous renommés par l'agrément, la variété et la gaîté piquante de leurs chansons, il a donné à ce théâtre plus de soixante pièces, et presque toutes ont réussi. C'est un sujet d'éloge sans

doute, qu'il faut pourtant ne pas exagérer, et qui ne doit pas tenir trop de place dans un Cours de Littérature : mais ceux qui savent de quel prix est l'amusement dans les grandes villes, jugeront du degré d'estime que peut mériter une pareille fécondité.

FÉNÉLON (François de Salignac de La Motte de), archevêque de Cambray, de l'Académie française, né au château de Fénélon, en Périgord, mort à Cambrai en 1715. Le Racine de la prose par son immortel ouvrage de Télémaque, qu'il composa pour l'éducation de M. le duc de Bourgogne, dont il était précepteur. Jamais homme ne fut plus digne que l'archevêque de Cambray de présider à l'éducation d'un prince. Il avait trouvé dans son propre cœur, le modèle de cette morale douce et pure que son Télémaque respire. On voit dans cet ouvrage, unique en son genre, qui se refuse au nom de roman, et qu'on ne peut cependant regarder comme un poëme, combien Fénélon était nourri des beautés simples et nobles d'Homère et de Virgile.

Sa philosophie n'est point ce pédantisme

sec et aride qui flétrit le cœur de l'homme, en lui exagérant sans cesse sa perversité ou ses infortunes; mais c'est la sagesse même qui, sous des images riantes, insinue doucement ses maximes, et persuade en se faisant aimer.

Fénélon eut le malheur de tomber dans la disgrace de Louis XIV, et madame de Maintenon, qui abandonnait tous ses amis, et qui depuis abandonna Racine lui-même, n'eut pas le courage de le défendre. La vanité de Louis fut offensée de quelques applications secrètes qu'elle se fit intérieurement, ou qu'elle apprit qu'on lui faisait de différens passages du Télémaque. Ce monarque accoutumé, par la prospérité de son règne, à voir tout fléchir sous sa volonté absolue, n'aimait pas, dans Fénélon, ce caractère de modération, de douceur, d'humanité, de tolérance, qui semblait, en quelque sorte, lui reprocher l'orgueil de son administration. Ce fut la source des persécutions cachées qu'éprouva ce grand homme; mais sa mémoire en est vengée par un sentiment plus flatteur encore que celui de l'admiration, par une espèce d'hommage du cœur qui ne se partage qu'entre La Fontaine et lui.

Son extrême sensibilité l'entraîna dans une erreur qu'on pourrait appeler respectable, si quelque erreur pouvait l'être. Il voulait que, sans aucun motif, ni d'espérance ni de crainte, on aimât Dieu pour lui-même. Il répandit cette opinion dans un livre mystique, intitulé les Maximes des Saints. Bossuet s'éleva avec force contre un sentiment qui lui parut tenir aux chimères du quiétisme; mais il mit dans cette dispute, toute l'amertume d'un zèle excité peut-être par un secret mouvement de jalousie. Fénélon n'opposa à cet emportement que de la douceur et de la modération. Bossuet fut vainqueur à Rome: le livre des Maximes fut condamné; mais Fénélon, en se rétractant lui-même publiquement, remporta, par une soumission si rare, un triomphe plus honorable que celui de son impétueux adversaire. L'un et l'autre étaient dignes de s'estimer: tous deux, mais dans un genre différent, furent les hommes les plus éloquens de leur siècle. Rien ne les caractérise mieux peut-être que ce mot de la reine, femme de Louis XV: « M. de Bossuet, » disait-elle, prouve la religion, M. de Féné- » lon la fait aimer ».

On a fait à Voltaire une espèce de crime d'avoir, par un couplet de chanson qu'il attribue à ce vertueux prélat, essayé de prouver que sa foi religieuse s'était affaiblie dans ses dernières années. Sa maligne intention eût été mieux servie par un long passage d'une Lettre sur l'Écriture sainte, adressée bien véritablement par Fénélon à l'évêque d'Arras; passage d'une toute autre importance qu'une chanson, et dont il était bien plus facile d'abuser. Il nous a paru trop curieux pour ne pas le transcrire, du moins en partie, mais sans en tirer aucune conséquence. On y verra que Fénélon ne cherchait pas à se dissimuler les objections des incrédules; que même il ne se permettait pas de les affaiblir; et que, par conséquent, sa foi n'en avait que plus de mérite.

« J'ai vu, dit-il, des gens tentés de croire » qu'on les amusait par des contes d'enfans, » quand on leur faisait lire les endroits de » l'Écriture où il est dit que le serpent parla » à Eve pour la séduire, qu'une ânesse parla » au prophète Balaam, et que Nabuchodo- » nosor paissait l'herbe comme les bêtes. — » J'ai vu un homme d'esprit qui était indigné

» de voir le peuple qui se vantait d'être con-
» duit par la main de Dieu, sortir de l'Égypte
» après y avoir enlevé les richesses des Égyp-
» tiens, se révolter, dans le désert, contre
» Moïse, adorer un veau d'or, et enfin n'em-
» ployer cette mission céleste, qu'à s'emparer
» des terres des peuples voisins, et qu'à les
» massacrer pour occuper leur place, sans
» être moins corrompus qu'eux. — J'en ai vu
» d'autres qui étaient scandalisés de David,
» parce qu'il recommanda en mourant, à son
» fils, de faire la vengeance qu'il n'avait pas
» faite durant sa vie. Il faut avouer que le
» commun des hommes, dont l'esprit n'est
» pas assez subjugué par l'autorité des saints
» livres, est surpris de voir les prophètes
» commettre je ne sais combien d'actions qui
» paraissent indécentes et insensées. — Quand
» on n'est pas accoutumé à ces profonds mys-
» tères, n'est-on pas étonné de voir Abraham
» qui veut égorger son fils unique, quoique
» Dieu le lui ait donné par miracle, en lui
» promettant que la postérité de cet enfant
» sera la bénédiction de l'univers? On ne l'est
» pas moins de voir Osée chercher, par l'or-
» dre de Dieu, la femme qu'il prend. Les

» hommes indociles et corrompus s'étonnent » de ce qu'on leur propose, pour modèle de » patience, Job qui maudit le jour de sa nais- » sance, qui se vante de n'avoir jamais mé- » rité la peine qu'il souffre, et qui paraît, » dans l'excès de sa peine, murmurer contre » Dieu même, après avoir rejeté la consola- » tion que ses amis veulent lui donner, en » l'exhortant à se reconnaître pécheur. Rien » n'est plus difficile que d'expliquer comment » Judith, que le saint esprit nous fait admi- » rer, a pu aller trouver Holopherne. Elle » l'excite au mal, disent les libertins; elle le » trompe, elle l'assassine. Il n'y a dans tout le » Cantique des Cantiques, aucun mot ni de » Dieu ni de la vertu; la lettre n'y présente » qu'un amour sensuel, qui peut faire les plus » dangereuses impressions, à moins qu'on » n'ait le cœur bien purifié. — Si on ne s'ar- » rêtait qu'à la seule lettre de l'Ecclésiaste, » on serait tenté de croire que c'est le raison- » nement d'un impie, qui compte que tout » est vanité sous le soleil, parce que l'homme » meurt tout entier comme les bêtes ».

Fénélon passe ensuite de l'Ancien Testament au Nouveau, y remarque à-peu-près

des choses aussi extraordinaires, des contradictions non moins apparentes, et finit par cette conclusion remarquable qu'il adresse à l'évêque d'Arras : « Il faut avouer que si un » livre de piété, tel que l'Imitation de Jésus-» Christ, ou le Combat spirituel, ou le Guide » des Pécheurs, contenait la centième partie » des difficultés qu'on trouve dans l'Écriture, » vous croiriez en devoir défendre la lecture » dans votre diocèse ».

On sent avec quel plaisir Voltaire se serait arrêté sur les aveux d'un prélat aussi éclairé, et combien il en aurait appuyé l'anecdote, vraie ou fausse, de la chanson. Pour nous, pleins de respect pour la mémoire du vertueux Fénélon, nous n'y voyons que sa candeur, et l'exemple qu'il donne de captiver son entendement sous le joug de la Foi.

FLÉCHIER (Esprit), évêque de Nîmes, né à Pernes en 1632, mort en 1710. Il y a moins d'éloquence et de génie dans ses Oraisons funèbres que dans celles de Bossuet; mais son élocution est plus brillante, et personne n'a montré plus d'esprit, sans qu'on

puisse lui en reprocher l'abus. Ceux qui ont la manie des parallèles, et qui l'ont appelé le Racine de la chaire, se sont trompés. Racine avait sans doute plus de goût et d'élégance que Corneille; mais il ne lui était inférieur ni en éloquence ni en génie. Il ne s'agit pas de les comparer l'un à l'autre, comme on s'est obstiné si long-temps à le faire sans aucune utilité : le génie qu'ils avaient tous deux à un très-haut degré, était trop différent pour être l'objet d'une comparaison bien motivée. Il est des gens qui préfèreront toujours Corneille; d'autres, en aussi grand nombre, préfèreront Racine : tous auront raison d'après leur manière de sentir; et c'est l'occasion d'appliquer le proverbe, qu'il ne faut disputer ni des goûts ni des couleurs.

FLEURY (l'abbé CLAUDE), de l'Académie française, né à Paris en 1640, mort en 1723, sous-précepteur du duc de Bourgogne, et depuis confesseur de Louis XV. Il ne connut, dans ces places délicates, ni l'ambition ni l'intrigue. La cour vit avec surprise un homme, qui pouvait parvenir à toutes les dignités de son état, se borner au prieuré d'Argenteuil,

et donner ce rare exemple de désintéressement et de modestie.

On desirerait, dans son Histoire ecclésiastique, plus de philosophie, une critique plus exacte et des recherches plus profondes. Elle peut être surpassée, mais ses Discours préliminaires ne le seront pas. Le livre qu'il a donné, sous le titre de Mœurs des Israélites, est une excellente réponse faite d'avance à toutes les imputations odieuses dont on affecte aujourd'hui de charger le peuple juif, comme si aucun peuple pouvait être véritablement méprisable aux yeux d'une philosophie éclairée et impartiale.

FLORIAN (JEAN-PIERRE CLARIS DE), né au château de Florian, en Languedoc, en 1755, mort en 1794. Une naïveté piquante, presque étrangère à nos mœurs actuelles, une sensibilité douce, une imagination riante, enfin la délicatesse et la grace, forment le caractère de cet agréable écrivain, qui essaya son talent dans le genre des Pastorales.

Quoique ce genre dût avoir peu d'attraits pour un siècle accoutumé à toutes les jouissances du luxe, et par conséquent assez dé-

pravé pour ne plus sentir le prix, ni de la simplicité champêtre, ni de la belle nature; la Galatée de Florian, imitée de l'espagnol, mais que Cervantès avait laissée imparfaite, fut assez bien accueillie pour engager l'auteur à travailler d'après lui-même; et son Estelle eut plus de succès encore, et le méritait.

Florian n'était appelé qu'à de petits ouvrages. Il donna successivement des Nouvelles, des Contes, des Fables, et quelques pièces fugitives en vers, dont quelques-unes furent couronnées par l'Académie. Si ces différens ouvrages n'annonçaient, en aucun genre, un homme supérieur, tous prouvaient un esprit aimable, et qui savait allier dans son style, à beaucoup de naturel, une facilité élégante et souvent gracieuse : mais lorsqu'il voulut franchir ces limites, et lutter imprudemment avec Télémaque dans le roman de Numa, qui contient pourtant quelques détails agréables, le public lui fit sentir que son talent ne lui permettait de tenter, ni des sujets qui eussent exigé de grandes vues, ni même des ouvrages de longue haleine.

C'est la loi qu'il s'était imposée lui-même

dans de petites comédies qu'il sut rendre, non-seulement très-piquantes, mais originales, en donnant à un personnage de pur caprice, et qu'on eût pu croire épuisé au théâtre, une physionomie toute nouvelle. Il a fait du personnage d'Arlequin le héros de trois pièces. Amant dans l'une, époux dans l'autre, père enfin dans la troisième, il lui donna, dans chacun de ces états, un charme de vérité qui ne pouvait manquer de plaire, et qui ramena, pendant quelques années, l'affluence publique à la scène qu'on nommait italienne.

Ce personnage qu'il eut le mérite de créer, n'était plus, comme il le dit lui-même, un bouffon; ce n'était pas non plus un personnage sérieux, mais un grand enfant; il en avait la douceur, l'ingénuité, la grace; et les développemens que prenait son caractère dans les trois différentes situations où l'auteur l'avait placé, étant toujours parfaitement d'accord avec le modèle qu'il en avait conçu, c'était toujours la nature, et la nature la plus vraie.

On doit sentir cependant, et Florian l'avoue lui-même, que de pareilles pièces ne

lui permettaient pas de grandes intentions. Il n'aspirait point à corriger les hommes en attaquant leurs vices ; il ne voulait (et nous empruntons ses propres paroles) que les exciter à la vertu en leur rappelant combien elle est aimable, et combien elle donne de vrais plaisirs. « Ma principale intention, dit-il, » fut de présenter le tableau de ces vertus fa- » milières, de ces vertus de tous les jours, les » plus utiles peut-être, et les plus nécessaires » au bonheur : car ce ne sont pas les grands » préceptes de la morale et de la philosophie » que l'on trouve à mettre en pratique le plus » souvent. On est rarement dans le cas de sa- » crifier à son devoir, à sa patrie, à l'hon- » neur, son repos, sa fortune, sa vie ; mais » on est obligé à tous les instans d'être un bon » fils, un bon époux, un bon père ». Ce but est très-louable, et l'auteur nous paraît l'avoir très-heureusement rempli. Il s'est fait par le sentiment un genre à part dans ces petites pièces, à-peu-près comme Saint-Foix s'en était fait un par les tableaux gracieux qu'il a mis sur la scène dans de petites comédies plus riches d'imagination, mais qui ne portent pas au cœur des émotions si douces.

Florian avait traduit le roman de Don Quichotte. Sa traduction plus agréable et plus élégante que l'ancienne, mais qu'il s'occupait encore à perfectionner, n'a paru que depuis sa mort.

FONTANES (Louis), écrivain d'un talent très-distingué en vers et en prose. S'il n'a pas encore toute la célébrité qu'il mérite, et qu'il obtiendra; s'il est, par exemple, moins généralement connu que certains auteurs que nous nous abstenons de nommer, et auxquels nous sommes loin de le croire inférieur, c'est qu'il n'a pas consacré, comme eux, ses premières veilles à la carrière du théâtre. On sait combien, même avec des succès médiocres, cette carrière conduit plus rapidement que toute autre, à une réputation qui n'a pas toujours autant de solidité que d'éclat. M. Fontanes, d'ailleurs, ne s'est pas encore occupé de former un recueil de ses différens ouvrages : du moins ne connaissons-nous aucune édition qui les rassemble.

Il débuta par une traduction en vers de l'Essai sur l'Homme de Pope, traduction que nous promet aussi M. l'abbé De Lille, et qui

pourra donner lieu à une comparaison dont nous ne préjugeons pas le résultat. La traduction qu'en avait faite avant eux l'abbé Duresnel, paraît en général moins fidelle, moins précise, et d'un style plus faible que celle de M. Fontanes; mais il nous semble que ce dernier, à force de vouloir atteindre à la précision du poète anglais, est tombé quelquefois dans la sécheresse: défaut dont l'original n'est pas exempt, et qui peut tenir aussi à la nature un peu métaphysique du sujet. Quoi qu'il en soit, il nous a paru moins sensible dans la traduction de l'abbé Duresnel, à laquelle, peut-être, l'attrait d'une ancienne habitude nous a toujours ramenés, et qui a pour elle, d'ailleurs, le préjugé favorable de l'estime qu'en faisait Voltaire. Nous avouons que Pope nous y paraît plus agréable, mais sans nous dissimuler le talent que suppose celle de M. Fontanes: nous regardons sur-tout le Discours préliminaire, qui lui sert d'introduction, comme un ouvrage non moins bien écrit que bien pensé.

L'auteur a donné depuis un poëme, intitulé le Verger. Ce poëme, sur un sujet qui n'avait pas encore été tenté, est une nouvelle

preuve du succès que peut obtenir notre langue dans un genre qu'elle avait dédaigné longtemps, et qui est devenu pour elle une source abondante de richesses. Il faut en convenir, nos yeux non-seulement séduits, mais dépravés par les objets de luxe dont ils sont continuellement frappés dans nos grandes villes, s'étaient un peu trop détournés des beautés simples de la nature. Un préjugé presque général, et que, dans notre jeunesse, nous avons partagé nous-mêmes, avait jeté, sur les travaux champêtres, une espèce d'avilissement qui semblait les interdire à nos muses. Rapin et Vanière, dans le siècle de Louis XIV, s'étaient cependant emparés avec succès de ce nouveau genre, mais dans la langue de Virgile, dont ils avaient eu le mérite de s'approcher; et le choix même qu'ils avaient fait de cette langue, semblait confirmer le préjugé qui supposait que la nôtre ne pouvait descendre à ces détails rustiques. Il était réservé à notre siècle de nous désabuser de cette erreur. M. Le Brun, le premier, dans son poëme de la Nature, qu'il n'a pas encore publié, mais que nous connaissons depuis plus de quarante ans, et après lui, plusieurs

écrivains célèbres * ont prouvé, par leur exemple, que notre langue n'était pas moins susceptible que les langues anciennes, de ce nouveau genre de beautés. Le poëme des Jardins, entre autres, dont le principal mérite est précisément l'élégance de sa diction, fut celui qui excita le plus vivement l'émulation de M. Fontanes, et qui lui fit naître l'idée de son sujet. Voici comme il s'en explique lui-même dans son Avant-propos :

« Le poète célèbre qui a daigné embellir » les nouvelles théories qu'on paraît vouloir » établir sur la formation des jardins, semble » avoir oublié la retraite de l'heureuse mé- » diocrité. La partie utile, celle qui appar- » tient à tous les habitans des campagnes, a » été sur-tout négligée. Cependant il faut, » dans le poëme didactique, s'attacher aux » principes invariables et universels de l'art » dont on traite, et non pas aux exceptions

* MM. de Saint-Lambert, De Lille, et Rosset qui les avait devancés, mais dont le poëme sur l'Agriculture ne parut qu'en 1774 ; M. Castel enfin, et même un jeune homme dont nous parlerons ailleurs, et qui, par un Essai didactique sur le Potager, nous a donné d'heureuses espérances.

» Cet art doit intéresser, s'il est possible, une » classe nombreuse; et quand il n'est destiné » qu'à satisfaire les fantaisies dispendieuses » de quelques riches propriétaires, il est à » craindre que l'intérêt ne se refroidisse sur » le fond du sujet, quoique l'admiration se » soutienne pour les détails dont il est orné. » — Comment Virgile, après avoir peint les » utiles travaux de l'agriculture, ornait-il » son enclos? avec des plantes potagères, des » fleurs, une ruche et des eaux. Ce jardin, le » fondement de tous les autres, est assez sim- » ple pour que chacun puisse y prétendre » sans trop d'ambition, c'est celui du pauvre; » et les objets qu'il renferme doivent se trou- » ver même chez le riche, avant des rochers, » des ruines et des temples. Je n'ai pas sans » doute rempli le plan de Virgile, mais j'ai » cherché à le suivre; au lieu des parcs de » Wathely et de le Nôtre, j'ai voulu tracer » simplement

» Le jardin du berger, du poète et du sage ».

C'est d'après ces principes judicieux et du goût le plus pur, que M. Fontanes a composé

son poëme, sans recherche, sans affectation, sans faux ornemens, en un mot, moins brillant de luxe, mais plus riche de nature que celui de M. l'abbé De Lille.

Parmi les différentes pièces de poésie qui portent le nom de l'auteur, et qui ne se trouvent que dispersées, on doit distinguer le poëme sur l'Édit en faveur des Non-Catholiques, qui fut couronné par l'Académie en 1789. Cette palme, avidement recherchée par tant d'écrivains, et obtenue tant de fois par des ouvrages médiocres, fit ici plus d'honneur au choix de l'Académie qu'au jeune poète qui avait daigné la briguer, sans attacher, à cette gloire éphémère, l'importance risible que quelques auteurs connus ont si ridiculement essayé de lui donner.

Un recueil du temps vient de mettre sous nos yeux une autre pièce de l'auteur, dont le sujet, quoique très-ingrat en apparence, lui a fourni des beautés que nous n'espérions pas, et qui nous ont vivement frappés. Cette pièce est intitulée *Le Jour des Morts dans une campagne.* Une mélancolie douce et tendre, une sensibilité qui part de l'ame,

et qui se communique au lecteur, un style enfin dont la couleur nous a paru parfaitement assortie au sujet, forment le caractère de cette pièce, qui est bien véritablement d'un poète, et qui nous a causé, en la lisant, une émotion qu'aucun ouvrage en vers ne nous avait fait éprouver depuis longtemps.

Mais un poëme que nous ne connaissons que par la renommée, et dont M. Fontanes lut publiquement, il y a quelques années, plusieurs fragmens qui firent la plus grande sensation, est, si nous en croyons quelques bons juges qui en ont entendu la lecture, de tous les ouvrages de l'auteur celui qui annonce le plus de talent. Le titre seul (la Grèce sauvée) en fait sentir toute l'importance; et d'après l'opinion avantageuse que nous avons déjà du mérite de M. Fontanes, nous attendons ce poëme avec d'autant plus d'impatience, que la gloire de notre Littérature déclinant de jour en jour avec une rapidité qui nous effraye, il est un de ceux par qui nous espérons le plus de la voir renaître, s'il y a encore quelque place à l'espérance.

En effet, ce n'est pas seulement comme poète que nous le croyons digne d'être compris dans le très-petit nombre de bons écrivains qui nous restent. D'autres titres moins brillans, prouvent qu'il ne s'est pas borné à l'art des vers : il a relevé le sort d'un journal que La Bruyère avait placé, dès son origine, immédiatement au-dessous de rien*, et qui n'avait guère démenti ce triste horoscope, en l'enrichissant de quelques articles littéraires, qui nous ont paru des modèles d'une excellente critique. Tel est, entre autres, celui où il a rendu compte d'un ouvrage de madame de Staël, intitulé *De la Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales.* Cet ouvrage lui a fourni la matière d'un double extrait, que nous avons lu avec le vif intérêt que le nom d'une femme aussi célèbre et le sujet de son livre ne pouvaient manquer d'inspirer.

On sait que chez madame de Staël l'esprit est, si nous l'osons dire, un bien héréditaire, mais dont elle a singulièrement amélioré le

* Le Mercure de France.

fond par la manière dont elle l'a cultivé. L'étendue de ses connaissances étonne, et la rend très-supérieure aux femmes qui, de nos jours, se sont adonnées aux lettres : du moins, dans cette classe, on lui trouverait difficilement une rivale. Mais l'esprit de méthode, l'esprit qui sait enchaîner les conséquences aux principes, et qui ne divague jamais, est rarement le partage de son sexe, et l'étendue même de ses connaissances pourrait bien y faire soupçonner un peu de désordre. C'est ce que M. Fontanes a cru voir, et ce qu'avec toute la mesure et tous les égards, dont rien ne peut dispenser envers une femme de ce mérite, il s'est permis de remarquer dans l'examen d'un ouvrage qui, sans être à beaucoup près exempt de fautes, n'en est pas moins un titre de gloire pour son auteur.

Telle est la discrétion que tout homme de lettres, qui sait se respecter, doit toujours mettre dans ses jugemens, même lorsqu'il est forcé d'être sévère ; et nous présumons assez du bon esprit de madame de Staël, pour croire que loin d'être offensée d'une critique aussi décente, elle n'a pu se dispenser, en la

lisant, d'un sentiment d'estime pour M. Fontanes. Cette manière délicate de critiquer, qui ne peut souffrir d'exception que lorsqu'il s'agit *de quelques écrivains dont il est impossible de parler sérieusement*, est bien différente de la manière dure, violente, impérieuse et souvent grossière, qui déshonore la plupart des discussions littéraires de M. de Laharpe. Cette morgue du pédantisme étonne d'autant plus dans un homme à qui l'on ne peut refuser des lumières et du goût, qu'elle est aujourd'hui absolument étrangère à nos mœurs. Ce n'est point ainsi qu'on peut aspirer à l'honneur de remplacer Quintilien; et nous sommes surpris que M. Fontanes, incapable de tomber dans ces excès par sa bonne éducation et par l'usage qu'il a du monde, paraisse ne les avoir pas remarqués dans M. de Laharpe, dont il ne cesse de parler avec des éloges qui ne lui seront jamais rendus, mais dont il saura très-bien se passer.

Nous ne pouvons nous refuser au plaisir de terminer cet article par un des morceaux qui nous paraît honorer le plus la manière de penser de M. Fontanes, et qu'aucun Français,

s'il ne s'est point laissé égarer par de faux principes, n'a pu lire sans un vif intérêt. Il s'agit de cette loi bienfaisante qui en rapprochant, par une sage tolérance, les différentes communions du Christianisme, et en les mettant toutes sous la protection tutélaire du Gouvernement, rappelle dans ses temples, après un long exil, l'ancienne religion que l'anarchie avait proscrite. Cette loi, que M. Fontanes regarde avec raison comme une des preuves les plus éclatantes de la sagesse du héros de la France, et le magnifique spectacle qui en a suivi la promulgation, offraient à l'éloquence de l'auteur une matière aussi neuve que brillante. Voici comment il s'exprime :

« Parmi tant de spectacles extraordinaires » qui ont, depuis quelques années, épuisé la » surprise et l'admiration, il n'en est point » d'aussi grand que ce dernier. La tâche du » vainqueur était achevée, on attendait en- » core l'œuvre du législateur. Tous les yeux » étaient éblouis, tous les cœurs n'étaient » pas rassurés ; mais grace à la pacification » des troubles religieux, qui va ramener la » confiance universelle, le législateur et le

» vainqueur brillent aujourd'hui du même » éclat.

» Ainsi donc l'historien Raynal avait grand » tort de s'écrier, il y a moins de trente ans, » d'un ton si prophétique : *Il est passé le » temps de la fondation, de la destruction et » du renouvellement des empires ! Il ne se » trouvera plus l'homme devant qui la terre » se taisait ! On combat aujourd'hui avec la » foudre pour la prise de quelques villes, on » combattait autrefois avec l'épée pour dé- » truire et fonder des royaumes. L'histoire » des peuples modernes est sèche et petite, » sans que les peuples soient plus heureux.*

» Avant la fin du siècle, il a pourtant paru » cet homme dont la force sait détruire, et » dont la sagesse sait fonder ! Les grands évé- » nemens dont il est le moteur, le centre et » l'objet, semblent si peu conformes aux com- » binaisons vulgaires, qu'on ne devrait point » s'étonner que des imaginations fortement » religieuses, crussent de semblables desseins » dirigés par des conseils supérieurs à ceux » des hommes.

» Plutarque, dans un de ses Traités philo-

» sophiques, examine si la fortune ou la vertu » firent l'élévation d'Alexandre; et voici à- » peu-près comme il raisonne et décide la » question :

» *J'apperçois*, dit-il, *un jeune homme qui* » *exécute les plus grandes choses par un ins-* » *tinct irrésistible, et toutefois avec une rai-* » *son suivie. Il a soumis, à l'âge de trente* » *ans, les peuples les plus belliqueux de l'Eu-* » *rope et de l'Asie : ses loix le font aimer de* » *ceux qu'ont subjugués ses armes. Je con-* » *clus qu'un bonheur aussi constant, n'est* » *point l'effet de cette puissance aveugle et ca-* » *pricieuse qu'on appelle la Fortune : Alexan-* » *dre dut ses succès à son génie et à la faveur* » *signalée des Dieux. Ou si vous voulez*, » ajoute encore Plutarque, *que la Fortune* » *ait seule accumulé tant de gloire sur la tête* » *d'un homme, alors je dirai, comme le poète* » *Alcman : Que la Fortune est la fille de la* » *Providence.*

» On voit par ces paroles (continue M. Fon- » tanes) combien étaient religieux tous ces » graves esprits de l'antiquité. L'action de la » Providence leur paraissait marquée dans

» tous les mouvemens des Empires, et sur-
» tout dans l'ame des héros. *Tout ce qui do-*
» *mine et excelle en quelque chose*, disait un
» autre de leurs sages, *est d'origine céleste.* Le
» rétablissement du culte leur eût paru l'af-
» faire la plus importante de l'État ».

Ceux qui savent juger ne s'étonneront ni de l'étendue que nous avons donnée à cet article, ni que nous ayons placé au rang des meilleurs écrivains qui nous restent, l'homme qui pense avec cette sagesse, et qui s'exprime aussi noblement.

FONTENELLE (BERNARD LE BOUVIER DE), de l'Académie française et de celle des Sciences, né à Rouen en 1657, mort à Paris en 1757; le premier qui, dans le siècle de Louis XIV, fit succéder le bel-esprit au génie, et en effet l'un des plus beaux esprits qui aient existé.

Il s'essaya d'abord dans les arts d'agrément, mais avec peu de succès. Tous ses ouvrages dramatiques, à l'exception de l'opéra de Thétis et Pélée, sont aujourd'hui inconnus. Ses Lettres du Chevalier d'Her***, fort au-des-

sous de celles de Voiture, auraient dû, pour sa gloire, être supprimées du recueil de ses ouvrages. Ses Églogues pétillent de traits ingénieux et fins, et sont, par conséquent, bien éloignées de la naïveté du genre pastoral. Il y a, dans ses Dialogues des Morts, beaucoup de pensées brillantes; mais qui ne soutiennent pas toujours l'analyse; et d'ailleurs le choix de ses interlocuteurs offre souvent des contrastes trop recherchés. On est étonné, par exemple, de voir Alexandre-le-Grand et Phryné discourir ensemble de leurs conquêtes : ce n'est pas-là l'esprit de Lucien.

En général, on ne doit lire Fontenelle, et principalement ses premiers ouvrages, qu'avec précaution, et lorsqu'on a le goût formé par l'étude des bons modèles. Il a, comme Pline et comme Sénèque, des défauts attrayans, sur-tout pour la jeunesse. Ses pensées sont fines, délicates; mais il les gâte souvent par une afféterie de style qui tient du néologisme et du précieux. Il les habille, pour ainsi dire, trop bourgeoisement, et cela dans l'intention de paraître plus aisé dans sa manière d'écrire : aussi Fontenelle aura-t-il toujours contre lui le fâcheux préjugé de

n'avoir inspiré beaucoup d'estime ni à Boileau, ni à Racine, ni à Rousseau, ni enfin à quelques autres excellens esprits : il faut convenir même que ses défauts paraîtront, à tous les connaisseurs, assez heureusement caractérisés dans cette épigramme de Rousseau, quoiqu'il y ait de l'exagération, comme dans la plupart des plaisanteries :

Depuis trente ans, un vieux berger normand
Aux beaux esprits s'est donné pour modèle ;
Il leur enseigne à traiter galamment
Les grands sujets en style de ruelle.
Ce n'est le tout. Chez l'espèce femelle
Il brille encor malgré son poil grison ;
Et n'est caillette en honnête maison
Qui ne se pâme à sa douce faconde.
En vérité, caillettes ont raison :
C'est le pédant le plus joli du monde.

Mais ce que Rousseau n'a pas dit, c'est que Fontenelle était aussi recommandable dans les sciences, qu'il l'était peu dans les arts d'agrément. Ce n'est pas que, même dans la partie des sciences, on doive encore le mettre au nombre des génies inventeurs : il a emprunté le fond de son Traité des Oracles du savant médecin Vandale, et l'idée de son

livre de la Pluralité des Mondes, de Cyrano de Bergerac, auteur plein d'imagination, et qui eût été plus célèbre s'il avait su la régler.

On ne peut nier que Fontenelle n'ait fort enrichi les sources dans lesquelles il a puisé. Né avec un esprit lumineux et méthodique, plus étendu que profond, mais qui se pliait avec une merveilleuse facilité à tous les genres, il a mis le premier les sciences abstraites à la portée du plus grand nombre des lecteurs. Il a jeté de la clarté sur les matières les plus obscures, et il en a fait disparaître l'aridité sous les fleurs qu'il y répandait souvent avec trop d'abondance.

Son Histoire de l'Académie des Sciences, et les Éloges qu'il a faits de plusieurs académiciens célèbres, immortaliseront son nom, qui aurait pu ne pas échapper à l'oubli, s'il n'eût sacrifié aux sciences la manie qu'il avait pour le théâtre et pour les ouvrages galans, quoique personne, peut-être, n'eût eu plus éminemment que lui ce qu'on appelle bel-esprit.

C'est pour en avoir eu trop qu'il se joignit, dès sa jeunesse, aux détracteurs des anciens;

c'est sans doute par la même raison qu'il fit, contre Athalie, une épigramme qu'il est à souhaiter que l'on oublie pour sa gloire. L'honneur qu'il avait d'être neveu du grand Corneille, ne lui donnait pas le droit d'être injuste envers Racine.

Fontenelle a vécu près de cent ans. Il dut à une absence totale de passions, une philosophie pratique qui le préserva du malheur plutôt qu'elle ne le rendit heureux, mais qui exempta même sa vieillesse des infirmités et de la douleur. Sa longue carrière n'a pas peu contribué à affermir sa réputation ; il eut l'avantage de survivre à tous ses ennemis ; et il vit se former sous lui ce siècle de philosophie, dont on peut le regarder, en quelque sorte, comme le patriarche, et qui, par reconnaissance, n'a pas manqué d'exagérer encore sa juste célébrité.

FRANÇOIS DE NEUF-CHATEAU (NICOLAS), né près de Neuf-Château en Lorraine, en 1752. Homme de lettres, devenu homme d'état par une de ces destinées singulières dont on ne voit d'exemples que dans les révolutions. Après avoir été l'objet d'une per-

sécution très-injuste qui lui fut commune avec les comédiens; à l'occasion d'une pièce de théâtre *, qui ne pouvait fournir aucun prétexte à la plainte; on le vit passer à la place de ministre de l'intérieur; il fut ensuite un des cinq Directeurs qui gouvernaient la France, et de-là porté pour la seconde fois au même ministère, où il essuya une nouvelle persécution plus injuste encore; enfin il est aujourd'hui membre du Sénat Conservateur, retraite honorable, mais qui en lui fermant l'accès à toute autre place, semble désormais fixer invariablement sa fortune.

Sa jeunesse même, par les dispositions prématurées de son esprit, et par une foule de circonstances qui la rendirent remarquable, annonçait, en quelque sorte, la singularité de sa destinée. A treize ans, il était déjà membre de plusieurs académies; et Voltaire, en 1765, lui fit l'honneur de lui adresser ces

* Cette pièce que M. François avait imitée en vers de la Paméla de Goldoni, n'était, comme Nanine, qu'un sujet emprunté du roman de Paméla par Richardson : elle a été reprise depuis avec beaucoup de succès.

vers qu'il dut regarder comme le plus flatteur des encouragemens :

Si vous brillez à votre aurore,
Quand je m'éteins à mon couchant;
Si dans votre fertile champ
Tant de fleurs s'empressent d'éclore,
Lorsque mon terrein languissant
Est dégarni des dons de Flore;
Si votre voix jeune et sonore
Prélude d'un ton si touchant,
Quand je frédonne à peine encore
Les restes d'un lugubre chant;
Si des Graces, qu'en vain j'implore,
Vous devenez l'heureux amant,
Et si ma vieillesse déplore
La perte de cet art charmant
Dont le Dieu des vers vous honore :
Tout cela peut m'humilier,
Mais je n'y vois point de remède.
Il faut bien que l'on me succède,
Et j'aime en vous mon héritier.

D'après de si heureux commencemens, il était difficile de prévoir l'essor que prendrait avec le temps un jeune homme qui montrait autant d'esprit; mais sa réputation littéraire, nécessairement contrariée par les vicissitudes de sa fortune, ne put s'accroître

autant que ses premiers succès semblaient l'annoncer. Celui de ses ouvrages qui nous donnait le plus d'espérance, périt malheureusement dans un naufrage que fit l'auteur à son retour du Cap Français, où il avait été nommé procureur général du conseil supérieur de cette colonie. Cet ouvrage, que tout doit faire regretter, était une traduction en vers du Roland furieux de l'Arioste, traduction que nous lui avions conseillé de faire, et qui était très-avancée. Cette perte dut l'affliger, d'autant plus qu'elle est irréparable. Mais M. François n'en a pas moins rempli une carrière très-brillante; et ce qu'il peut avoir perdu de gloire comme littérateur, est très-avantageusement compensé par celle qu'il s'est acquise comme homme public. Les seuls Mémoires de sa vie, assez curieux pour appartenir un jour à l'histoire, lui assurent une célébrité au moins égale à celle que pouvait lui promettre sa traduction de l'Arioste.

FRÉDÉRIC-LE-GRAND (ROI DE PRUSSE). Ce prince qu'une destinée singulière appelait à tous les genres de gloire, a composé dans notre langue, quoiqu'elle ne fût pas sa lan-

gue maternelle, plusieurs ouvrages en vers et en prose, qui lui auraient fait, même en qualité d'homme de lettres, une réputation très-brillante : mais quand il ne resterait, de tous ces ouvrages, que sa Correspondance avec Voltaire, elle suffirait seule pour donner une très-haute idée de son esprit, et pour le mettre au rang de nos plus célèbres écrivains français. Tel est du moins le jugement que nous en avons porté dans notre édition de Voltaire, tome 52 : jugement qui ne paraîtra point déplacé dans cet article, et que nous nous permettons de remettre sous les yeux du public.

« Cette longue Correspondance, unique » peut-être dans les fastes du monde, entre » un homme de lettres et un roi, méritait » bien d'être transmise à la postérité. Vol- » taire, par son génie et par l'éclat de sa » réputation, avait franchi l'immense inter- » valle que supposait le préjugé entre un » simple particulier et un monarque ; mais » le monarque avait franchi de même l'in- » tervalle, non moins grand, qui sépare le » vulgaire des rois de la classe des hommes » de génie.

« Si quelques hommes ont mérité l'atten-
» tion de leur siècle et celle de l'avenir, c'est
» incontestablement Voltaire et le roi de
» Prusse. Plus on réfléchira sur la singularité
» de leurs rapports, plus on reconnaîtra que
» ces deux hommes devaient se chercher, et
» qu'ils étaient faits l'un pour l'autre. Leur
» caractère une fois donné, il eût été facile de
» prévoir, non-seulement la force du pen-
» chant qui agirait réciproquement sur eux,
» mais les querelles plus ou moins vives qui
» résulteraient de la trop grande conformité
» de leurs passions, enfin l'influence prédo-
» minante de cette sympathie qui tendrait
» toujours à les rapprocher.

» Réunis par le même amour pour la gloire,
» dont tous deux étaient également avides,
» ce sentiment devait nécessairement faire
» naître entre eux quelque rivalité : mais le
» calme qui succédait bientôt à ces légers ora-
» ges, et le besoin mutuel qu'ils avaient l'un
» de l'autre, ne tardaient pas à les récon-
» cilier.

» C'était un des phénomènes réservés à
» notre siècle, que l'existence simultanée de
» ces deux hommes rares : l'un qui n'eut

» point d'égal, ni en renommée ni en génie, » parmi ses contemporains ; l'autre qui eut » la même gloire parmi les rois, et qui mé- » rita, en même temps, un rang distingué » parmi les gens de lettres.

» Ce qui est digne sur-tout d'être observé » dans cette Correspondance, c'est qu'elle est » infiniment plus curieuse que celle de Vol- » taire et de d'Alembert, quoique cette der- » nière semblât promettre un plus grand in- » térêt; et qu'en général les lettres du roi de » Prusse peuvent, non-seulement soutenir la » comparaison avec celles de Voltaire, mais » qu'elles l'emportent souvent par le fond et » même par la forme. Il est vrai qu'entre un » roi et un simple particulier l'avantage est » toujours à celui qui peut tout se permettre. » Voltaire, avec toute sa supériorité, avait » à-la-fois l'intention de flatter et la crainte » de déplaire : on sent combien il était dif- » ficile que, dans cette situation gênée, il fût » toujours égal à lui-même ».

Nous avons dit, à l'article DUCLOS, que le roi de Prusse désabusé de la secte philosophique, malgré l'appui que daignait lui prêter Voltaire, ne parlait d'elle, dans les dernières

années de sa vie, qu'avec la dérision la plus amère : aussi le marquis d'Argens, parfaitement instruit de ses sentimens, ne dissimulait pas le dédain qu'il avait pour elle dans ce passage vraiment curieux d'une lettre qu'il écrivait à ce prince le deux juillet 1760.

« J'ai l'honneur d'envoyer à votre majesté » le seul exemplaire qu'il y ait ici de la co» médie des Philosophes. Diderot et Rousseau » y sont les plus maltraités. Il est vrai que le » premier n'est qu'un diseur de galimatias, et » le second révolte par les paradoxes étranges » qu'il embrasse dans toutes les occasions. » Votre majesté se rappelle sans doute d'avoir » lu les Pensées philosophiques de Diderot; » les choses les plus triviales y sont dites avec » une emphase ridicule. Dans l'ouvrage de » Rousseau sur l'égalité des conditions, il y » a non-seulement des sentimens singuliers, » mais des opinions dangereuses au gouver» nement de tous les états. Je plains d'Alem» bert de s'être associé à cette troupe de fous ».

Le roi, par sa réponse simple et modérée, fit assez voir qu'il n'approuvait pas les indécentes clameurs qui s'étaient élevées contre la pièce et contre l'auteur, sous le risible pré-

texte de venger la philosophie. « La comédie » des Philosophes, dit-il, est assez bien faite; » mais il y a des allusions qui ne m'ont pas » frappé, faute de connaître sur quoi elles por- » tent, comme, par exemple, *jeune homme,* » *prends et lis, le Père de Famille*, etc. » C'est à-peu-près dans les mêmes termes que ce prince avait jugé la comédie du Méchant. Il y trouvait aussi quantité d'allusions qui lui étaient échappées, parce qu'étranger au ton de Paris, il ne pouvait en saisir ni l'à-propos ni les convenances.

Cependant le ridicule du théâtre, loin de corriger la secte, n'ayant fait que l'enhardir à de nouveaux excès, le roi ne garda plus de mesure avec elle. Il alla même beaucoup au-delà de ce que nous nous étions permis dans cette comédie qui nous attira tant d'injures; il suffit pour s'en convaincre de jeter les yeux sur ces fragmens pris au hasard dans un dialogue où ce prince a choisi pour interlocuteurs trois des plus célèbres personnages du dernier siècle, le prince Eugène, mylord Marlborough, et le prince de Litchtenstein: tous les traits en sont remarquables.

« Les Encyclopédistes sont une secte de

» soi-disant philosophes, formés de nos jours.
» — A l'effronterie des cyniques ils joignent
» la noble impudence de débiter tous les pa-
» radoxes qui leur tombent dans l'esprit. — Si
» quelque folliculaire a l'audace de les atta-
» quer, ils le noyent dans un déluge d'encre
» et d'injures; ce crime de lèse-philosophie
» est irrémissible. — S'ils haïssent les armées
» et les généraux qui se rendent célèbres, cela
» ne les empêche pas de se battre à coups de
» plume, et de se dire souvent des grossiè-
» retés dignes des halles; et s'ils avaient des
» troupes, ils les feraient marcher les unes
» contre les autres. — A leur avis il faut
» penser tout haut, toute vérité est bonne à
» dire, et comme, selon leur sens, ils sont
» seuls dépositaires des vérités, ils croyent
» pouvoir débiter hardiment toutes les ex-
» travagances qui leur viennent dans l'esprit.
» — Ces soi-disant philosophes ne sont que
» des polissons dont la vanité voudrait jouer
» un rôle. — Ils veulent qu'on étudie l'his-
» toire à rebours à commencer de notre temps
» pour remonter avant le déluge. Les gouver-
» nemens, ils les réforment tous. La France
» doit devenir un état républicain, dont un

» géomètre deviendra le législateur *, et que » des géomètres gouverneront en soumettant » toutes les opérations de la nouvelle répu- » blique au calcul infinitésimal. — On pour- » rait faire l'essai de leurs talens en leur don- » nant à gouverner une province qui mé- » ritât d'être châtiée ; ils apprendraient par » leur expérience, après qu'ils y auraient » tout mis sens dessus dessous, qu'ils sont des » ignorans. — Mais des présomptueux n'a- » vouent jamais qu'ils ont tort. Selon leurs » principes le sage ne se trompe jamais ; il est » le seul éclairé ; de lui doit émaner la lu- » mière qui dissipe les sombres vapeurs dans » lesquelles croupit le vulgaire imbécille :

* Le Roi de Prusse n'exagérait pas les prétentions audacieuses de ces messieurs. Le géomètre d'Alembert avait eu l'orgueil ou la démence d'écrire à Voltaire : « Si vous » voulez savoir mon tarif, je trouve qu'un philosophe vaut » mieux qu'un roi, un roi qu'un ministre, un ministre » qu'un intendant, un intendant qu'un conseiller, un con- » seiller qu'un jésuite, et un jésuite qu'un janséniste ». D'après ce singulier tarif, on voit que le philosophe d'Alembert se croyait au moins la seconde personne de l'état, en supposant (ce qui est douteux) qu'il fût assez modeste pour céder la première place à Voltaire, qui n'était que médiocrement géomètre.

» aussi Dieu sait comment ils l'éclairent! un » tas de polissons, soit par air ou par mode, » se comptent parmi leurs disciples; ils affec- » tent de les copier; et s'érigent en sous- » précepteurs du genre humain, etc., etc., ».

Nous avons employé des couleurs moins dures dans la comédie des Philosophes, et le goût nous le prescrivait : mais Voltaire qui eut tant de peine à nous la pardonner, ou qui en fit semblant, ne prévoyait guère qu'un jour sa livrée serait traitée avec un si profond mépris par le Salomon du Nord.

FRÉRET (NICOLAS), de l'Académie des Inscriptions, né à Paris en 1668, mort en 1749; l'un des plus savans hommes qui aient honoré la France, et l'un de ceux chez qui l'érudition fût la plus précoce. En 1714 il lut, à l'Académie des Inscriptions, un Discours sur l'origine des Français, dont la hardiesse le fit mettre à la Bastille. Quelques années plus tard, l'administration eût été moins rigoureuse; elle commençait à sentir que les sciences ne peuvent fleurir que par la liberté des opinions, et qu'elle-même était intéressée à s'interdire les actes de violence.

Depuis la mort de cet homme célèbre, on a imprimé, sous son nom, un ouvrage qui était resté long-temps ignoré, et que nous avons connu manuscrit. Les copies n'en étaient répandues que chez un très-petit nombre de curieux. C'est un Examen des Apologistes de la Religion chrétienne, dans lequel le philosophe de Genève paraît avoir puisé les plus forts argumens de son Vicaire Savoyard contre la nécessité d'une révélation. Les Lettres à Eugénie et celles de Thrasibule à Leucippe, sont aussi attribuées à Fréret, et comme l'Examen des Apologistes de la Religion chrétienne, elles restèrent long-temps inédites.

Les Lettres de Thrasibule sont d'une métaphysique très-hardie, et semblaient faites pour prêter des armes à l'hypothèse dangereuse de Spinosa. L'auteur s'était égaré par la philosophie; mais il est douteux qu'il eût destiné ces ouvrages au public, et c'est du moins une circonspection dont on doit lui savoir gré. Les épreuves de la religion ont été prédites; elles sont même entrées dans le système de son établissement, et il est annoncé qu'elles doivent servir à son triomphe:

ce serait peut-être une raison pour se moins passionner contre ceux qui ont le malheur de fermer les yeux à sa lumière. Les ennemis les plus dangereux de cette religion ne sont pas ceux qui la combattent, mais les hypocrites scandaleux qui font semblant de la défendre.

FRÉRON (ÉLIE-CATHERINE, et non MARTIN ni JEAN, comme quelques-uns l'ont écrit) né à Quimper en 1719, mort à Paris en 1776. Avec beaucoup d'esprit naturel, une éducation cultivée, un caractère facile et gai, et (quoi qu'en aient dit ses ennemis) des mœurs plus douces que ses ouvrages ne le feraient penser, il est devenu, très-justement peut-être, la fable de la Littérature, pour avoir essayé d'élever, aux dépens du peu de grands hommes qui nous restaient, des pygmées littéraires, indignes de toute réputation.

Depuis qu'il publia ses premières feuilles, en 1746, sous le titre de Lettres de madame la Comtesse de ***, il n'a cessé de juger tous les ouvrages de littérature, d'arts et de sciences qui ont paru. Un pareil métier exigerait un homme tel qu'il n'en existe pas, un homme

universel, d'un savoir profond, d'un goût infaillible, et de l'impartialité la plus sage. Il est malheureux qu'en prenant précisément le contraire de ces qualités, on ait à-peu-près une idée juste des feuilles de ce journaliste, qui a fait ordinairement l'abus le plus déplorable de son esprit.

S'il se fût contenté de s'élever avec force contre cette manie du raisonnement si funeste à la raison, qui, sous le nom de philosophie, a fait à la nation l'irréparable tort de dénaturer son caractère en pervertissant ses mœurs; s'il n'eût livré au ridicule que l'intrigue et le manége de quelques usurpateurs de renommée, ou que l'orgueil démesuré de certains poètes lauréats qui, tout éblouis de leurs couronnes académiques, croyaient, par ces honneurs d'un jour, oubliés à jamais le lendemain, avoir atteint le sommet de la gloire, tous les honnêtes gens lui auraient applaudi, comme au vengeur du goût et des bons principes: mais il avilit ses louanges, en les prodiguant à des hommes obscurs; il avilit ses critiques, en affectant de décourager de jeunes écrivains déjà distingués par d'heureux essais, et qui avaient cru

pouvoir se dispenser de mendier ou d'acheter ses suffrages; enfin, en attaquant avec un acharnement aveugle, les Buffon, les Montesquieu, les Voltaire, etc., etc., il oublia la fable du Serpent et de la Lime, et ne sentit pas que la nation, insultée dans ses grands hommes, ne lui pardonnerait jamais cette injure.

Cet acharnement inexcusable contre les seuls écrivains qui ont illustré la France depuis le siècle de Louis XIV, et sur-tout contre Voltaire, est devenu, de nos jours, le signe de ralliement d'un parti capable de faire regretter Frèron, qui du moins écrivait avec esprit, et qui, en attaquant Voltaire, avait non-seulement eu le courage de l'attaquer vivant, mais la bonne-foi de convenir qu'il le savait par cœur : ce qui était exactement vrai. Nos Zoïles d'aujourd'hui, plus prudens, n'ont attaqué ce grand poète qu'après sa mort; et la fureur risible avec laquelle, en entassant les uns sur les autres de misérables feuilletons, ils s'efforcent d'obscurcir sa gloire, nous rappelle une anecdote assez plaisante.

L'abbé Chauvelin, dont quelques-uns de

nos lecteurs pourront se retracer la figure, très-petit de taille, ridiculement contrefait, et très-colère, comme le sont tous les bossus, menaçait un jour, de sa canne, qu'il agitait avec violence, le poète Roy, qui avait fait une épigramme contre lui, et qui, à son égard, était une espèce de géant : « Eh ! monsieur » l'abbé, lui dit le poète d'un ton moqueur, » vous voulez donc me casser les chevilles » ?

La colère de l'abbé Chauvelin pouvait en effet aller jusque-là : mais tous nos Zoïles réunis pourraient tout au plus se briser les dents, en essayant de mordre le piédestal de la statue de Voltaire.

C'est par un prétendu zèle pour la religion, que ces hommes, dont la religion désavoue les fureurs, se permettent, contre la mémoire de cet illustre écrivain, l'injure et la calomnie. Ces charlatans, soudoyés par un parti qui les méprise, ne savent pas que Voltaire a été moins funeste à la religion par ses ouvrages, qu'ils ne le sont eux-mêmes en se mêlant de la défendre; que la combattre n'est pas l'avilir, mais que si elle pouvait tomber dans le mépris, ce ne serait que par l'ignominie attachée au nom de ces ridicules apo-

logistes. Nous connaissons plusieurs incrédules, qui n'ont eu le malheur de s'égarer dans la Foi, que depuis qu'ils ont vu la religion abandonnée à de pareils apôtres; et peut-être il serait temps que le Gouvernement fît cesser ce scandale. Les Bossuet, les Pascal, les Fénélon, voilà les défenseurs dont elle s'honore : mais les Gr....., les R...u, les Sab....., les G.....y, vengeurs de Dieu, rappellent trop ces jours d'avilissement et d'opprobre, où, par la plus étrange des révolutions, nous avons vu, à la tête de nos magistratures, des hommes qui n'étaient devenus recommandables que par leur bassesse. Ce qui peut consoler, c'est que ces humilians souvenirs n'iront à la postérité que confusément, et qu'elle ne connaîtra du moins aucun de ces masques.

FURETIÈRE (l'abbé ANTOINE), de l'Académie française, né en 1620, mort en 1688. Les mœurs communes de son temps sont peintes avec assez de naturel et de gaîté dans son roman bourgeois, qui cependant ne vaut pas le roman comique de Scarron.

Il fut exclu de l'Académie pour avoir fait

le meilleur de ses ouvrages, son Dictionnaire universel. L'Académie prétendit avoir le droit exclusif de ranger les mots de la langue par ordre alphabétique, et, sur ce moyen victorieux, gagna le procès qu'elle avait intenté à Furetière. Ce dernier n'était pas, à beaucoup près, un homme sans mérite, puisqu'il était admis dans l'intime familiarité de Racine et de Boileau : on sait même qu'il eut quelque part à la comédie des Plaideurs.

G.

GARNIER (Robert), poète tragique, né à la Ferté-Bernard, dans le Maine, en 1546, mort en 1601. Ses Tragédies, encore barbares, n'étaient, en grande partie, que des imitations serviles de celles de Sénèque; mais elles avaient beaucoup de mérite pour le temps. Les sujets étaient dignes du théâtre; les bienséances commençaient à s'établir; on s'approchait insensiblement des vrais modèles. On apperçoit quelquefois, dans Garnier, de beaux éclairs de poésie; et ceux qui lisent encore ses pièces, peuvent remarquer que Racine n'avait pas dédaigné d'étudier cet ancien poète :

c'était pour lui le fumier d'Ennius, dans lequel Virgile savait trouver de l'or.

GASSENDI (PIERRE), né en Provence, dans un bourg du diocèse de Digne, en 1592, mort à Paris en 1656. Contemporain de Descartes, et né peut-être avec un génie plus philosophique que le sien, puisqu'il se livra moins à l'imagination, qui est la folle de la maison, comme l'appelait Sainte Thérèse, et qui fait presque toujours déraisonner la philosophie.

Quoiqu'il fût prêtre, et qu'il eût tenté de faire revivre la doctrine d'Épicure, il est remarquable qu'il essuya moins de persécutions en Provence, où cependant la superstition régnait encore, que Descartes n'en éprouva en Hollande. Sa vie édifiante lui servit de sauve-garde contre la calomnie.

Nous disions qu'à l'époque même de Gassendi, la superstition régnait encore en Provence. En effet, il fut le contemporain de ce malheureux Gaufrédy, curé d'une paroisse de Marseille, qui fut condamné au feu par un arrêt du Parlement d'Aix, sur une accusation de magie : horreur que sans doute on

ne reverra plus, mais renouvelée à Loudun vingt-trois ans après, dans la personne d'Urbain Grandier.

Gassendi, fidèle aux atomes d'Épicure, qui avaient pour eux l'antiquité, et qui valaient bien au fond les cubes et la matière subtile de Descartes, eut l'honneur d'avoir, comme lui, un grand nombre de prosélytes. L'Europe se partagea en Cartésiens et en Gassendistes; et peut-être s'applaudirent-ils l'un et l'autre d'avoir fait secte : ils oubliaient que la vérité n'en fait jamais.

GENEST (l'abbé CHARLES-CLAUDE), de l'Académie française, né à Paris en 1635, mort en 1719. Sa tragédie de Pénélope, quoique faiblement écrite, s'était soutenue au théâtre jusqu'à nos jours, et la représentation en était encore très-suivie, quand la pièce était jouée par de bons acteurs. L'auteur a manqué cependant le trait de génie de son sujet, cette situation si sublime dans Homère : lorsqu'Ulysse, encore méconnu et caché dans son propre palais, sous l'apparence d'un malheureux étranger, sort tout-à-coup du voile dont le poète le tenait couvert, et

s'annonce aux amans de Pénélope par ces paroles terribles accompagnées de la mort:

Vous ne m'attendiez pas des rivages de Troie!

La tragédie de Pénélope était le seul ouvrage de l'abbé Genest qui eût conservé quelque réputation.

GENLIS (Madame DE), la même dont nous avions parlé, sous le nom de Sillery, dans la dernière édition de ces Mémoires, mais à qui nous rendons le nom qu'elle paraît avoir préféré.

En comparant ce que nous allons dire de cette femme célèbre avec ce que nous en avions dit alors, nous sommes forcés d'avouer qu'en parlant de quelques auteurs vivans, nous avons eu principalement à nous défendre de la double séduction de l'amitié et de la reconnaissance. Ce dernier sentiment surtout (et nous sommes loin d'en rougir) a pu nous emporter quelquefois au-delà du vrai, et nous dicter des éloges que l'on a pu soupçonner d'adulation ou d'un excès de bienveillance. Mais parvenus à la fin de notre carrière, et désabusés de bien des illusions par

une longue expérience, nous nous sommes fermement promis de sacrifier à la vérité, ou du moins à ce qui nous paraît la vérité, tous les égards de complaisance qui, dans un âge plus facile à se laisser séduire, pouvaient avoir eu trop d'influence sur quelques-uns de nos jugemens. Ce n'est pas que nous ayons la ridicule prétention de nous croire infaillibles. Mais ayant assez marqué dans la littérature pour présumer sans orgueil que ces Mémoires pourront inspirer quelque confiance, et fortement pénétrés d'ailleurs de la pensée que c'est pour la dernière fois que nous parlons au public, nous osons déclarer qu'en revoyant cet ouvrage avec toute l'attention dont nous sommes capables, nous n'avons eu d'autre intention que d'y consigner, sans faveur et sans haine, nos véritables sentimens. Il n'y restera peut-être que trop d'erreurs, mais à notre insu, et nous assurons du moins qu'elles ne seront que des erreurs de bonne foi.

Lorsque nous fîmes, il y a quatorze ou quinze ans, l'article qui nous étonne aujourd'hui, et que nous n'avons pas relu sans un peu de confusion, nous pensions devoir

de l'amitié, de la reconnaissance même à madame de Genlis; mais quoique nos yeux ayent été dessillés, nous ne nous exposerons pas au reproche d'avoir profané l'autel où nous avions sacrifié. Notre première pensée avait été même de supprimer notre ancien article, et de ne le remplacer que par un silence absolu : mais madame de Genlis a trop de célébrité pour que notre silence n'eût pas été regardé, par elle-même peut-être, comme une espèce d'injure. Qui sait même comment des méchans auraient pu l'interpréter? Nous nous réduirons donc à observer à son égard ce que nous nous sommes prescrit envers tous ceux que nous avons pris la liberté de juger : la mesure de décence que doit avoir une critique honnête, et la plus exacte impartialité.

Parmi les femmes vraiment illustres du siècle dernier, il en est une qui les surpasse incontestablement toutes, et quiconque a du goût, aura déjà nommé madame de Sévigné. Le sublime de sa gloire est d'avoir fait ces Lettres qui ne mourront jamais, sans avoir un moment eu la pensée qu'elle fit un livre. On a retenu de madame Deshoulières des

vers agréables. On lit encore avec intérêt les Avis d'une mère à sa fille par madame de Lambert. Mais qui n'a pas lu et relu dans sa jeunesse les charmantes productions de madame de La Fayette, Zaïde et la princesse de Clèves? Qui n'a pas pris plaisir à se rappeler dans un âge plus mûr une foule de traits non moins heureux par le sens que par l'expression, échappés à son imagination brillante dans des ouvrages plus sérieux, et qui prouvent combien elle était digne d'associer ses pensées à celles de son illustre ami, le duc de La Rochefoucault? On vit avec étonnement, dans madame Dacier, toute l'érudition de son père, malheureusement accompagnée de quelques traces de pédantisme. Les Lettres de madame de Maintenon annoncent plus de solidité que d'agrément; mais elle y laisse entrevoir cet esprit de coquetterie et d'intrigue qui la conduisit à cette surprenante fortune que l'ambition la plus démesurée n'eût osé se promettre même en songe. Quelques anecdotes curieuses racontées d'une manière vive et piquante dans les Souvenirs de madame de Caylus, firent desirer que sa mémoire lui en eût retracé un

plus grand nombre, et prouvèrent que beaucoup plus aimable que madame de Maintenon, sa tante, elle avait hérité de son esprit et non de ses préjugés. Tant d'exemples rassemblés dans un même siècle, ne permettent pas de douter qu'à l'exception du génie, tous les dons de la nature ne soient à-peu-près également partagés entre les deux sexes. Il est à remarquer seulement qu'à madame Dacier près, toutes ces femmes d'un excellent ton et de la meilleure compagnie, n'affichèrent aucune prétention.

Il n'en est pas de même de nos jours. La modestie a fait place à l'orgueil des prétentions de toute espèce; et à force de devenir communes, leur excès même est à peine remarqué. Cependant les noms de madame de Grafigny, de madame du Bocage, de mademoiselle Riccoboni, dont les ouvrages sont bien véritablement d'elle *, de madame

* Nous en sommes persuadés maintenant; mais quelques personnes, qui se disaient bien instruites, nous en avaient fait douter. Au reste, nous avions toujours rendu justice à ses ouvrages; et ce qui nous persuade le plus qu'elle en est bien réellement l'auteur, c'est que personne ne lui eût cédé le mérite d'avoir fait Ernestine.

Necker, de madame de Staël, sa fille, enfin de madame de Genlis, et de quelques autres femmes qui pensent toutes avoir les mêmes droits à la célébrité, auront peut-être aussi l'avantage d'être cités avec honneur dans les fastes de la littérature. Mais toutes ont pris l'affiche du bel-esprit, toutes ont fait laborieusement des livres, tandis que sans y prétendre, madame de Sévigné belle de ses propres charmes, et ne devant rien, absolument rien aux prestiges de l'art, avait fait sans modèle, et dans un style dont elle seule a eu le secret, ces Lettres d'un caractère si original, où l'on ne sait ce qui domine le plus de l'imagination, du sentiment, de la finesse ou des graces, et qui lui assurent à jamais la prééminence du genre épistolaire. Aucun homme, sans en excepter Voltaire, qui semblait avoir à commandement tous les esprits et tous les styles, n'est approché dans ses Lettres de ce naturel exquis; et c'est dans une correspondance purement maternelle avec madame de Grignan sa fille, que cette femme enchanteresse a développé tout ce qu'il est possible d'imaginer de plus délicat en sensibilité et en expression : mérite qu'elle a su même

allier quelquefois à des idées fortes et profondes, en paraissant tout effleurer. Et ces Lettres pouvaient demeurer inconnues! Elles pouvaient périr! Il n'était pas même sûr qu'elles eussent été conservées; et madame de Sévigné était celle qui se doutait le moins qu'elles dussent l'être.

Madame de Genlis, au contraire, à laquelle il faut bien que nous soyons ramenés, a voulu concourir à tous les genres de gloire. Elle s'est montrée dans la carrière, moins en femme qu'en athlète robuste qui ne craignait pas de se mesurer avec les réputations les plus imposantes. En guerre avec Voltaire, sur-tout depuis sa mort, elle osa prétendre à l'universalité de ses talens, et soutenir qu'il n'avait jamais su varier ni sa manière ni son style. Institutrice des enfans d'un prince, elle se crut appelée à combattre, dans le Philosophe de Genève, non-seulement tous les principes de cet homme célèbre, mais ceux de Locke et de Montagne, embellis de son éloquence. La manie de juger tout le monde, et d'assigner les rangs de la gloire, ne lui devint pas moins familière qu'à M. de Laharpe. Elle osa même provoquer en champ

clos, non plus tel ou tel adversaire, mais tout le parti philosophique, et se mettre, par un Traité sur la Religion, au rang des Pères de l'Église. Elle a donné successivement de nombreux ouvrages sur l'éducation, une foule incroyable de romans, une compilation savante sous le titre des Annales de la Vertu, des fables en rimes qu'elle a surnommées l'Herbier moral, pour n'avoir rien de commun avec les fables de La Fontaine, et parce que les sujets en sont empruntés de la Botanique, enfin beaucoup de livres édifians, des modèles d'oraisons, et même des heures. Tout cela réuni dans une édition complette, annoncée chez Crapelet, formera un nombre de volumes qui étonne l'imagination, mais qu'à la vérité on ne sera pas obligé de lire. Ce vaste recueil assure à son auteur un rang qu'on ne peut lui disputer parmi les plus féconds écrivains : mais ce fardeau n'est-il pas un peu lourd pour la réputation d'une femme qui a passé long-temps pour aimable, et qui pouvait, à moins de frais, acquérir le titre de femme célèbre ? Nous avons lu plus d'une fois, et jamais sans plaisir, celui de ses ouvrages qui nous paraît le plus digne d'elle,

son Théâtre d'éducation, qui lui a valu de très-jolis vers d'autant plus flatteurs pour elle qu'ils sont de M. de Laharpe, qui ne loue guère que ce qu'il a fait. Nous nous plaisons à redire ici que ce Théâtre, le seul des ouvrages de madame de Genlis que nous ayons conservé, contient plusieurs petites comédies d'une invention heureuse, écrites avec beaucoup de naturel, de facilité, souvent même de grace; que sans annoncer, comme plusieurs autres de ses productions, la manie de régenter, les principes de la plus saine morale s'y trouvent développés et mis en action. Il est peu de familles qui ne puissent jouir de l'avantage de les faire lire, ou d'en permettre la représentation à leurs enfans. Il est même de ces pièces qui auraient pu mériter, à ce qu'il nous semble, les succès du Théâtre: le Magistrat, par exemple, fait pour servir de leçon à l'une des classes de citoyens la plus importante à l'ordre public. Le superflu n'est pas toujours le signe de la vraie richesse; et nous croyons que ce petit recueil, choisi dans les nombreux ouvrages de madame de Genlis, est le titre qui peut lui don-

ner le plus de droits à l'estime de son siècle, et peut-être de la postérité.

GERBIER (PIERRE-JEAN-BAPTISTE), avocat au parlement, né à Rennes en 1725, mort à Paris en 1788. L'un des hommes les plus éloquens dont le barreau français ait à se glorifier, et qui a prouvé que dans nos temps modernes, l'éloquence pouvait se rapprocher de la dignité de l'ancienne tribune. Il a rarement écrit; il passe même pour constant que son imagination se refroidissait dans le silence du cabinet; mais personne n'a mieux parlé. Une figure noble, un son de voix majestueux et imposant, une action pleine de dignité, tels étaient ses dons extérieurs. L'énergie, la grace, la sensibilité la plus exquise réunie au plus beau naturel et à l'imagination la plus brillante, en avaient fait, sans le secours de l'art, le modèle de nos orateurs.

Souvent forcé par les circonstances à changer sur-le-champ l'ordre de ses moyens, et le plan de défense qu'il avait adopté, on l'a vu faire des effets d'autant plus surprenans, qu'ils ne partaient alors que de l'impulsion soudaine de son génie. Inspiré par

le moment, il devenait au besoin sublime, pathétique, terrible; il entraînait les suffrages des juges, étonnés eux-mêmes de l'ascendant que prenait sur eux l'admiration publique.

GILBERT (NICOLAS), né en Lorraine en 1750, mort à Paris en 1780. Cet écrivain enlevé aux Lettres par une mort extraordinaire et prématurée, semblait appelé au genre satyrique, non, à la vérité, dans le goût d'Horace, mais dans celui de Juvénal. Il en avait la fougue, l'exagération, la violence. Il est vraisemblable qu'il avait méconnu long-temps le caractère de son esprit, car ses débuts poétiques sont de la plus grande médiocrité. C'est que, dans l'espérance de se faire des amis utiles, il avait cru devoir se plier au style adulateur. Désabusé de ce personnage, dont il s'acquittait de mauvaise grace, et qui ne lui réussit pas, il s'abandonna enfin à son naturel caustique; et quoiqu'il n'ait fait que deux satyres, on a retenu plusieurs de ses vers, qui joignent au mérite de l'énergie une expression pleine de verve, et qui annonçait un poète. Tels sont ces vers mor-

il n'en est pas qui puissent être employés sans choix. C'est en effet de l'usage du mot propre que dépendent la justesse, l'énergie, et souvent les convenances du style. Le livre de l'abbé Girard est donc une découverte heureuse, et le résultat d'une métaphysique très-fine appliquée au langage. Presque tous ses exemples sont de la plus grande précision et du meilleur choix : cependant le même auteur a donné une Grammaire écrite du style le plus maniéré et le plus bizarre.

Ses Synonymes ont été augmentés par Beauzée, qui s'est montré digne d'associer ses recherches à celles de l'abbé Girard.

GOLDONI (CHARLES), né à Venise en 1707, mort à Paris en 1792. Ce n'est point pour avoir fait disparaître les masques qui défiguraient la scène italienne, ni pour avoir été, dans sa patrie, le fondateur du vrai genre de la comédie, que nous lui donnons une place dans ces Mémoires, consacrés uniquement à la littérature française; mais par un événement dont nous ne connaissons pas d'exemple, Goldoni qui ne s'était familiarisé qu'assez tard avec notre langue, a donné à

notre théâtre, à l'âge de soixante-deux ans, la comédie du Bourru Bienfaisant qui s'y soutient encore avec succès, et qui mérite l'accueil qu'elle y a reçu.

On doit ajouter Goldoni au petit nombre d'hommes célèbres à qui la nature a tracé leur vocation par une impulsion irrésistible. Après avoir essayé de plusieurs états qui pouvaient le conduire à la fortune, et dans lesquels il avait obtenu des distinctions qui semblaient devoir le détourner de la carrière du théâtre, son penchant l'a toujours ramené à cette même carrière où il s'est fait une grande réputation.

On a peu vu d'exemples, même chez les anciens, d'une fécondité plus surprenante. Dans une seule année il contracta l'engagement de fournir à un des théâtres de Venise seize comédies, et il tint parole. Presque toutes ces pièces eurent un succès brillant.

Né avec le génie de l'observation, et secondé du plus heureux naturel, cet excellent homme a remporté le prix de son art en Italie; et sa comédie du Bourru Bienfaisant prouve qu'il n'aurait pas moins réussi en France.

Il a publié sa vie et l'histoire de ses productions dramatiques en trois volumes, à l'âge de 80 ans, du même style dont La Fontaine eût écrit la sienne. Il y règne une simplicité naïve, et, si nous l'osons dire, une bonhomie qui ajoute à la haute estime qu'on doit à ses talens, le sentiment du plus vif intérêt pour sa personne. C'est vraiment l'homme de la nature, dans sa vie comme dans ses ouvrages.

Sans vouloir affaiblir les éloges que nous avons cru devoir à la comédie du Bourru Bienfaisant, nous ne pouvons nous dispenser de reconnaître que c'est au caractère original de Fréeport, dans la comédie de l'Écossaise, que Goldoni fut redevable de l'idée de son principal personnage : mais la conduite de sa pièce, la vérité des situations, celle du dialogue, enfin les détails sont à lui; et ce que n'a jamais fait Voltaire, quoiqu'il l'ait tenté plusieurs fois, non-seulement Goldoni a fait une bonne comédie ; mais ce qui est plus remarquable encore, une comédie purement écrite dans une langue qui n'était pas la sienne.

GRAFIGNY (Madame MARIE-FRANÇOISE D'APPONCOURT DE), née à Nancy, en 1695, morte à Paris en 1758. Le premier ouvrage qu'on lui ait attribué, et qui n'est plus guères connu, est une Nouvelle Espagnole insérée dans un recueil qu'on appelait le Recueil de ces Messieurs*; le but moral de cette Nouvelle était de prouver que le mauvais exemple produit autant de vices que de vertus.

Elle publia depuis les Lettres Péruviennes, roman dans lequel on trouve quelquefois du sentiment et de la passion; mais plus souvent une métaphysique alambiquée et précieuse, mise à la mode par quelques beaux-esprits qui croyaient imiter le style de Fontenelle, et que Marivaux fit dégénérer en un véritable jargon.

Le grand succès des Lettres Persannes donna une sorte de vogue aux fictions de ce genre. On vit des Lettres Turques, des Lettres Chinoises, des Lettres Juives; mais aucun de ces ouvrages n'étant soutenu du génie de Montesquieu, on remarqua bientôt qu'ils

* On a conservé ce Recueil qui n'en valait pas trop la peine, dans une édition des Œuvres du comte de Caylus.

n'empruntaient leur faible mérite que de l'air étranger de leurs personnages, qui jette en effet un vernis de singularité sur ce qui ne serait que trivial par soi-même : telle est du moins, à l'occasion de quelques écrits de cette espèce, l'observation très-judicieuse de Voltaire.

L'accueil que fit le public au roman Péruvien de madame de Grafigny, lui fit naître l'idée d'en composer un autre, mais sous une forme dramatique; et ce roman qui n'était au fond qu'une faible imitation de la Gouvernante de la Chaussée, et qu'elle appela Cénie, eut à la représentation le succès de faveur que devait avoir l'ouvrage d'une femme; mais la Gouvernante prévalut, et Cénie ne fut jamais reprise.

La pièce fut jugée plus sévèrement à la lecture. On pouvait se croire ramené au temps des Précieuses, par ces phrases que nous prenons au hasard pour en citer quelques exemples : « La jeunesse a quelquefois » un instinct plus sûr que l'expérience. — Les » charmes d'une jeune personne s'embellis- » sent de la décrépitude de son mari. — La » caducité d'un vieillard éternise la jeunesse

» de sa femme. — La tendresse double notre » sensibilité naturelle, elle multiplie des pei- » nes de détail dont la répétition nous acca- » ble. » On ne s'accoutuma ni à cet instinct de la jeunesse, ni à ces charmes qui s'embellissent d'une décrépitude, ni enfin à cette tendresse qui double une sensibilité en multipliant des peines.

Si l'on demande comment une pièce écrite ainsi put obtenir quelque succès? Ceux qui ont l'habitude du théâtre savent assez que les fautes de style échappent presque toujours à la représentation. Il y avait d'ailleurs dans Cénie un intérêt à-peu-près semblable à celui de la Gouvernante; et l'intérêt qui prévaut toujours sur les fautes dans les bons ouvrages, en fait souvent réussir de très-médiocres.

Madame de Grafigny eut moins de bonheur dans sa seconde pièce. La Fille d'Aristide ne fut jouée qu'une fois : le temps de l'indulgence était passé.

GRAND (Marc-Antoine le), comédien et auteur comique, dont il est resté au théâtre quelques pièces d'un sel un peu grossier,

mais assez gaies. Il fit une comédie de Cartouche, représentée par ses camarades le jour même où ce misérable fut roué. Ces messieurs ne crurent point alors avilir leur profession, en jouant dans cette abominable farce des rôles de voleurs de grands chemins; et depuis ils ont refusé, sous prétexte de décence, et pour maintenir la prétendue dignité de leur théâtre, la comédie des Courtisannes, pièce utile aux mœurs, écrite avec une bienséance que le sujet semblait rendre impossible, et qui présentait peut-être, en ce genre, un modèle de difficulté vaincue. Il est vrai qu'ils en rougirent quelques années après, et qu'eux-mêmes demandèrent à l'auteur cette pièce imprimée depuis long-temps, et jugée par le public. On n'a point oublié l'honneur qu'elle fit au talent de mademoiselle Contat, dont elle commença la réputation.

Le Grand, de qui nous aurions pu nous dispenser de parler sans cette singulière anecdote, mourut à Paris en 1728; il avait près de soixante ans.

GRANGE-CHANCEL (LOUIS DE LA), né dans le Périgord en 1678, mort en 1758.

Quoiqu'il ait fait plusieurs tragédies, dont quelques-unes se représentaient encore il y a quelques années, La Fosse, son contemporain, par la seule tragédie de Manlius, se montra très-supérieur non-seulement à ce poète, mais à tous ceux qui occupèrent la scène, depuis la mort de Racine, jusqu'au moment où Crébillon et Voltaire parurent.

La Grange défigura presque toutes ses pièces par des intrigues romanesques que le mauvais goût a souvent renouvelées, et qui finiront par ramener l'art à son enfance. C'est principalement à ce défaut, et à la médiocrité de son style, plus faible encore que celui de Campistron, qu'il faut attribuer l'oubli où commencent à tomber les pièces de cet écrivain, qui n'a mis de vigueur, et même de génie, que dans son libelle des Philippiques.

GRÉCOURT (JEAN-BAPTISTE-JOSEPH VILLARS DE), né à Tours en 1682, mort en 1743; auteur du poëme de Philotanus et de plusieurs Contes licencieux. Il est à La Fontaine ce qu'un Satyre est à une Grace.

GRESSET (JEAN-BAPTISTE-LOUIS), de l'Académie française, né à Amiens en 1709, mort en 1777. Louis XV, en considération de ses talens, lui donna des lettres de noblesse, et le décora de l'ordre de Saint-Michel; mais le Vert-Vert, la Chartreuse et la comédie du Méchant, sont ses véritables titres d'honneur, et c'est par eux qu'il sera compris dans le petit nombre d'écrivains célèbres qui ont illustré leur patrie après les beaux jours du siècle de Louis XIV.

Nous n'avons jamais relu le Vert-Vert et la Chartreuse, sans partager le sentiment qu'éprouva J.-B. Rousseau lorsque ces deux ouvrages parurent; on sait qu'il ne balança pas à les annoncer comme un phénomène littéraire; et véritablement, quand on se rappelle que ces deux charmantes productions, d'une originalité si piquante, et qui ne se ressemblent ni par le fond ni par la forme, étaient le premier essai d'un jeune jésuite, on a peine à concevoir que l'auteur ait eu le secret d'y réunir tout ce qu'on pouvait attendre du talent le plus exercé: graces, légèreté, délicatesse, abandon, plaisanterie exquise, en un mot, tout ce qu'on croyait n'appartenir

exclusivement qu'à l'habitude de vivre au sein du grand monde, et dans la société la plus choisie.

Cependant Rousseau, qui sentit si vivement le mérite de ces deux ouvrages, se garda bien de mettre le Vert-Vert, comme on s'est permis de le faire de nos jours *, ni au-dessus ni même à côté du Lutrin. Ce que l'un et l'autre peuvent avoir de commun, c'est la stérilité d'un sujet qui semblait ne rien promettre à l'imagination; mais Boileau fit du sien un poëme qu'on serait tenté de croire impossible s'il n'existait pas; osons dire même un chef-d'œuvre de poésie, auquel on ne peut comparer aucun autre ouvrage de notre langue; et le Vert-Vert, avec tout le charme que nous y reconnaissons, ne peut être placé qu'au premier rang de nos meilleurs contes.

Il est peu de poètes qui n'aient commencé par essayer leur talent dans la tragédie; il en

* Ce fut l'abbé Millot, successeur de Gresset à l'Académie, et de qui nous avons plusieurs morceaux d'histoire estimés, mais qui se connaissait peu en poésie, qui se permit ce parallèle, en adjugeant la palme au Vert-Vert. L'Académie le laissa dire; mais personne n'eût été plus choqué de ce parallèle que Gresset lui-même.

est beaucoup moins qui aient eu, comme Gresset, la sagesse de s'en tenir à leur première tentative, lorsqu'une fois ils ont connu la difficulté de l'art, et combien la carrière des Corneille et des Racine doit effrayer quiconque n'y est pas appelé par le génie qui inspira ces grands hommes. L'Édouard de Gresset, inférieur à nos tragédies du second ordre, ne promettait à son auteur que des suffrages de société; mais il y a loin de ces suffrages à la gloire, et il eut le mérite de le sentir.

Les succès de la Chaussée dans l'espèce de comédie sérieuse dont il est regardé comme l'inventeur, firent naître à Gresset l'idée de tenter ce genre alors très-accueilli, et dans lequel il n'obtint cependant qu'un succès médiocre par la comédie de Sidnei. Si cette pièce, dont le sujet parut trop sombre et trop étranger à nos mœurs, est moins intéressante que Mélanide, et que quelques autres drames de la Chaussée, l'auteur eut du moins l'avantage de prouver qu'il lui était très-supérieur dans l'art d'écrire, et que s'il eût continué de s'exercer dans le même genre, il en serait devenu le modèle. Heureusement le bon goût

le décida en faveur de la bonne comédie, pour laquelle il était né, et dont peut-être il eût été le restaurateur, si les principes religieux qu'il avait puisés chez les jésuites, et qui reprirent tout-à-coup sur lui un nouvel empire, ne l'eussent détourné trop tôt de la carrière du théâtre.

La comédie du Méchant, qui, avec le Vert-Vert, la Chartreuse, et un petit nombre d'autres ouvrages, portera son nom à la postérité, eut le plus grand succès, et le méritait surtout par le charme du style, le naturel, la finesse et la vivacité du dialogue.

Ce n'est pas que nous comparions cette comédie aux chefs-d'œuvre du Tartuffe et du Misanthrope : il y a de ces pièces au Méchant un intervalle immense : nous ne la comparerons pas même à la Métromanie; et nous ne dirons point, comme on l'a dit à l'Académie, et comme le répètent quelques esprits bassement jaloux, que ces deux dernières pièces ont fermé parmi nous la carrière de la comédie*.

* Il en a paru de postérieures, qu'on voudrait bien faire oublier, quoiqu'on ait la maladresse d'en rappeler d'autant plus le souvenir, qu'on affecte d'en moins parler.

Il est toujours fâcheux de circonscrire ainsi les bornes des arts, et de décourager des talens qui peut-être n'attendent, pour se montrer, que des circonstances favorables.

Le sujet de la Métromanie présentait infiniment plus de difficultés à vaincre que le caractère du Méchant, qui ne dut pas coûter de grands efforts d'invention après la comédie du Médisant de Destouches : pièce (il faut en convenir) qui paraîtra toujours avoir servi de modèle à Gresset, et qui du moins lui facilita beaucoup les moyens de mieux faire.

Quoi qu'il en soit, la comédie du Méchant n'en doit pas moins être regardée comme une des productions les plus distinguées de notre siècle : tant il suffit d'exceller dans quelques parties d'un art difficile, et qui le devient chaque jour de plus en plus, pour mériter, dans cet art là même, une très-grande réputation.

Nous l'avons déjà dit, la partie dans laquelle Gresset excella principalement, fut celle du style; et c'est une nouvelle preuve de l'opinion où nous sommes, que le style est précisément ce qui fait vivre les ouvrages de

génie. Beaucoup de vers du Méchant devinrent proverbes dès leur naissance; cependant il y a très-loin encore du style de cette pièce à celui du Misanthrope. Un peu gâté par le ton du jour, qui ne sera pas celui de la postérité, le style du Méchant nous paraît, si nous l'osons dire, trop du moment, et la vivacité de ses couleurs, plus brillantes peut-être que naturelles, peut avec le temps perdre beaucoup de son éclat. Il est dans tous les arts des beautés inaltérables, parce qu'elles appartiennent à tous les âges, et qu'elles sont faites pour réunir tous les goûts: mais il en est aussi de purement locales, et qui ne sont adaptées qu'au goût particulier d'une nation, souvent même à telle ou telle époque de ses usages et de ses mœurs. Le poète qui veut plaire à son siècle, ne doit pas négliger ce genre de beautés : mais s'il veut plaire à la postérité, il ne doit pas non plus s'y renfermer de manière que ses comédies dégénèrent en vaudevilles. Ce n'est que par des traits vigoureux et fortement prononcés, tels que Molière savait les saisir dans la nature, ce n'est que par des vers moins brillans de mots, que pleins d'énergie et de sens, qu'on peut

se flatter de parvenir sans déchet à la postérité la plus éloignée.

Après le succès du Méchant, soit que Gresset craignît de nuire à sa gloire en se montrant inférieur à lui-même, soit que véritablement il ait regardé la comédie comme une occupation peu compatible avec ses principes religieux, il abjura, en quelque sorte, solennellement le goût qu'il avait eu pour le théâtre, et parut se reprocher vivement l'espace très-court qu'il y avait consacré. Ce repentir eût été plus édifiant, si Gresset eût achevé de constater sa supériorité dans ce genre par un plus grand nombre d'ouvrages. On fut étonné qu'un homme qui s'était voué aux muses dans la solitude et dans la vie austère du cloître, eût renoncé à leur culte au milieu des séductions du grand monde. C'est ce qui fit dire plaisamment à Voltaire:

> Gresset, doué du double privilége
> D'être au collége un bel esprit mondain,
> Et dans le monde un homme de collége.

Mais il est possible que cet agréable écrivain, né avec une sensibilité douce et beaucoup d'amour pour la retraite, rapproché

d'ailleurs par son caractère de cette indolence philosophique qu'il a tant de fois célébrée, et porté à la dévotion par ses premières habitudes, n'ait pas conservé pour les arts cette impulsion vive et forte qui est la marque distinctive du génie. Il se peut qu'il ait été rebuté du spectacle de nos querelles littéraires, et plus encore de cet esprit d'intrigue nécessaire aujourd'hui à quiconque veut se procurer les suffrages de ces cotteries qui semblent avoir acquis le droit de disposer exclusivement de la renommée. Gresset avait trop de mérite pour se plier à ce vil manége, et n'avait peut-être pas assez de ressort dans son caractère pour acheter la gloire par de longs travaux, et par les efforts continuels qu'elle exige de ceux qui ont le courage de l'aimer avec passion.

Quoique Gresset fût infiniment supérieur à cette classe d'écrivains qui se piquent de bel-esprit, sans se douter combien cette prétention est voisine de la sottise ou même du ridicule, nous croyons cependant qu'il avait plus d'esprit que de génie. Si l'on observe qu'il flotta long-temps incertain de la carrière à laquelle il devait donner la préférence, qu'il

s'essaya d'abord dans la tragédie, ensuite dans le genre de la comédie sérieuse, et enfin dans la vraie comédie, où il ne s'est montré qu'une seule fois, on en conclura qu'il n'a pas été entraîné irrésistiblement, et par un caractère qui lui fût propre, vers un genre déterminé. Il est vrai qu'avant de tenter la carrière du théâtre, il avait prouvé par le Vert-Vert et par la Chartreuse, qu'il était né pour les graces: aussi c'est à ce genre facile et gracieux que nous croyons qu'il avait été appelé spécialement par la nature; c'est le genre dont véritablement il avait le génie, puisque c'est celui dans lequel il s'est annoncé avec le plus d'éclat, et que depuis il n'a pas eu de succès plus réel et plus brillant. En effet nous osons dire que le Vert-Vert lui appartient davantage, et qu'il est en lui-même un ouvrage plus original que la comédie du Méchant, quelque mérite que nous reconnaissions d'ailleurs dans cette pièce.

Il lui manquait cette vigueur de génie qui fait faire habituellement de grandes choses, quoiqu'il ne fût pas incapable de s'élever quelquefois jusqu'à elles; mais il avait cette heureuse facilité qui semble créer de rien; et qui

répand des fleurs sur les sujets en apparence les plus stériles. C'est précisément ce qui caractérise le Vert-Vert et la Chartreuse, qui sont ses meilleurs ouvrages. On peut y ajouter encore, mais sans les mettre au même rang, son Carême impromptu, et son Lutrin vivant, productions badines, auxquelles on ne saurait refuser le mérite d'une narration vive et piquante, et l'art de lutter avec grace contre des difficultés qui semblaient insurmontables.

N'oublions pour sa gloire, ni l'Épître à sa sœur, pleine d'une sensibilité douce et tendre, ni celle au Père Bougeant, dont le début est si gracieux, ni les Ombres qui rappellent, en plusieurs endroits, le badinage ingénieux de la Chartreuse; mais avouons qu'on ne retrouve son talent ni dans l'Ode qui exigeait un pinceau plus vigoureux que le sien, ni dans sa traduction des Églogues de Virgile. Personne n'a porté plus loin que lui, dans ses bons ouvrages, l'art d'enchaîner harmonieusement ses vers, mais il y sacrifia souvent la précision; et si la poésie en est toujours élégante et facile, il faut convenir qu'elle est quelquefois un peu traînante,

négligée et verbeuse : c'est l'abondance, ou plutôt la surabondance d'Ovide.

Nous croyons convenable de remarquer que né en 1709, et par conséquent quelques années avant la mort de Louis XIV, Gresset semble appartenir encore au beau siècle de ce prince.

Il est d'une destinée singulière que presque tous les hommes célèbres qui ont jeté de l'éclat sur l'âge où nous vivons, tenaient encore, du moins par la date de leur naissance, à cette époque de gloire. Non-seulement les Voltaire, les Crébillon, les Montesquieu, les Buffon, et l'éloquent citoyen de Genève, mais dans une classe plus ordinaire, Destouches, la Chaussée, Marivaux, Boissy même, qui serait de nos jours un homme remarquable, ont vécu plus ou moins de temps avant la mort de ce monarque : tellement que si l'on ne comprenait dans la liste des écrivains du siècle de Louis XV, que ceux qui sont nés depuis son avénement au trône, on serait effrayé de la sécheresse de cette liste ; à peine saurait-on par qui la commencer : cependant nous osons nous vanter orgueilleusement de nos prétendus progrès,

et nous nous permettons quelquefois de parler légèrement du siècle des arts et du génie!

GROSLEY (PIERRE-JEAN), de l'Académie des Inscriptions, et de la Société royale de Londres, né à Troyes en 1718, mort en 1785. Il avait conservé, au milieu de la frivolité et de la licence qu'avait amenées l'époque désastreuse de la régence, le goût de l'érudition, et peu de personnes ont porté plus loin l'amour de l'étude et l'étendue de leurs connaissances. Sage économe d'une fortune modique, il avait trouvé le moyen d'enrichir la ville de Troyes de plusieurs monumens consacrés à la gloire des hommes célèbres de sa province. Il a donné jusques dans son Testament, qu'on a publié, et qui méritait cet honneur, une dernière preuve du caractère original de franchise qui l'avait rendu cher, non-seulement à ses amis, mais aux étrangers qu'il avait jugés dignes de sa correspondance.

Riche de sa modération, il avait fait des voyages dispendieux en Italie et en Angleterre. Il a publié ses observations, et prouvé qu'il savait connaître les hommes. A quel-

ques inexactitudes près, son Voyage intitulé Londres, passe pour ce que nous avons de mieux sur cette ville que Voltaire appelle

Le magasin du monde et le Temple de Mars.

GUÉNÉE (l'abbé ANTOINE), né aux environs de Sens. Les vrais amis de la gloire de Voltaire étaient affligés de son acharnement contre la Judée, et, pour en parler comme les gens du monde, de tous ces articles de juiverie qu'il a répandus avec tant de profusion dans cette partie de ses Œuvres, à laquelle l'édition de Beaumarchais a donné si improprement le nom de Théologiques.

Nul peuple n'est méprisable aux yeux de la vraie philosophie, et la nation juive nous paraît plus qu'aucune autre porter un caractère qui la rend digne d'être observée, n'eût-elle que l'avantage d'être incontestablement la mère de deux religions qui couvrent la face du globe : la chrétienne et la musulmane.

Dans l'état même d'abaissement et d'humiliation où ce peuple est descendu, il aurait encore des droits, non-seulement aux égards de la philosophie, mais à la reconnaissance

des nations par la seule découverte des lettres de change. Jamais l'industrie ne tira de l'oppression une ressource plus heureuse. On sait que les lettres de change sont au commerce ce que la boussole est à la navigation.

Sous le nom de quelques juifs portugais, M. l'abbé Guénée répondit à Voltaire. Nous ne croyons pas que ces juifs ayent toujours raison ; mais il était difficile d'opposer à cet illustre écrivain plus de modération, plus de politesse, et souvent une force de preuves qui approchent plus de l'évidence.

GUYMOND DE LA TOUCHE (CLAUDE), né en 1729, mort en 1760. Connu par une tragédie d'Iphigénie en Tauride, dont le style est incorrect et dur ; mais dans laquelle il y a des situations très-intéressantes, et quelques morceaux qui font juger que cet écrivain ne manquait pas de force tragique. Il est seulement singulier que tous les auteurs qui ont traité ce sujet n'ayent pas adopté la belle reconnaissance d'Iphigénie et d'Oreste, telle qu'Aristote nous l'a conservée d'après un ancien poète grec. Oreste, prêt à être immolé, se retourne du côté de Pylade, et lui dit ces

paroles si naturelles et si touchantes qui sont entendues d'Iphigénie :

Quelle fatalité poursuit le sang d'Atride!
C'est ainsi que ma sœur expira dans l'Aulide.

Aucune reconnaissance n'eût été plus pathétique et plus vraie ; et c'est une observation que nous nous rappelons d'avoir fournie à un journaliste qui a rendu compte de la tragédie de Guymond de la Touche.

H.

* HANNETAIRE (Nicolas d'), né à Grenoble en 1720, mort à Bruxelles en 1780, neveu du célèbre Servandoni, connu dans toute l'Europe par son excellent goût

* Nous rétablissons ici, avec quelques changemens, cet article que l'amitié nous avait fait insérer dans nos anciennes éditions, et qui a été copié presque mot pour mot, ainsi que plusieurs autres articles de ces Mémoires, par des compilateurs pour qui tout est de bonne prise, et qui n'ont pas eu l'attention de nous citer. Si nous consignons ici cette réclamation que nous pourrions renouveler souvent, mais que nous ne renouvellerons pas, c'est qu'il nous paraîtrait dur d'être soupçonnés de plagiat, pour avoir été en proie à des plagiaires sans pudeur.

d'architecture, et par les grandes et magnifiques conceptions qu'il a déployées dans son art.

Entraîné par une passion vive et par un talent décidé pour le théâtre, le jeune d'Hannetaire se fit comédien, et sacrifia la brillante éducation qu'il avait reçue à cette profession qu'il honora du moins par sa probité et par ses mœurs. C'est à lui que nous adressâmes, d'après l'invitation pressante qu'il nous en fit, une Lettre assez curieuse, et qui a été insérée dans quelques éditions de nos Œuvres, sur le préjugé qui existait en France contre l'état de comédien. Notre opinion fut sévère, mais il avait exigé de nous de lui dire, sans aucun ménagement, ce qui nous paraîtrait la vérité; et la justice que nous venons de rendre à son caractère moral, prouve qu'il était digne de l'entendre.

Chargé de la direction des spectacles de Bruxelles, il leur donna, pendant plus de vingt ans un degré de perfection qui eût étonné la capitale même: c'est qu'au lieu de faire de la comédie un métier de routine, il l'avait étudiée en homme de lettres.

Avant lui, Rémond de Sainte-Albine et

Riccoboni, avaient donné sur l'art du théâtre des leçons pleines de goût, auxquelles il eut le mérite d'en ajouter d'autres dans un ouvrage intitulé Observations sur l'art du comédien. Ces trois ouvrages devraient être médités par tous ceux qui se croyent appelés à former des sujets pour la scène, et nous n'exagérons pas, en disant qu'ils sont à peine connus de la plupart de nos acteurs. Le célèbre Garrick, à qui d'Hannetaire avait envoyé ses Observations, en sentit mieux le prix, et pour en témoigner sa reconnaissance à l'auteur, il lui fit passer une belle médaille d'or qui venait d'être frappée à Londres en l'honneur du même Garrick. Cette médaille le représente très-ressemblant. On voit au revers Thalie, Melpomène et Polymnie, avec cette légende, *il les réunit toutes trois*: légende flatteuse, et qui ne pouvait convenir en Europe qu'à cet acteur universel et inimitable. D'Hannetaire méritait de Garrick cette marque d'estime, mais il ne devait l'attendre que d'un homme aussi supérieur à son état.

HARDION (Jacques), de l'Académie

des Inscriptions, dans laquelle il fut admis très-jeune, et ensuite de l'Académie française, né à Tours en 1686, mort à Paris en 1766.

On a de lui, dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, plusieurs dissertations qui méritent d'être consultées. Il avait commencé l'Histoire de l'origine et des progrès de la Rhétorique dans la Grèce; mais il fut obligé d'interrompre cet ouvrage déjà très-avancé, pour se livrer tout entier à l'éducation des jeunes princesses, filles de Louis XV, qui fut confiée à ses soins, à leur retour de l'Abbaye de Fontevraut, où elles avaient passé leurs premières années. Ce fut pour l'instruction de ces princesses qu'il composa une nouvelle Histoire poétique, un Traité de l'Éloquence et de la Poésie française, et enfin un Abrégé de l'Histoire universelle, dont il a paru dix-huit volumes.

Un caractère doux et prévenant, des mœurs vertueuses furent son principal mérite. Homme estimable, et non homme supérieur, ses productions annoncent des connaissances variées, une littérature saine, mais des talens, pour ainsi dire, indécis;

nous représente d'ailleurs comme très-prématuré, ait voulu exciter une sédition à Bordeaux. Il nous semble que de pareilles anecdotes pouvaient être supprimées sans conséquence pour l'honneur de la philosophie.

Nous savons plus de gré à l'éditeur du poëme du Bonheur de nous avoir transmis un grand nombre de traits de bienfaisance, qui rendent véritablement la mémoire d'Helvétius infiniment respectable. La plupart de ces traits étaient connus, et ce fut l'estime générale qu'il s'était acquise par ces actes de vertu, qui le mit principalement à couvert de l'orage que le livre de l'Esprit avait soulevé contre lui. C'est à ces faits que l'écrivain de sa Vie aurait dû se borner; mais il devait craindre d'en affaiblir la certitude, en les mêlant à d'autres faits trop évidemment hasardés.

Si l'on en croit le même éditeur, dans le temps même où le livre de l'Esprit causait à son auteur les plus vives inquiétudes, un cardinal lui écrivait qu'*on ne concevait point à Rome la sottise et la méchanceté des prêtres français.* Il n'est pas impossible, à la rigueur,

qu'un cardinal, au fond de son ame, n'eût cette idée de nos prêtres, mais il n'est pas vraisemblable qu'il l'eût exprimée aussi ouvertement : on ne reconnaît là ni la circonspection italienne, ni celle d'un chef de l'Église. L'éditeur ne donne pour garant de cette anecdote que son propre témoignage ; il se croit dispensé, dit-il, de nommer ce cardinal, parce qu'il est encore vivant : nous osons lui répondre qu'il en est en effet d'autant plus dispensé, que, même en le nommant, il ne nous persuaderait pas.

En nous permettant ces observations sur le zèle indiscret de cet éditeur, nous sommes loin de vouloir porter la moindre atteinte à la mémoire d'Helvétius. Non-seulement nous rendons, avec le public, la plus exacte justice aux qualités morales de ce philosophe, mais nous reconnaissons qu'à beaucoup d'égards, le livre de l'Esprit est une des productions les plus distinguées de notre siècle. Nous avons déjà dit qu'il serait injuste de n'y chercher que des erreurs. Il y en a sans doute dont l'auteur ne soupçonna pas tout le danger : telle est, entre autres, cette maxime fondamentale du livre, « que l'intérêt personnel

heur de l'humanité, précisément parce qu'elle s'adapterait le mieux à la nature de l'homme, serait celle qui, par une sage distribution des récompenses et des peines, de la gloire et de l'infamie, saurait unir, de la manière la plus forte, l'intérêt personnel à l'intérêt social.

Il faut consulter l'ouvrage même, pour voir avec quelle progression lumineuse l'auteur a traité cette partie intéressante, et combien il paraît être inspiré par la passion du bien public. On trouve d'ailleurs, dans ce même livre, des apperçus très-fins sur les différentes idées qu'on attache au mot *esprit*. L'auteur est clair, souvent précis, toujours méthodique ; ses exemples sont heureusement choisis ; et du moins, sur ces *objets*, les erreurs seraient absolument sans conséquence.

Voltaire, dans une analyse rapide qu'il a faite du livre de l'Esprit, dans ses Questions sur l'Encyclopédie, y relève, avec un dessein très-marqué de rabaisser l'ouvrage, plusieurs fautes qui nous paraissent très-légèrement observées. Cette critique très-superficielle, est, en général, peu digne de lui. A l'exception du paradoxe insoutenable, par lequel

Helvétius prétend que nous naissons tous avec une égale aptitude au génie, elle ne tombe sur aucune des erreurs essentielles du livre, quoique Voltaire y accumule des objections qui seraient faciles à réfuter : mais ce qui nous étonne, c'est que cette critique se concilie mal avec les témoignages d'estime et d'amitié que Voltaire, si l'on en croit l'éditeur que nous avons cité, ne cessait de prodiguer à l'auteur. Selon lui, Voltaire n'était, pour ainsi dire, occupé qu'à diriger les études d'Helvétius, à l'encourager, à le soutenir, à le consoler ; il en cite même ces vers qui, s'ils ne sont pas très-flatteurs pour la nation, sembleraient en effet inspirés par l'amitié :

Vos vers semblent écrits par la main d'Apollon,
Vous n'en avez pour fruit que ma reconnaissance ;
Votre livre est dicté par la saine raison,
Partez vîte, et quittez la France.

Nous n'avons pas la clef de ces singulières contradictions. Était-ce un des usages de la nouvelle philosophie que de se donner réciproquement des louanges, et de les désavouer ensuite lorsqu'on croyait n'avoir plus de raisons de se ménager ? Nous avons été à portée

de juger qu'Helvétius n'avait pas, pour Voltaire, une amitié bien tendre; nous avons lieu de douter que celle de Voltaire pour lui fût bien sincère: ce serait à l'éditeur du poëme du Bonheur à nous donner les lumières qui nous manquent pour accorder ce qu'il raconte avec ce que nous savons, et avec la critique dont nous venons de parler. Voltaire la termine en disant que ce livre, *dicté par la saine raison*, comme il l'appelle dans les vers qu'on vient de lire, « est un peu confus, » qu'il manque de méthode, et qu'il est gâté » par des contes indignes d'un livre de phi» losophie ».

Nous avons dit que cette critique, quoiqu'elle ne fût pas très-ménagée, n'attaquait cependant aucune des erreurs fondamentales du livre. En effet, dès les premières pages, Helvétius nous semble s'égarer dans une opinion inconciliable avec la saine métaphysique, ce dont Voltaire ne fait aucune mention. Il y établit pour principe, que la sensibilité physique est à-la-fois l'unique source de nos idées et de nos jugemens, et qu'enfin *juger n'est que sentir.*

Ceux qui voudront voir une réfutation de

ce paradoxe, et de quelques autres erreurs du même ouvrage, la trouveront dans l'Émile du philosophe de Genève. Loin d'attaquer d'une manière offensante l'auteur, qui était alors persécuté, il porte l'attention jusqu'à ne pas le nommer; et s'il le désigne, c'est en lui disant: « Tu veux en vain t'avilir, ton » génie dépose contre tes principes; ton cœur » bienfaisant dément ta doctrine, et l'abus » même de tes facultés prouve leur excel- » lence en dépit de toi ».

La forme de ces Mémoires ne nous permet pas de donner plus d'étendue à nos réflexions sur le livre de l'Esprit. Nous en avons dit assez pour prouver qu'en y reconnaissant des erreurs, nous sommes loin cependant de refuser à son auteur les éloges qui lui sont dûs. En revoyant son ouvrage avec une attention plus sévère, il aurait pu s'épargner de grands chagrins; mais tel qu'il est, nous le regardons comme une production d'un ordre supérieur. Le style en est souvent embelli par une imagination très-brillante: il a sur-tout, comme nous l'avons déjà dit, le mérite de la clarté. Voltaire reproche à l'auteur de manquer de méthode; nous sommes persuadés,

au contraire, qu'en partant des principes qu'Helvétius établit dans le premier chapitre de son premier Discours, principes qu'à la vérité on peut lui contester, et que nous n'approuvons pas, les conséquences qu'il en tire sont parfaitement bien enchaînées, et qu'il est peu d'ouvrages dont toutes les parties forment un ensemble plus méthodique.

Si l'on recherche comment Helvétius a pu tomber dans les erreurs qui l'ont rendu suspect de favoriser le matérialisme, qui est le renversement de toute morale, c'est qu'entraîné par une soif trop ardente de célébrité, il crut ne pouvoir y parvenir qu'en s'affiliant à la secte qui paraissait alors disposer exclusivement de la renommée. Séduit par les adulations des prétendus philosophes, et par quelques-unes de ces maximes qu'ils savent adroitement *jeter au peuple*, comme Diderot a eu l'orgueil de le dire, pour lui apprendre à respecter leur philosophie; abusé d'ailleurs par les grands mots de vertu, de tolérance, d'humanité, qu'ils faisaient retentir avec tant d'affectation aux oreilles de la multitude, mais pour se dispenser d'être humains, tolérans et vertueux, Helvétius, dans la droi-

ture de son cœur, se livra à l'esprit de sa société, sans en soupçonner le manége. Sa propre honnêteté lui fit illusion : on s'accoutume si aisément à penser comme ceux que l'on croit ses amis! Mais à peine fut-il persécuté, qu'il vit disparaître l'enthousiasme de ce même parti, qui n'avait cherché qu'à se donner de l'éclat en faisant sa conquête, et qui ne tarda pas à l'abandonner. Le seul Duclos, homme d'une probité rare, d'une franchise austère, et peut-être un peu dure, mais digne, par ces qualités mêmes, d'inspirer et de ressentir un véritable attachement, lui resta fidèle. Il avait été trompé comme lui par l'extérieur imposant dont la nouvelle secte avait eu l'art de se couvrir dans son origine : mais son illusion s'était dissipée par degrés, lorsqu'il avait vu ces tartuffes de philosophie, trop enivrés de leurs premiers succès, se livrer sans ménagement à leurs principes anarchiques, prodiguer l'injure et la calomnie en parlant de tolérance, se précipiter, en un mot, d'excès en excès.

A chaque nouvelle scène d'égarement, d'impudence et de fureur que donnaient ces prétendus sages, on entendait dire à Duclos,

long-temps avant sa mort : « Ils en feront » tant, qu'ils finiront par me faire aller à la » messe ». Mais le caractère d'Helvétius s'était aigri. Ulcéré par les persécutions que, d'un autre côté, les tartuffes de religion lui avaient fait éprouver, un fatal point d'honneur le retint dans le parti qu'il avait eu le malheur d'embrasser. On vit cet homme, si bienfaisant et si doux, se répandre en invectives les plus amères contre sa propre patrie, dans un nouvel ouvrage intitulé De l'Homme et de ses facultés : ouvrage qu'on aurait dû laisser dans l'oubli, et que sans doute il eût sacrifié lui-même, s'il n'eût pas été enlevé à ses amis par une mort imprévue et prématurée, à l'âge de cinquante-six ans.

« Ma patrie, disait-il dans ce livre que » nous ne citons qu'à regret, a reçu enfin le » joug du despotisme ; elle ne produira plus » d'écrivains célèbres. Le propre du despo- » tisme est d'étouffer la pensée dans les es- » prits, et la vertu dans les ames.

» Ce n'est plus sous le nom de Français que » ce peuple pourra de nouveau se rendre célè- » bre. Cette nation avilie, est aujourd'hui le » mépris de l'Europe : nulle crise salutaire ne

» lui rendra la liberté. C'est par la consomp-
» tion qu'elle périra. La conquête est le seul
» remède à ses malheurs, etc. ».

Ces prédictions sinistres ont été bien glorieusement démenties par les événemens : le Premier Consul n'était pas entré dans les calculs de la philosophie. Mais comment Helvétius, comment le meilleur des hommes peut-il employer ces virulentes injures contre une patrie qui l'aimait, et à laquelle sa famille et lui-même étaient redevables de leur fortune? N'en accusons que l'esprit de la secte dont il était entouré, et dont il avait eu la faiblesse d'épouser les opinions.

Nous avons déjà témoigné nos regrets sur l'espèce d'outrage qu'on a fait à sa mémoire, en publiant le poëme du Bonheur, ouvrage absolument indigne de lui. L'éditeur de ce poëme nous a fourni lui-même, sans y penser, la preuve la plus forte que ce philosophe n'était né, ni avec le talent, ni même avec le sentiment de la poésie. Il nous révèle qu'Helvétius avait l'habitude de dire beaucoup de mal de Boileau. Cette maladresse, échappée au zèle de cet éditeur, nous indique la véritable cause de cette foule de tours vicieux,

de constructions peu naturelles, d'expressions impropres, d'incorrections de style et de langage dont ce poëme est rempli; elle nous apprend pourquoi l'auteur, dont la prose est souvent très-séduisante, se trouve si différent de lui-même lorsqu'il écrit en vers; en un mot, elle nous explique notre ennui.

Mais ce poëme n'étant qu'une simple ébauche, et n'ayant paru qu'après la mort de l'auteur, qui l'aurait peut-être supprimé, ne peut porter d'atteinte à la réputation qu'il a méritée d'ailleurs par le célèbre ouvrage dont il a si cruellement expié les fautes, et qui, malgré ces fautes, laissera dans la postérité un long souvenir.

HÉNAULT (CHARLES-JEAN-FRANÇOIS), de l'Académie française et de celle des Inscriptions, président honoraire de la Chambre des Enquêtes, né à Paris en 1685, mort en 1770.

Son Abrégé chronologique de l'Histoire de France, dont on fit rapidement plusieurs éditions, et qui fut traduit en italien, en allemand et en anglais, est, de tous ses ouvrages,

celui qui a le plus contribué à sa réputation. C'est pour les savans une table bien faite, qui leur rappelle à l'instant ce qui pouvait être échappé à leur souvenir; c'est pour les autres une instruction élémentaire très-utile; et si cet Abrégé ne présente pas toujours de grandes vues, s'il n'est pas exempt d'erreurs, il n'en est aucun du moins, parmi la foule d'imitateurs qu'il a produits, où les faits aient été mieux discutés, placés dans un ordre plus convenable, et où l'on trouve plus de réflexions judicieuses, exprimées avec précision. Ce livre cependant commence à décroître insensiblement dans l'opinion publique, moins encore par les fautes essentielles qu'on peut lui reprocher, que par les éloges exagérés qu'on en fit à sa naissance.

Dans un siècle devenu trop favorable aux Abrégés par l'habitude de négliger les sources, et par un commencement d'ignorance, on se permit de dire que la manière du président Hénault était celle qu'à l'avenir il faudrait adopter de préférence pour écrire l'histoire. C'était, en quelque sorte, conspirer contre la majesté d'un genre qui a immortalisé, chez les Grecs, les Thucydide et les

Xénophon, et chez les Romains, les Tite-Live, les Salluste et les Tacite. Une anatomie bien faite peut avoir sans doute quelques droits à l'admiration ; mais elle ne présente toujours qu'un corps dépouillé de vie, et dénué de tous les agrémens extérieurs dont la nature avait eu soin de l'embellir. On ne pardonne pas à l'abréviateur Justin de nous avoir fait perdre l'Histoire universelle de Trogue Pompée ; et si nous avions une excellente Histoire de France, il faudrait bien se garder de croire que l'Abrégé du président Hénault pût y suppléer, ou consoler nos neveux de l'avoir perdue.

Cet Abrégé d'ailleurs, quel que soit *son* mérite, n'est pas, à beaucoup près, exempt de fautes. Le seul règne de François second, qui n'a pas duré plus de dix-sept mois, mais qui donna lieu à des événemens très-importans, en fournirait plusieurs exemples. C'est ce que nous a prouvé jusqu'à l'évidence, le savant et modeste Don Poirier, ci-devant bénédictin, l'un des conservateurs de la Bibliothèque de l'Arsenal, et l'un des hommes qui possède le mieux notre histoire.

On trouve aussi, dans ce même Abrégé,

quelques principes non-seulement hasardés, mais qui ne permettent pas de douter que l'auteur, s'il eût vécu dans le temps de la Ligue, et qu'il eût été conséquent à ces principes, n'eût pas été fort éloigné des sentimens des Ligueurs. Par-tout il établit la nécessité d'une seule religion dans l'État; par-tout il insinue que tout partage, toute innovation en cette matière, est un aliment de sédition et de discorde, capable de bouleverser les gouvernemens. Il justifie l'intolérance par la conduite des païens mêmes, et par des exemples empruntés de l'Histoire de quelques anciennes républiques, qui croyaient leur salut intéressé à ne pas souffrir qu'il s'établît chez elles des religions étrangères. Telles étaient les raisons dont s'appuyait la Ligue : raisons dont une foule d'États, que la tolérance seule a fait fleurir, semble démontrer la faiblesse.

Plus on découvrira que l'Abrégé chronologique manque de l'exactitude qui devait être son principal mérite, et des vues profondes qu'on y supposait, plus le jugement de la postérité deviendra sévère à son égard, et plus il perdra de son prix, comme tous ces ouvrages

dont la célébrité n'a point eu de proportion avec leur valeur réelle. Cependant il serait injuste de ne pas reconnaître que, dans plusieurs de ses parties, cet Abrégé a mérité sa réputation; que si l'idée n'en appartient pas à l'auteur *, il a su se l'approprier très-heureusement, et qu'enfin c'est, comme nous l'avons dit, un livre élémentaire dont on ne peut contester l'utilité.

Le mérite du président Hénault ne se bornait pas à ses connaissances historiques. On a de lui différens petits ouvrages en vers et en prose, et tout le monde sait encore sa jolie chanson :

Quoi! vous partez, sans que rien vous arrête, etc.

A ne consulter que ces productions légères, le président Hénault n'était pas précisément un homme de lettres : c'était plutôt un homme de très-bonne compagnie, un amateur éclairé, qui se plaisait avec les gens de lettres, qui aimait à leur être utile, qui

* On croyait assez généralement que le plan de l'ouvrage avait été conçu par l'abbé Boudot, et que même il avait eu beaucoup de part à l'exécution.

les secondait quelquefois, et que sa fortune avait mis à portée d'obtenir d'eux et des gens du monde, une très-grande considération. Il la méritait par son esprit, par ses mœurs douces, par l'aménité de son caractère. Voltaire en a donné une idée très-juste dans ces vers qui le peindront à la postérité:

Les femmes l'ont pris fort souvent
Pour un ignorant agréable;
Les gens en *us*, pour un savant,
Et le Dieu joufflu de la table
Pour un connaisseur si gourmand, etc.

Il était heureux pour les gens de lettres, en général très-peu récompensés sous le règne de Louis XV, que la fortune leur ménageât d'utiles appuis, tels que le président Hénault: cependant, comme il n'est pas de bien qui ne soit mêlé de quelques inconvéniens, la bienveillance des amateurs est quelquefois un appât dangereux pour ces mêmes gens de lettres. On ne s'avise guère de leur disputer tout ce qu'ils font de médiocre, et ce qui ne peut leur rapporter aucune gloire; mais le public attribue souvent ce qu'ils font de bien à l'amateur qui passe pour les diriger. C'est

La plupart des jeunes gens rebutés de l'étude de l'histoire par la sécheresse avec laquelle nos Annales sont écrites, en auraient contracté le goût, et cette étude si nécessaire n'eût été pour eux qu'un amusement. Nous sommes toujours étonnés qu'on n'ait pas senti toute l'utilité dont pouvait être cette vue vraiment intéressante du président Hénault.

Ce n'est pas qu'à beaucoup d'égards cette tragédie ne nous paraisse avoir manqué son but. On est surpris de n'y trouver ni le Chancelier de l'Hôpital qui eût donné tant de majesté à la scène, ni le conjuré la Renaudie qui eût jeté tant de chaleur dans ce drame, quand l'auteur n'eût conservé à ce chef de factieux qu'une partie du grand caractère, et de cette éloquence mâle et rapide que M. de Thou lui a prêtés dans son histoire. Comment ces convenances sont-elles échappées à l'auteur? Comment, dans cette pièce même, s'est-il permis des anachronismes dont il n'avait aucun besoin? Pourquoi, à la place des personnages intéressans que nous venons de nommer, et qui semblaient indispensables dans son sujet, a-t-il introduit le

personnage inutile de Luc Gauric, et le personnage plus inutile encore de la Roche du Maine? Enfin par quelle bizarrerie, dans une tragédie intitulée François Second, ce monarque n'a-t-il pas même un rôle de représentation? Nous avouons que nous avons toujours été singulièrement frappés de ces inadvertances.

Quoi qu'il en soit, le président Hénault eut le mérite d'allier l'amour des lettres à une fortune très-brillante, et ce dernier avantage n'a pas peu contribué à lui donner, pendant sa vie, une grande réputation. Il fut cher à la société, cher à ses amis, utile à beaucoup de gens de lettres; et son Abrégé Chronologique sera long-temps un ouvrage indispensable.

HESNAUT (JEAN), mort à Paris, en 1682.

Il apprit, dit-on, l'art des vers à la célèbre madame Deshoulières. On a trop vanté son fameux Sonnet sur l'Avorton, très-ingénieux sans doute, mais trop surchargé d'antithèses; et l'on n'a point assez loué cet autre Sonnet plein de vigueur et de courage, qu'il osa

adresser à Colbert, persécuteur de ce Fouquet, si regretté des gens de lettres.

Ministre avare et lâche, esclave malheureux,
Qui gémis sous le poids des affaires publiques,
Victime dévouée aux chagrins politiques,
Fantôme révéré sous un titre onéreux :

Vois combien des grandeurs le comble est dangereux,
Contemple de Fouquet les funestes reliques ;
Et tandis qu'à sa perte en secret tu t'appliques,
Crains qu'on ne te prépare un destin plus affreux.

Sa chute, quelque jour, te peut être commune ;
Crains ton poste, ton rang, la cour et ta fortune :
Nul ne tombe innocent d'où l'on te voit monté.

Cesse donc d'animer ton prince à son supplice ;
Et près d'avoir besoin de toute sa bonté,
Ne le fais pas user de toute sa justice.

On connaît le commencement de sa traduction du poëme de Lucrèce, qui fait regretter ce qui nous manque, et ce qu'il eut la faiblesse de brûler, au lit de la mort, par ordre de son confesseur.

Il avait une philosophie très-hardie, et il fit, à ce qu'on prétend, un voyage en Hollande pour conférer de ses opinions avec le

fameux Spinosa, qui n'en porta pas un jugement très-favorable. Hesnaut s'apperçut de son indifférence, et renonça à la petite ambition de se distinguer par des idées audacieuses : le mépris d'un incrédule le réconcilia avec la religion.

HUET (PIERRE-DANIEL), de l'Académie française, évêque d'Avranches, né à Caen en 1632, mort à Paris en 1721. Homme d'un savoir immense, mais plus vaste que profond, et qui doit être mis plutôt dans la classe des savans que dans celle des philosophes. Sa démonstration évangélique est forte d'érudition, mais faible de preuves ; celle de Grotius a le même défaut. Le seul ouvrage philosophique que cet évêque ait donné, serait capable, s'il était mal entendu, de porter quelque atteinte à sa démonstration : c'est un traité de la faiblesse de l'esprit humain, dans lequel il ne se montre pas moins sceptique que Bayle et la Motte le Vayer. Mais le scepticisme, comme ces deux derniers l'ont souvent prouvé, est peut-être l'espèce de philosophie qui conduit le plus naturellement la raison, lorsqu'elle n'en abuse pas, à se

soumettre au joug de la foi, en démontrant à l'homme le néant et l'imbécillité de cette même raison.

I.

IMBERT (Barthélemi), né à Nîmes en 1747, mort à Paris en 1790. Il a rajeuni d'une manière piquante, dans son poëme du Jugement de Pâris, une fable de la mythologie antique. On a de lui des Contes en prose et en vers, la plupart ingénieux; mais l'auteur ne sait pas être rapide, et rien n'émousse le sel d'un conte comme une narration prolixe et traînante. C'est-là qu'il faut se rappeler le conseil de Boileau:

Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant.

D'un joli conte à une bonne comédie l'intervalle serait immense; cependant Imbert essaya de le franchir dans sa comédie du Jaloux sans amour, tombée d'abord, ressuscitée ensuite, et que nous n'en regardons pas moins comme un essai malheureux. C'est en comédie sur-tout, que l'esprit est peut-être ce qu'il y a de plus opposé au talent. C'est

du moins ce que Dorat avait prouvé, et ce qu'Imbert, et beaucoup d'autres, ont confirmé de plus en plus. Il nous semble d'ailleurs que, dans l'ordre des caractères, le Jaloux sans amour n'est véritablement que ce qu'une couleur fausse est dans l'ordre des couleurs.

L'auteur hasarda depuis un second essai très-mal accueilli ; mais il ne se nomma point. Nous respecterons son secret, en ne tirant point de l'oubli un ouvrage reçu de manière à n'en sortir jamais.

J.

JAUCOURT (Louis, chevalier de), né à Paris en 1704, mort en 1780. Nous parlerions de la noblesse et de l'ancienneté de sa maison, si le mérite personnel n'était pas très-supérieur à la chimère des titres, ou si nous pensions qu'un vrai philosophe voulût accepter de pareils éloges.

Au goût le plus vif pour l'étude, le chevalier de Jaucourt sut réunir une ardeur infatigable pour le travail. Sa vie célibataire et retirée, une heureuse constitution, le mé-

pris du monde frivole, et la modération de ses desirs, ne firent que fortifier de plus en plus l'attachement qu'il avait voué aux sciences : aussi les cultiva-t-il presque toutes avec succès. La médecine et toutes ses branches, la philosophie et les belles-lettres lui furent également familières. On est étonné du grand nombre d'articles fournis par lui seul à la première édition de l'Encyclopédie : mais ce qu'on doit le plus admirer en lui, c'est un désintéressement dont on connaît peu d'exemples. Qui ne croirait qu'après avoir tant concouru à l'Encyclopédie, le chevalier de Jaucourt en eût du moins retiré quelque avantage? Point du tout, on se contenta de *lui* en donner un seul exemplaire ; et à l'égard du reste, les généreux éditeurs crurent lui devoir sauver l'embarras d'un refus : c'est ce que nous savons de très-bonne part :

Sic vos, non vobis, mellificatis, apes.

Les écrits de cet auteur estimable se font lire avec intérêt. Son style est simple, naturel, facile, et ne manque ni de correction ni d'élégance. L'article Paris, dans l'Encyclopédie, nous paraît un des meilleurs de ce

Dictionnaire. C'est une allusion fine et bien soutenue, que tout lecteur saisit sans peine. On y voit combien les mœurs de Paris se rapprochaient, avant les orages de la révolution, des anciennes mœurs d'Athènes : conformité singulière, déjà remarquée, et moins heureusement développée par d'autres écrivains.

Mais ce qui caractérise principalement les ouvrages du chevalier de Jaucourt, c'est que l'honnête homme n'est jamais éclipsé par l'auteur. Il ne prêche point la vertu avec cette fausse chaleur à laquelle l'imagination a plus de part que le sentiment; mais il la fait aimer en imprimant à ses moindres écrits le caractère de la sensibilité et de la candeur : aussi n'a-t-il jamais été mêlé dans aucune de ces querelles scandaleuses qui ont déshonoré parmi nous tant de prétendus sages, il vivait en paix, sans prétention, avec un amour noble et désintéressé pour les sciences, vrai philosophe au milieu des charlatans qui s'en arrogeaient le titre.

Le plaisir avec lequel nous rendons justice à ses vertus, prouve que malgré les sujets de plainte que nous ont donnés plusieurs Ency-

clopédistes dont il était le collaborateur, la passion n'a aucune part à nos jugemens.

JODELLE (ÉTIENNE), né en 1532, mort à Paris en 1573. Poète tragique, contemporain et ami de Ronsard. Voyez l'article GARNIER. Jodelle acquit, comme cet ancien poète, une assez grande réputation dans un siècle encore barbare. L'art de la tragédie et de la comédie fit sous lui quelques progrès. C'était déjà beaucoup que d'avoir quitté les ridicules mystères et les impertinentes moralités qui faisaient alors le fond de nos spectacles, et de commencer à étudier tant bien que mal les anciens modèles. C'est ce qui valut à ce poète presque oublié cet éloge de Ronsard, qui n'est plus aujourd'hui qu'une bien faible recommandation:

Alors Jodelle heureusement sonna,
D'une voix humble et d'une voix hardie,
La Comédie avec la Tragédie;
Et d'un ton double, ores bas, ores haut,
Remplit premier le françois échaffaud.

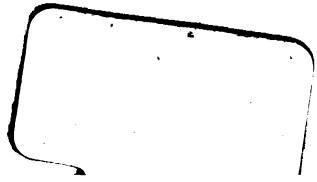
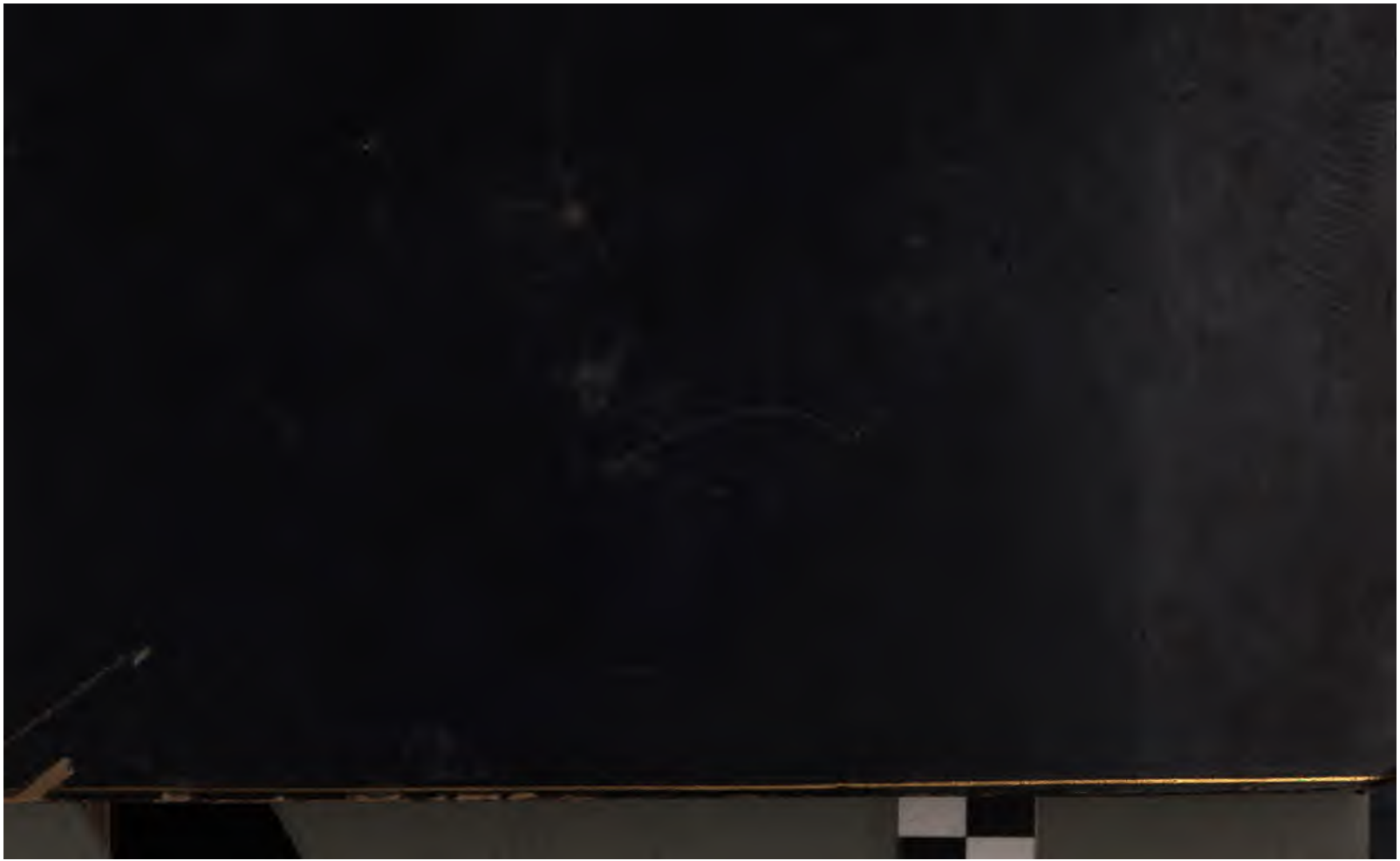
K.

KÉRALIO (N.), de la ci-devant Académie des Belles-Lettres. On lui doit des traductions, soit de l'anglais, soit de l'allemand, de plusieurs ouvrages utiles, et qui appartiennent, pour la plupart, à l'Histoire naturelle, dont il a fait une de ses principales études.

Attaché au service de l'infanterie, où il avait obtenu le grade de major, il a publié des Recherches sur les principes généraux de la Tactique. Son Histoire de la Guerre des Russes et des Turcs en 1736, terminée, en 1739, par la paix de Belgrade, paraît, d'après les plans et les cartes qui l'accompagnent, avoir été faite sur de bons Mémoires. Un de ses derniers ouvrages, est une traduction d'un discours anglais de Richard Price sur l'Amour de la Patrie.

Sa fille, actuellement connue sous le nom de madame Robert, héritière d'une partie de ses connaissances et de sa passion pour l'étude, a traduit de l'anglais les Voyages très-curieux de M. Swimburne dans les Deux-Siciles. On lui doit aussi une Histoire d'Élisabeth, reine

d'Angleterre, puisée dans des sources originales et manuscrites qui n'étaient pas encore connues. Enfin jalouse de la gloire d'un sexe, qu'elle-même honore par ses talens, elle a fait une collection, peut-être un peu trop volumineuse, des meilleurs ouvrages français composés par des femmes.

FIN DU TOME PREMIER.

10. Dalembert. 16.
65. Beaumarchais.
16. Beaumelle.
16.
101. Bossuet sur St. Barthelemy.
17. De Boetie Moliere
11. Crebillon
11. Chapelain.
6. Chamfort.
7. Atala
16. DeLille
6. Condorcet.
12. Jatens.
20.
22. Pere Courayer.
18. Daniel l'histoire
1. Jardins de Delille.
9. Duclos. 286. 405.
9. Fenelon.
19. Mad. Riccoboni
75. Grecourt.